

LES RÉALITÉS TRANS\* SOUS LA LOUPE DES MÉDIAS ET DU TRAVAIL SOCIAL :  
QUAND LES SAVOIRS EXPERTS DÉLÉGITIMENT LES SAVOIRS EXPÉRIENTIELS

par  
Marie-Claire Gauthier

Mémoire déposé à  
l'École de service social  
en vue de l'obtention de la maîtrise en service social

sous la direction de M. Alexandre Baril

Université d'Ottawa  
31 Août 2018

# Table des matières

|                                                                                                                                                  |           |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>Table des matières.....</b>                                                                                                                   | <b>ii</b> |
| <b>Remerciements.....</b>                                                                                                                        | <b>iv</b> |
| <b>Résumé.....</b>                                                                                                                               | <b>v</b>  |
| <b>Chapitre 1 : Introduction.....</b>                                                                                                            | <b>1</b>  |
| 1.1- Mise en contexte.....                                                                                                                       | 1         |
| 1.2- Problématique .....                                                                                                                         | 2         |
| 1.3- Question de recherche et objectifs.....                                                                                                     | 6         |
| <b>Chapitre 2 : Cadre théorique et méthodologique.....</b>                                                                                       | <b>9</b>  |
| <b>2.1- Injustice épistémique.....</b>                                                                                                           | <b>9</b>  |
| 2.1.1- Injustice testimoniale.....                                                                                                               | 9         |
| 2.1.2- Injustice herméneutique .....                                                                                                             | 12        |
| 2.1.3- Pertinence avec les réalités trans* .....                                                                                                 | 13        |
| <b>2.2- Positionnement situé de la chercheuse .....</b>                                                                                          | <b>15</b> |
| <b>2.3- Méthodologie.....</b>                                                                                                                    | <b>17</b> |
| 2.3.1- Démarche théorique .....                                                                                                                  | 17        |
| 2.3.2- L'analyse critique de discours .....                                                                                                      | 18        |
| 2.3.3- Constitution du matériau .....                                                                                                            | 21        |
| <b>Chapitre 3 : Savoirs des médias sur les enjeux trans* versus savoirs trans* .....</b>                                                         | <b>24</b> |
| <b>3.1- Représentation des personnes trans* dans les médias .....</b>                                                                            | <b>24</b> |
| 3.1.1- Médias et pouvoir.....                                                                                                                    | 24        |
| 3.1.2- Médias et minorités trans* : de la sous-représentation à la mauvaise représentation des personnes trans* dans les médias .....            | 26        |
| <b>3.2- Typologie des représentations stéréotypées des personnes trans* dans les médias et leurs rôles dans la persistance des préjugés.....</b> | <b>30</b> |
| 3.2.1- Personnes trans* comme objet d'humour.....                                                                                                | 31        |
| 3.2.2- Personne trans* comme objet de méfiance.....                                                                                              | 33        |
| 3.2.3- Personne trans* comme objet de normalisation genrée.....                                                                                  | 34        |
| <b>3.3- Conséquences sur les populations trans* .....</b>                                                                                        | <b>35</b> |
| 3.3.1- Problématiques ignorées.....                                                                                                              | 36        |
| 3.3.2- Savoirs trans* délégitimés.....                                                                                                           | 45        |
| <b>3.4- Réponses des personnes trans* .....</b>                                                                                                  | <b>51</b> |
| 3.4.1- Insatisfaction de l'image projetée par les médias .....                                                                                   | 51        |
| 3.4.2- Internet : par et pour les personnes trans* .....                                                                                         | 54        |
| <b>Chapitre 4 : Savoirs sur les enjeux trans* vs savoirs trans* en travail social.....</b>                                                       | <b>59</b> |
| <b>4.1- Travail social et réalités trans* : une relation récente .....</b>                                                                       | <b>59</b> |
| 4.1.1- Mais où est le « T » dans les réflexions sur les réalités LGBT en travail social?.....                                                    | 60        |
| 4.1.2- Petite histoire de la théorisation des enjeux trans* .....                                                                                | 64        |
| <b>4.2- Cisnormativité et discrimination dans le champ du travail social .....</b>                                                               | <b>69</b> |
| 4.2.1- Étudiant.e.s et professeur.e.s en travail social .....                                                                                    | 70        |

|                                                                                                                                       |           |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| 4.2.2- Programme d'enseignement en travail social.....                                                                                | 72        |
| <b>4.3- Conséquences des injustices épistémiques envers les savoirs trans* sur l'intervention sociale</b><br>.....                    | <b>75</b> |
| 4.3.1- Discrimination dans des services d'aide : le cas des centres d'hébergement .....                                               | 75        |
| 4.3.2- Effacement/invisibilité dans le système de santé et services sociaux .....                                                     | 77        |
| <b>4.4- Conséquences de la cisnormativité et de la discrimination sur la production de savoirs trans*</b><br>.....                    | <b>80</b> |
| 4.4.1- Difficultés d'accès aux études supérieures pour les étudiant.e.s et aux postes de professeur.e.s<br>pour les diplômé.e.s ..... | 82        |
| 4.4.2- Difficultés d'accès sur le marché du travail dans le domaine du travail social .....                                           | 84        |
| 4.4.3- Difficultés pour les personnes trans* de s'identifier aux savoirs cisnormatifs qui dominent en<br>travail social.....          | 85        |
| <b>Chapitre 5 : Conclusion .....</b>                                                                                                  | <b>88</b> |
| <b>Lexique .....</b>                                                                                                                  | <b>95</b> |
| <b>Bibliographie.....</b>                                                                                                             | <b>97</b> |

## Remerciements

Je tiens d'abord à dédier ce mémoire à toutes les personnes, les groupes et les populations dont les voix sont délégitimées et ignorées. Plus précisément, envers les populations trans\*, pour qui le combat d'exister est une lutte quotidienne pour plusieurs d'entre eux.elles. Votre résistance et votre résilience témoignent d'une grande force qui m'inspire profondément. De plus, il est important pour moi de remercier toutes les personnes trans\* et alliées qui ont contribué à la création des savoirs trans\*, desquels j'ai puisé les fondements pour ce travail.

Je me dois de remercier tout spécialement mon directeur de mémoire, M. Alexandre Baril, qui a fait preuve d'une générosité sans limites, autant sur le plan intellectuel, psychologique qu'émotionnel. Il a su m'accompagner avec respect et indulgence à travers nos différences et avec humilité et compassion à travers nos ressemblances. Il a été pour moi un phare et un guide, sur qui j'ai pu m'appuyer lors de mes nombreux moments de doutes et de découragements. Sa grande sensibilité, son écoute, son non-jugement, son esprit critique, son ouverture d'esprit, son accessibilité, sa capacité d'indignation ainsi que son altruisme m'ont permis de me déployer sur le plan intellectuel et de m'élever sur le plan humain. Côtayer un être aussi brillant intellectuellement et émotionnellement est un honneur. Merci infiniment Alexandre.

Je voudrais aussi remercier ma grande fille Maïka, qui m'offre l'immense privilège d'accéder à son monde d'adolescente et qui me donne foi en une relève d'adultes ouverts, fiers et respectueux de la diversité. Merci, Maïka, de ta patience, de ta compréhension et de tes encouragements. Merci de te réjouir avec moi pour mes accomplissements. Je t'aime.

Christian, merci de partager ma vie, mes soucis, mes anxiétés, mes tourments, mais aussi mes joies, mes fiertés et mes dépassements. Merci de continuer à rire avec moi et de me faire grandir à tous les niveaux. Merci d'être le travailleur social que tu es, dévoué et empreint d'humanité, qui m'inspire quotidiennement. Merci de ton soutien, pour tous les repas préparés, les transports donnés, mais aussi et surtout, merci d'avoir toujours cru en mon potentiel. Je t'aime.

Finalement, un merci spécial à tous ceux.celles qui ont fait preuve de patience, de compréhension et d'encouragements à mon égard tout au long de ce processus : maman, papa, Catherine, Christian, Isabelle, Lise, Ti-fille, Milio, Gen, Marianne, Émilie, Caro. Un merci particulier à mes deux collègues de classes, Jolianne et Amélie. Si chaque personne pouvait être aussi bien entourée, la société se porterait mieux. Je vous adore !

## Résumé

Malgré un intérêt grandissant des médias pour les questions trans\*, cette visibilité ne semble pas servir aux populations concernées. Les préjugés, la violence, le harcèlement et la discrimination continuent de faire partie du quotidien de plusieurs personnes trans\*, par des personnes cisgenres, dans des institutions diverses, dans le système de santé et des services sociaux et dans le système d'éducation, dont fait partie le domaine du travail social. Cette recherche théorique vise à analyser la façon dont les discours dominants cisnormatifs délégitiment les savoirs trans\*, à travers deux disciplines distinctes, mais interreliées : les médias et le travail social. Les objectifs qui sous-tendent cette recherche sont : 1) Décrire les impacts de la cisnormativité sur les populations trans\* dans la production des savoirs trans\* ; 2) Sensibiliser les populations privilégiées quant à leur potentiel à reconduire des injustices épistémiques et sa capacité à devenir alliée des personnes trans\* ; 3) Mettre en lumière la possibilité d'une cohabitation des divers savoirs, dans le respect des populations opprimées. Pour ce faire, cette recherche s'enracine dans une perspective analytique des injustices épistémiques (Fricker, 2007) et dans une méthodologie d'analyse critique de discours (ACD). La mise en relief des discours dominants dans les médias et le travail social sur les réalités trans\* démontre comment les inégalités sociales affectent l'accessibilité, la création et la diffusion des savoirs par les populations trans\*. Les représentations caricaturales des personnes trans\* ainsi que le désir de sensationnalisme par les médias ont pour effet de rendre invisibles les vies et les enjeux réels vécus par les personnes trans\*. Le champ du travail social, malgré ses valeurs d'inclusion, d'ouverture et de justice sociale, reconduit à travers ses structures cisnormatives, des comportements discriminatoires et cisgenristes envers les personnes trans\*. De plus, en raison de discriminations liées au travail et du rejet potentiel de la famille, les personnes trans\* se retrouvent dans une précarité financière qui amène un revenu insuffisant pour accéder aux études supérieures. Par conséquent, les savoirs trans\* par et pour les personnes trans\* sont minimalement représentés en travail social, ce qui engendre une reconduction des savoirs experts cis sur les savoirs trans\* comme c'est le cas dans les médias. Ce mémoire vise donc à contribuer à l'atteinte d'une plus grande justice épistémique pour les populations trans\* et leur discours et savoir, en s'interrogeant sur la délégitimation des expertises trans\* dans le champ des médias et du travail social par les expert.e.s cis.

**Mots-clés :** réalités trans\*, médias, travail social, cisnormativité, cisgenrisme, injustices épistémiques, inégalités sociales.

# Chapitre 1 : Introduction

« C'est nous les experts de ce que nous sommes. Qui peut mieux que nous dire ce que nous vivons ? En quoi peuvent-ils dire mieux que nous ce qui est bien pour nous ? Ils prétendent que leur vision du monde est la seule qui soit vraie. En quoi leur vision du monde est-elle plus juste que la nôtre ? » (Reucher, 2005, p.164).

## 1.1- Mise en contexte

Les populations trans\* (*c.f.* Lexique) font partie des groupes les plus marginalisés de notre société. Elles sont très à risque à vivre de la pauvreté et de l'itinérance (Pyne, 2011 ; Abramovich, 2014 ; Bauer et Scheim, 2015), alors qu'une proportion de 71% des personnes trans\* a un diplôme d'études collégial ou universitaire (Bauer et Scheim, 2015). Comment expliquer que 50 % d'entre elles gagnent moins de 15 000\$ annuellement (Bauer et Scheim, 2015) ? Alors que ces populations ont d'importants besoins en termes d'accès aux soins de santé et aux services sociaux, pourtant, 33% des jeunes trans\* se voient refuser l'accès à un centre d'hébergement en raison de leur identité de genre (Abramovich, 2014). Les populations trans\* ont un besoin criant de soins médicaux en raison du processus de transition (Giblon et Bauer, 2017). Comment expliquer que 43,9% des personnes trans\* ne sentent pas que leurs besoins peuvent être répondus par les professionnel.le.s de la santé et que 21 % d'entre elles évitent d'aller aux urgences (Giblon et Bauer, 2017) ? Malgré une visibilité croissante des réalités trans\* dans les médias et l'amélioration de leur statut juridique à travers des lois anti-discrimination et anti-harcèlement, comment expliquer qu'une proportion de 85% de personnes trans\* vivent toujours du harcèlement, 22% ont été agressées physiquement et 19 % ont été agressées sexuellement (Scruton, 2014). Comment expliquer qu'une proportion de 97 % de ces personnes harcelées évite les salles de bain, 73 % évitent les centres d'entraînement

et 52 % les centres commerciaux (Scruton, 2014 ; Bauer et Scheim, 2015) ? Avec un taux de 40 % de tentatives de suicide dans les populations trans\*, contrairement à 5 % dans la population cis (*c.f.* Lexique), comment se fait-il qu'il y ait si peu d'outils en travail social pour intervenir avec les populations trans\* (Mallon, 2009 ; Grant *et al.*, 2011 ; Bauer et Scheim, 2015) ? Comment expliquer qu'en 2018, un seul professeur trans\* francophone qui traite des enjeux trans\* soit à l'embauche dans une université canadienne (Baril, 2017, p. 291) ? À la lumière de ces chiffres, il semble y avoir une inadéquation entre les réalités et les besoins des personnes trans\* et les réponses de la société face aux enjeux difficiles, comme en témoignent toutes ces statistiques, que vivent ces personnes. Cela soulève une question cruciale, au cœur de ce projet de recherche : se pourrait-il que la société, les médias, les travailleur.euse.s sociaux.ales et les autres professionnel.le.s de la santé, malgré leur intérêt croissant pour les enjeux trans\* et leur volonté de respecter les personnes trans\*, ne soient pas véritablement à l'écoute des populations trans\* ?

## 1.2- Problématique

Les voix des minorités sont souvent ignorées et délégitimées par des groupes majoritaires détenant le pouvoir au sein d'une société (Freire, 1974; Haraway, 1988; Spivak, 1988; Smith, 1990; Chambers, 1995; Fricker, 2007; McAll, 2017). Les motifs d'ignorance et de délégitimation de leurs paroles peuvent être basés sur la race, le genre, le statut social, l'orientation sexuelle, les valeurs, les opinions, la religion, etc. (Van Dijk, 2001; Fricker, 2007; McAll, 2017). Les savoirs des majorités sont décrits comme étant des savoirs experts et les savoirs des minorités sont conceptualisés comme des savoirs profanes, expérientiels, populaires ou ordinaires (Blais, 2006). Les savoirs des minorités sont ainsi effacés par les savoirs experts. Comme l'indique Blais (2006) :

La prégnance des savoirs experts ces dernières décennies s'accompagne d'une dévalorisation des savoirs profanes, ces savoirs de tous les jours, ces rituels, ces connaissances, ces croyances et ces pratiques qui sont, depuis toujours, essentiels à l'autonomie individuelle et collective. La relégation de ceux-ci à un statut d'insignifiance, au sens propre et statistique, contribue à élargir le fossé entre savoirs experts et savoirs ordinaires (p.152).

Plusieurs auteur.e.s se sont penché.e.s sur la question des liens entre les inégalités sociales et la production de savoir (Freire, 1974 ; Haraway, 1988; Spivak, 1988; Smith, 1990; Chambers, 1995; Code, 2000 ; Harding, 2004; Blais, 2006; Fricker, 2007; Mohanty, 2010; Godrie et Dos Santos, 2017; Kidd *et al.*, 2017; McAll, 2017; Pohlaue, 2017; Riach, 2017). Dans les sociétés inégalitaires, les groupes majoritaires ont le pouvoir de créer des lois et des conditions de vie qui sont dans leurs intérêts. Ils ont le pouvoir d'avoir une voix sur la place publique et surtout d'être entendus (Smith, 1990; McAll, 2017). Les discours de la majorité deviennent donc les discours dominants et les groupes minoritaires ont pour seuls référents les discours d'une majorité qui ne correspond pas à leur réalité (Freire, 1974; Spivak, 1988; Chambers, 1995; Mohanty, 2010; McAll, 2017). De plus, les groupes minoritaires n'ont pas l'espace pour faire entendre leur réalité, ils sont alors ignorés et oubliés par le reste de la société. Cette ignorance de leurs réalités et conditions de vie crée une hiérarchie des savoirs qui cause un cercle vicieux pour ceux.celles qui sont minoritaires, en les maintenant en position défavorisée. Cela crée aussi un cercle vertueux pour ceux.celles au pouvoir, en ayant la position privilégiée pour appliquer et créer des lois, des programmes, des discours, des analyses et des structures favorables à leurs réalités et à leurs perspectives (Spivak, 1988; McAll, 2017).

La théorisation de la hiérarchie des savoirs se retrouve dans plusieurs disciplines telles que la philosophie, les études postcoloniales et les études féministes. La philosophie s'est particulièrement intéressée à ce phénomène social à partir de trois branches : la philosophie



politique, l'éthique et l'épistémologie (Pohlause, 2017, p. 13). Le concept d'injustice épistémique touche à ses trois branches de la philosophie qui implique des « [...] forms of unfair treatment that relate to issues of knowledge, understanding, and participation in communicative practices » (Kidd *et al.*, 2017, p. iii). Miranda Fricker (2007) a inventé l'expression « injustice épistémique » et selon elle, l'injustice épistémique (*c.f.* Chapitre 1) se décline sous deux formes, soit l'injustice testimoniale, qui renvoie à une discrimination de crédibilité du témoignage du/de la locuteur.trice en raison de son genre, de sa race, etc., et non en raison de ses propos, et l'injustice herméneutique, qui renvoi au manque de référents pour nommer et conceptualiser des situations d'injustice (Fricker, 2007, p. 1).

Par ailleurs, le colonialisme revête diverses formes, notamment en appliquant des concepts occidentaux hégémoniques sur des réalités complexes, diversifiées et uniques d'autres sociétés qui amènent les peuples colonisés à demeurer dans une position de victimes, dépourvus de certaines formes de pouvoir (Spivak, 1988 ; Chambers, 1995 ; Mohanty, 2010). Comme l'indique Mohanty (2010) :

[E]n appliquant aux femmes du tiers-monde l'idée d'une catégorie homogène des femmes, on colonise et on s'approprie la pluralité des situations que connaissent simultanément différents groupes de femmes dans leur classe sociale et leur groupe ethnique ; au final, on leur vole leur capacité d'action historique et politique (p. 196). [...] Ce mode d'analyse féministe, en homogénéisant et en systématisant les expériences de différents groupes de femmes de ces pays, efface tous les modes et les expériences marginaux et résistants (p. 197).

Les peuples du sud et du tiers-monde souffrent du manque de reconnaissance de leurs savoirs locaux supplantés par des savoirs occidentaux (Spivak, 1988; Chambers, 1995; Mohanty, 2010). Le postcolonialisme démontre combien les personnes pauvres et racisées n'ont pas de voix dans un système colonial et que le pouvoir de parole revient à l'élite : les fonctionnaires, les éducateurs,

les chefs religieux (Spivak, 1998; Riach, 2017). La vie des personnes plus démunies n'est inscrite nulle part. Dans les écoles, les livres d'histoires ignorent les récits des peuples subalternes, ce qui rend invisible leur vécu (Spivak, 1988 ; Godrie et Dos Santos, 2017). Les peuples opprimés n'ont que le langage du peuple majoritaire pour décrire leur réalité et leur voix est effacée par des groupes qui parlent en leur nom (Freire, 1974 ; Spivak, 1988). Les peuples subalternes n'ont donc pas de référents conceptuels pour représenter leur propre réalité (Freire, 1974 ; Spivak, 1988 ; Riach, 2017). Ce phénomène constitue un excellent exemple de ce que Fricker (2007) nomme l'injustice herméneutique. Le postcolonialisme, dans sa soif de justice herméneutique et testimoniale, vise donc, d'une part, à dénoncer et déconstruire la position hiérarchique des savoirs pour que les peuples opprimés puissent avoir une voix et se faire entendre et, d'autre part, à ce que cette voix ne serve pas juste à dénoncer, mais à changer les choses au plan structurel. Comme l'indique Riach (2017):

[i]t' is not enough just to let subalterns speak from their subaltern position; rather, we have to work to rethink structures of power—colonialism, law, academia, government, economics, patriarchy—and so end the exclusion of some members of society that creates subalterns in the first place (p.13).

Un autre champ disciplinaire qui s'est intéressé aux formes de hiérarchisation des savoirs est celui des études féministes. Le féminisme s'est penché sur la production de savoirs dans un contexte de discrimination sociale à travers notamment la théorie du point de vue situé (ou *standpoint theory* en anglais) (Haraway, 1988 ; Smith, 1990 ; Code, 2000 ; Harding, 2004). Cette théorie affirme que le point de vue des personnes n'est jamais neutre et objectif (Haraway, 1988). Il est forcément influencé par le statut social, le genre, la couleur, les valeurs, les opinions des individus. Des savoirs seront considérés plus légitimes et plus importants, en raison de la position sociale des personnes ou des groupes faisant partie des groupes au pouvoir au sein de la société (Haraway, 1988 ; Code, 2000 ; Harding, 2004 ; Tuana, 2017). En d'autres mots, il y a des humains

et des savoirs qui sont considérés plus valables et d'autres qui sont perçus comme moins valables (Tuana, 2017). Comme l'indique Tuana (2017): « Through such epistemic violence, certain lives, indeed entire populations are conceived of as less valuable » (p. 129). Le but de la théorie du point de vue situé est de réviser les structures sociales, politiques, culturelles, scientifiques et économiques qui dévaluent le savoir des femmes (Code, 2000). En ce sens, les discours dominants et influents, selon la théorie du point de vue situé, sont produits par l'homme blanc, prospère et éduqué (Code, 2000, p. 177). Cette hégémonie du savoir se retrouve dans les sphères politiques, scientifiques et sociales, où le pouvoir est présent. Les politiques et la production de connaissance sont donc faites selon ce modèle de point de vue situé, occultant toutes les autres réalités, dont celles des femmes dans ce cas-ci (Haraway, 1988 ; Code, 2000). Le vécu et le savoir des femmes (groupe dominé) sont donc réduits au silence et sont représentés à partir d'une vision patriarcale (groupe dominant).

### 1.3- Question de recherche et objectifs

En somme, ces trois disciplines expliquent, à partir de leur champ d'analyse, la façon dont se construisent les injustices épistémiques. Dans chaque contexte, il y a des groupes dominants qui occultent, déforment et délégitiment les savoirs des groupes dominés, rendant leurs réalités, leurs perspectives et leurs savoirs invisibles. Cela nous amène donc à la question de recherche : **de quelles façons les savoirs trans\* sont-ils délégitimés par les groupes dominants cis ?** Cette démarche de recherche qui vise à mieux comprendre les formes de délégitimation que vivent les personnes trans\* vis-à-vis leurs savoirs se construit autour de quatre objectifs principaux :

1. Apporter une analyse critique sur la construction et le maintien des relations de pouvoir sur le plan des savoirs entre les groupes dominants, dans ce cas-ci les populations cis, et les groupes dominés, dans ce cas-ci les populations trans\*, à travers l'étude de deux cas de figure : les savoirs sur les enjeux trans\* dans les médias et en travail social.
2. Décrire les impacts de la cisnormativité (*c.f.* Lexique) sur les populations trans\* et sur la production des savoirs trans\*.
3. Sensibiliser les populations privilégiées quant à leur potentiel à reconduire des injustices épistémiques et leur capacité à devenir alliées des personnes trans\*.
4. Mettre en lumière la possibilité d'une cohabitation de divers savoirs, dans le respect des populations opprimées.

Pour atteindre ces objectifs, le **premier chapitre** présente le cadre d'analyse des injustices épistémiques et de la démarche méthodologique d'analyse critique de discours (ACD). Pour le cadre d'analyse, j'y présente les concepts centraux de l'injustice épistémique inventés par Miranda Fricker (2007), qui sont l'injustice testimoniale et l'injustice herméneutique, pour ensuite en présenter la pertinence avec les réalités trans\*, qui tendent à illustrer combien les savoirs des populations trans\* sont déformés, délégitimés et ignorés par le reste de la population. Pour ce qui est de la méthodologie, l'analyse critique de discours permet de rendre visibles les privilèges de certains groupes et les idéologies dominantes dans certains discours. Notamment, comment la cisnormativité vient-elle, à plusieurs égards, effacer les réalités et les savoirs trans\* ? Le **deuxième chapitre** regroupe l'ensemble de mon analyse des discours sur la représentation des réalités trans\* par les médias. Il est démontré, entre autres choses, que le pouvoir des médias occulte les enjeux réels vécus par les populations trans\*, en présentant des images stéréotypées et caricaturales des populations trans\*, plutôt que de représenter les réalités problématiques et les violences dont

parlent les personnes trans\*. Le **troisième chapitre** présente une analyse de discours des réalités trans\* à partir du champ du travail social. Malgré le fait que le travail social soit habité par les valeurs d'ouverture, de respect et de justice sociale, il n'en demeure pas moins qu'il y a un danger, pour les personnes cis oeuvrant dans ce champ, de reconduire des rapports de pouvoir auprès des populations trans\*, à partir d'un statut privilégié d'étudiant.e.s, de professeur.e.s et de professionnel.le.s en travail social, lorsque les savoirs de ces personnes sont privilégiés au détriment de ceux des personnes trans\* elles-mêmes. En **conclusion**, j'invite le.la lecteur.trice à la réflexion et à la sensibilisation sur la place privilégiée que tout individu occupe au sein d'une société et je propose certains modèles d'interventions sociales fondés sur le respect des personnes trans\*, de leurs réalités et de leurs savoirs.

## Chapitre 2 : Cadre théorique et méthodologique

### 2.1- Injustice épistémique

« [...] Wherever power is at work, we should be ready to ask who or what is controlling whom, and why. »  
(Fricker, 2007, p. 14).

Le concept d'injustice au sens large se vit à différents niveaux au sein d'une société. Les injustices les plus connues sont probablement celles qui sont les plus visibles, par exemple le niveau socio-économique d'une population, où les injustices sont visibles à travers le besoin criant de logements à prix modiques, des biens matériels insuffisants ou manquants, etc. Dans son livre *Epistemic Injustice. Power and the Ethics of Knowing*, Miranda Fricker (2007) aborde une autre forme d'injustice plus invisible, mais tout aussi violente et importante dans la vie des groupes qui la vivent : l'injustice épistémique. Fricker (2007) défend l'idée qu'il y a des injustices « dans l'accès, la reconnaissance et la production des savoirs et des différentes formes d'ignorance » (Godrie et Dos Santos, 2017, p. 7), qui amène des inégalités entre les populations (Fricker, 2007). Nous verrons dans les prochaines sous-sections de ce chapitre que ces injustices épistémiques se déclinent sous deux principales formes dans la théorie de Fricker (2007), à savoir l'injustice testimoniale et l'injustice herméneutique.

#### 2.1.1- Injustice testimoniale

L'injustice testimoniale renvoie au fait que les discours de certaines populations sont discrédités et discriminés en raison de stéréotypes et de préjugés bien ancrés dans une société donnée. Ces stéréotypes et préjugés sont souvent liés à des aspects identitaires, tels que la race, le

genre ou le statut social, pour ne nommer que ceux-ci, et ne s'ancrent pas dans les comportements réels des personnes (Fricker, 2007, p. 30-31). Ces stéréotypes et préjugés sont déterminés et nourris par les populations privilégiées, qui représentent la majorité et qui sont en position de pouvoir au sein de la société (Fricker, 2007, p. 17). Si on le prend à l'inverse, pour qu'un discours soit crédible, reconnu, entendu, écouté et légitimé, il doit provenir du haut de la hiérarchie sociale, raciale ou de genre (Godrie et Dos Santos, 2017). Les écarts entre les inégalités sociales ne font que s'agrandir et continuent de donner du pouvoir à ceux.celles qui le détiennent déjà et d'en enlever à ceux.celles qui n'en ont peu. Comme l'indiquent Godrie et Dos Santos (2017) :

Ce déni de crédibilité peut être vécu comme une violence qui s'ajoute à celle vécue par les personnes. Il peut également affecter négativement leur subjectivité lorsqu'il produit une perte de confiance en soi et l'auto-exclusion d'interactions sociales. À un niveau plus profond, ces situations d'injustice épistémiques peuvent conduire les groupes à intérioriser des biais cognitifs, produits historiquement et socialement, sur leurs propres capacités intellectuelles (p. 11).

La présence de préjugés peut certes venir de la part de groupes dominants, mais les préjugés peuvent être profondément intériorisés par les personnes opprimées de sorte que celles-ci auront des préjugés similaires sans même s'en rendre compte. Comme l'explique Fricker (2007):

[r]esidual internalization, whereby a member of a subordinated group continues as host to a sort of half-life for the oppressive ideology, even when her beliefs have genuinely moved on. Sometimes this might simply be a matter of the person's affective states lagging behind their beliefs (a lapsed Catholic's guilty conscience, a gay rights activist's feelings of shame). But other times it can be that cognitive commitments held in our imaginations retain their impact on how we perceive the social world even after any correlative beliefs have faded away. These commitments can linger in our psychology in residual form, lagging behind the progress of belief, so that they retain an influence upon our social perception (p. 37).

Cet aspect de l'intériorisation des préjugés m'interpelle particulièrement dans le cas de ce mémoire, car elle exprime les difficultés pour des populations trans\* de se défaire de préjugés solidement ancrés en elles par les formes de socialisation déterminées par les populations cisgenres. La force et l'omniprésence des discours experts cis (la médecine, les médias, la science, la justice, etc.) peut être assimilé par les populations trans\* comme étant les seuls discours valables et les personnes trans\* peuvent ainsi en venir à accorder une totale légitimité à ces experts cis en ce qui concerne le droit de prendre des décisions pour elles. De plus, comme nous le verrons plus loin (*c.f.* 4.2 Cisnormativité et discrimination dans le champ du travail social), la majorité des infrastructures sont construites en fonction des besoins des personnes cisgenres, alors les personnes trans\* n'ont pas ou peu de lieux où leur identité est reconnue et respectée. Il peut donc devenir facile pour certaines personnes trans\* d'intégrer l'idée que la normalité et la légitimité de leur identité résident dans une identité cis et que l'identité trans\* est illégitime. De plus, je crois que ces préjugés peuvent être intériorisés inconsciemment par les populations majoritaires et minoritaires, ce qui à mes yeux, est extrêmement problématique si l'on souhaite entreprendre un changement social. Comment amener du changement social si en tant que personnes d'un groupe dominant, nous sommes inconscients de nos propres préjugés qui mènent vers ces injustices testimoniales ? Cette inconscience et cette ignorance sont donc centrales dans la reproduction de formes d'oppression et c'est pourquoi Fricker et Jenkins (2017, p. 3) parlent du concept d'ignorance lié aux injustices testimoniales. Selon elles, l'ignorance est produite à partir de stéréotypes préjudiciables qui produisent des données erronées et ainsi privent des personnes ou des groupes d'accéder à des connaissances autres que celles perpétuées par les stéréotypes. Ainsi, l'ignorance peut être présente tant auprès des groupes majoritaires que des groupes minoritaires, et dans les deux cas, l'ignorance perpétue l'injustice testimoniale et vice versa (Fricker et Jenkins, 2017, p. 5). Cette injustice testimoniale créée par l'ignorance amène les groupes minoritaires à avoir de la difficulté à faire



valoir leur point de vue sur les phénomènes sociaux, entre autres ceux qui les concernent, et à atteindre un niveau de participation sociale, ce qui contribue à la présence d'injustice herméneutique (Fricker et Jenkins, 2017).

### 2.1.2- Injustice herméneutique

L'injustice herméneutique renvoie aux manques de référents, de concepts, de termes, de mots, de langages et de discours représentant des situations d'injustice, d'inégalité et d'abus (Fricker, 2007, p.1 ; Godrie et Dos Santos, 2017, p.10). Comme l'indique Fricker, l'injustice herméneutique existe « [...] when a gap in collective interpretive resources puts someone at an unfair disadvantage when it comes to making sense of their social experiences » (Fricker, 2007, p. 1). Par ce manque de ressources interprétatives, les populations en position subordonnée n'ont pas les termes pour exprimer leurs situations, ce qui rend invisibles leurs difficiles expériences et les oppressions structurelles qu'elles vivent (Fricker, 2007 ; Godrie et Dos Santos, 2017). De plus, ce manque de référents amène les personnes victimes d'injustice à croire qu'elles sont les seules à vivre ces situations. Elles préféreront garder le silence sur ce qu'elles vivent. Conséquemment, il devient presque impossible de collectiviser les problèmes vécus (Godrie et Dos Santos, 2017). Par exemple, dans les années 1970, plusieurs femmes subissaient des comportements inappropriés (agressions physiques et verbales) de la part des hommes en milieu de travail (Fricker, 2007, p. 149-150). Même si plusieurs femmes tentaient de dénoncer ces agissements, elles n'étaient pas accueillies avec crédibilité par les patrons, ces derniers affirmant qu'il s'agit seulement de comportements de séduction inoffensifs, qu'elles manquent d'humour, ou qu'elles l'ont probablement cherchée (Fricker, 2007, p. 149-150). Suite à une pléthore de témoignages de femmes vivant sensiblement les mêmes choses, elles ont créé un terme représentant leur

expérience : le harcèlement sexuel (Fricker, 2007, p. 150). Ainsi, pour ce travail, je baserai mon analyse sur la définition de Fricker (2007) de l'injustice herméneutique: « [...] the injustice of having some significant area of one's social experience obscured from collective understanding owing to a structural identity prejudice in the collective hermeneutical resource » (p. 155). Dans ce cas-ci, « one's social experience obscured » fait référence aux réalités sociales des personnes trans\* et « structural identity prejudice » renvoie au cigenrisme (*c.f.* Lexique).

### 2.1.3- Pertinence avec les réalités trans\*

Les réalités trans\* suscitent un intérêt croissant depuis quelques années. Comme tout phénomène nouvellement abordé, une panoplie de disciplines et d'expert.e.s se prononcent sur ledit nouveau phénomène. Les enjeux trans\* ne sont pas exempts de cette appropriation de connaissances de la part d'un groupe majoritaire envers un groupe minoritaire. La conception des besoins et des réalités des personnes trans\* est majoritairement conceptualisée à partir d'une lunette cisgenre experte et cisnormative (*c.f.* Lexique), ne laissant ni l'espace ni la crédibilité aux savoirs des personnes trans\*. Cela a pour effet de perpétuer l'ignorance entourant les besoins et les réalités des personnes trans\* (Fricker et Jenkins, 2017). Les populations trans\* font partie des groupes extrêmement marginalisés et la société reconduit cette marginalisation en ne permettant pas aux populations trans\* de s'exprimer. Par exemple, la psychiatrie s'est souvent prononcée sur les réalités trans\* avec des propos psychologisants et normatifs, ignorant du même coup les voix des populations trans\* qui tentent de rendre audibles les multiples discriminations dont elles sont victimes, incluant de la part des psychiatres et psychologues (Reucher, 2005). Comme l'indique si bien le psychologue et militant trans\* Tom Reucher (2005) :

Les écrits de ces experts découlent de leur frayeur, d'une méconnaissance des différents processus de transidentité et de théories hétérocentrées qui se sont érigées en « normes » au mépris des droits humains. En évoquant l'idée d'une psychopathologie, ces paroles d'experts génèrent des conséquences sociales et politiques pour les personnes transsexuelles, telles que leur rejet par la famille, l'entourage et par la société en général. Ces écrits montrent également une incapacité à apprendre des patients. Les positions en sont plus dogmatiques que cliniciennes ou scientifiques. C'est pour faire face aux discours de ces experts que se sont créées des associations de transsexuels remettant en cause le « savoir » dominant et sa diffusion (p. 163-164).

L'histoire de la psychiatrie est un exemple parmi tant d'autres méritant une attention particulière, une étude qui ne peut être faite en fonction des limites temporelles d'une recherche de maîtrise qui doit se focaliser sur un ou deux cas de figure seulement. J'invite toutefois le.la lecteur.trice à prendre connaissance de cette littérature<sup>1</sup> fort révélatrice des injustices épistémiques que la psychiatrie fait subir aux personnes trans\*.

Pour ce mémoire, deux cas seront plus spécifiquement étudiés : les discours sur les réalités trans\* dans les médias et en travail social. Le chapitre 3 se concentre sur les injustices épistémiques reproduites par les médias. Plus spécifiquement, l'injustice testimoniale se traduit souvent par une délégitimation, une déformation et un contrôle des propos des personnes trans\* dans les médias, en raison de leur identité de genre, et d'une ignorance de la part des médias par rapport aux enjeux que les populations trans\* veulent aborder dans les médias. L'injustice herméneutique est produite, entre autres choses, par la représentation caricaturale et stéréotypée des personnes trans\*, occultant ainsi toutes autres formes d'existence trans\*. Il devient alors difficile pour une personne trans\* de conceptualiser ce qu'elle vit, ayant pour seul modèle des figures opposées de ce qu'elle est et auxquelles elle ne s'identifie pas. L'injustice épistémique est aussi présente dans plusieurs

---

<sup>1</sup> Reucher, 2005 ; Espineira, 2008 ; Bourcier, 2011 ; Thomas *et al.*, 2013

disciplines et le travail social ne fait pas exception, malgré ses valeurs d'inclusion et de justice sociale, un champ sur lequel se focalise le chapitre 4. La cisnormativité produit l'injustice testimoniale, entre autres, en invalidant et déformant les discours des personnes trans\* à travers des interventions discriminatoires basées sur l'identité trans\*. Par exemple, il arrive souvent que les intervenantes en centre d'hébergement ne croient pas les femmes trans\* lorsqu'elles affirment qu'elles sont des femmes. Elles diront plutôt qu'elles sont des hommes et leur refuseront ainsi l'accès au centre d'hébergement. L'injustice herméneutique est créée par une sous-représentation des personnes trans\* dans les milieux universitaires en travail social, où les connaissances sur les réalités trans\* sont transmises et apprises par des personnes cisgenres. Les réalités et les besoins des personnes trans\* sont alors rendus invisibles, empêchant en partie la création des savoirs trans\*, de théories, de concepts, de notions qui permettraient aux populations trans\* de pouvoir conceptualiser, nommer et dénoncer ce qu'elles vivent au quotidien.

## 2.2- Positionnement situé de la chercheure

Sans vouloir étaler ici les détails de ma vie personnelle, j'ai expérimenté, à différentes périodes de ma vie, des situations où mon savoir et mes connaissances ont été dévalués par différents groupes au pouvoir, non pas en raison de mes propos, mais en raison de la position sociale que j'occupais, de l'apparence que j'avais et de ma situation familiale qui me marginalisait. On a traité avec indifférence mon existence, en parlant en mon nom et en m'imposant des façons de faire contraire à mes valeurs, qui ne répondaient aucunement à mes besoins. Je sentais que je n'avais pas le pouvoir de me faire entendre, et surtout, je sentais que je n'avais pas de valeur aux yeux de la société. Ma dignité en a grandement été atteinte.

Par ailleurs, ma vie professionnelle en tant que travailleuse sociale s'est actualisée auprès des populations en situation de pauvreté, ayant pour mission l'implication citoyenne, la défense de droits et l'éducation populaire. J'ai été témoin de multiples situations où des personnes et des familles ont été bafouées dans leurs droits de parole par des institutions gouvernementales, des intervenant.e.s, des citoyen.ne.s qui ont pris la parole à leur place et des décisions pour elles. J'ai vu à quel point les préjugés et les stéréotypes liés à la pauvreté sont structurels et à quel point cela a un effet sur la crédibilité des savoirs expérientiels des personnes victimes de cette violence systémique. Dans un tel contexte, il devient extrêmement difficile de s'affranchir et de faire entendre sa voix.

Ma démarche scientifique se situe à l'intersection de ce savoir expérientiel et professionnel, en lien avec les relations de pouvoir des groupes dominants et dominés. Pourquoi me suis-je arrêtée sur la question des réalités trans\* ? Parce que dans ma pratique, j'ai été amenée à intervenir avec des personnes trans\* et force a été d'admettre que je ne possédais ni les outils, ni les connaissances pour bien accompagner ces personnes dans leurs besoins et dans le respect de leurs droits, trop souvent bafoués. Ma formation au baccalauréat et à la maîtrise en travail social n'a aucunement abordé ces enjeux. Mon premier questionnement a orienté ma recherche : pourquoi la formation en travail social offre peu ou pas d'enseignement sur les réalités trans\* ? Il s'agit pourtant d'un groupe extrêmement marginalisé et ostracisé, qui devrait donc être au cœur des différentes communautés stigmatisées auxquelles s'intéresse le champ du travail social. J'ai donc voulu analyser les raisons pour lesquelles notre société fermait les yeux sur leurs réalités. Alors que certains enjeux demeurent invisibles, paradoxalement nos sociétés mettent sous les projecteurs d'autres aspects des vies trans\*, notamment ceux que les médias sensationnalisent. J'ai alors eu un deuxième questionnement : pourquoi une augmentation de la visibilité des populations trans\* dans les médias

ne s'accompagne-t-elle pas de changements concrets dans leurs conditions de vie ? J'ai voulu comprendre notamment l'impact d'une mauvaise représentation des populations trans\* sur la vie de ces dernières, mais aussi d'une représentation biaisée de leurs réalités en fonction des savoirs et des expertises cis dans les médias. Finalement, j'ai eu un troisième questionnement, central dans ma réflexion : suis-je en droit de m'intéresser aux enjeux trans\* alors que je suis une personne cisgenre ? Autrement dit, ne suis-je pas en train de reproduire ce que je dénonce, à savoir une délégitimation des savoirs populaires (trans\*) par des savoirs experts (cis) ? C'est alors que j'ai décidé d'approfondir mon analyse non seulement par rapport aux groupes opprimés, mais aussi par rapport au pouvoir qu'ont les groupes privilégiés. J'ai la croyance que nous sommes tout.e.s, à des niveaux différents, le.la privilégié.e et le.la opprimé.e, par rapport à d'autres groupes au sein de la société, que ce soit en raison de notre genre, notre race, notre classe sociale, notre identité de genre, notre orientation sexuelle, etc. Ma réflexion sur ces identités intersectionnelles m'a poussée à me demander : comment peut-on être solidaire envers les groupes opprimés, en ne tombant pas dans le piège de reconduire ces rapports de pouvoir et de domination ?

## 2.3- Méthodologie

### 2.3.1- Démarche théorique

J'ai sciemment choisi d'entreprendre une démarche théorique pour la construction de ce mémoire, car, d'une part, je voulais honorer la richesse des savoirs trans\* en mettant en valeur une littérature trans\* déjà existante et émergente, brillante, remplie d'humanité, d'indignation et de résistance. Ce sont des ouvrages, qui à mes yeux, sont trop souvent sous-utilisés et sous-estimés par les personnes cisgenres. D'autre part, j'ai compris mes privilèges en tant que personne cisgenre et il était important pour moi d'entreprendre cette recherche avec humilité. En prenant conscience

du fait que plusieurs personnes trans\* se sentent observées, étudiées, analysées, scrutées comme des « bêtes de cirque » par des personnes cis, je ne voulais pas, avec ma curiosité de chercheuse et mon manque de connaissances sur les réalités trans\*, reproduire cette situation en réduisant les personnes trans\* à des objets d'étude. Je sentais qu'il me manquait des connaissances pour bien saisir les enjeux liés aux populations trans\*, j'ai donc voulu m'éduquer moi-même, en mettant en valeur et à profit les savoirs et les discours trans\* déjà existants. De plus, l'idée de puiser les idées à travers une démarche théorique permet de ratisser plus large, en termes de territoire, de populations, d'institution et de lois. Enfin, la démarche théorique permet de mettre en relief les différents discours d'experts qui délégitiment les réalités trans\*, ce qu'une démarche empirique limitée, dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, n'aurait permis qu'à très petite échelle (avec deux ou trois expert.e.s interviewé.e.s).

### 2.3.2- L'analyse critique de discours

L'analyse critique de discours (ACD) est une méthode issue des sciences sociales visant à illustrer la façon dont le langage et les discours peuvent créer et être créés par des inégalités sociales (Fairclough, 2001 ; Van Dijk, 2001; Wodak, 2001). Comme le décrit Van Dijk (2001):

Critical discourse analysis (CDA) is a type of discourse analytical research that primarily studies the way social power abuse, dominance, and inequality are enacted, reproduced, and resisted by text and talk in the social and political context (p. 352).

Le pouvoir peut se manifester à travers plusieurs modes de communication comme les reportages télévisuels, les entrevues, lors d'une conversation ou d'autres contextes (Van Dijk, 2001). Comme l'indique Van Dijk (2001) : « [a]ll levels and structures of context, text, and talk can in principle

be more or less controlled by powerful speakers, and such power may be abused at the expense of other participants » (p. 357). L'ACD offre donc une façon différente d'analyser ces échanges langagiers et ces discours en faisant ressortir les relations de pouvoir issues de ceux-ci (Van Dijk, 2001). À cet égard, dans le cadre de cette recherche, l'ACD permet, dans un premier temps, de mettre en lumière les différents discours dominants des médias et des gens dans le champ du travail social sur les réalités trans\* et dans un deuxième temps, de démontrer les conséquences de ces discours dominants sur les vies des populations trans\* et sur la manière dont leurs propres discours sont conceptualisés et représentés dans la sphère publique. L'ACD permet ainsi de montrer que les discours dominants des médias et du travail social sur les réalités trans\* effacent les discours des personnes trans\* sur leur propre réalité, ce qui constitue une forme d'injustice testimoniale et nourrit l'injustice herméneutique.

Selon l'ACD, le.la chercheur.e qui entreprend une démarche d'analyse critique de discours doit être conscient.e de sa position de chercheur.e dans la société, de l'influence qu'il.elle a sur l'orientation et les résultats de recherche (Van Dijk, 2001). Cela rejoint la théorie du point de vue situé et l'importance de prendre conscience de la position sociale que l'on occupe par rapport à d'autres groupes sociaux (Haraway, 1988 ; Smith, 1990 ; Code, 2000 ; Harding, 2004). Par ces résultats de recherche, le.la chercheur.e a le potentiel d'orienter la société et des faits de société (Van Dijk, 2001). Inversement, selon l'ACD, la société influence directement l'orientation et les résultats d'une recherche et du.de la chercheur.e (Van Dijk, 2001). Donc, pour l'ACD, la démarche de recherche n'est pas neutre, elle est forcément située et influencée par les conditions sociales du moment (Fairclough, 2001 ; Van Dijk, 2001). Non seulement il faut reconnaître cette influence, mais selon l'ACD, il faut aussi l'étudier. Il n'est donc pas rare pour un.e analyste de discours de mener des recherches avec des groupes opprimés (Van Dijk, 2001).



Ce n'est pas seulement les chercheur.e.s qui sont en position de pouvoir, les professionnel.le.s ont aussi du pouvoir (Van Dijk, 2001). Selon la position spécifique de la personne oratrice, son discours, sa performance sera influencée par ce statut social. Pour s'actualiser, l'ACD ne doit pas seulement décrire les situations d'injustices, mais doit aussi démontrer la façon dont elles s'incrudent dans les structures sociales et les interactions sociales. Comme l'explique Van Dijk (2001): « More specifically, CDA focuses on the ways discourse structures enact, confirm, legitimate, reproduce, or challenge relations of power and dominance in society » (Van Dijk, 2001, p. 353). Le discours devient donc une forme d'action sociale, pouvant servir ou nuire aux populations dominées et dominantes (Fairclough et Wodak, 1997). De ce fait, à travers l'étude d'articles scientifiques, d'ouvrages en travail social et de programmes d'intervention, l'ACD permettra de démontrer et de dénoncer la manière dont un langage cisnormatif délégitimise les populations trans\* dans leurs savoirs et leurs vécus.

Par ailleurs, la notion de pouvoir est un élément central de l'ACD (Van Dijk, 2001). Selon l'ACD, le pouvoir est intimement lié à la notion de contrôle que les groupes dominants exercent sur les groupes dominés. Van Dijk (2001) parlera alors de pouvoir social:

[W]e will define social power in terms of control. Thus, groups have (more or less) power if they are able to (more or less) control the acts and minds of (members of) other groups. This ability presupposes a power base of privileged access to scarce social resources, such as force, money, status, fame, knowledge, information, "culture," or indeed various forms of public discourse and communication (p. 354- 355).

Selon l'ACD, le pouvoir s'exerce, entre autres choses, par le contrôle des esprits des gens (Van Dijk, 2001, p. 357). La personne détentrice de pouvoir n'a pas forcément de mauvaises intentions, mais les discriminations sont incrustées de façon tellement subtile dans sa conscience qu'elles

finissent par dicter sa façon de faire. Comme l'indique Van Dijk (2001): « Note also that power is not always exercised in obviously abusive acts of dominant group members, but may be enacted in the myriad of taken-for-granted actions of everyday life » (p. 355). Par exemple, d'une part, les auditeur.trice.s ont tendance à accepter les informations transmises, valeurs, opinions qui ont fait preuve de crédibilité de la part de chercheur.e.s, professeur.e.s et de professionnel.le.s dans les médias. D'autre part, dans plusieurs situations, il n'y a pas ou peu de discours ou de médias qui permettent d'apporter un point de vue alternatif et des croyances différentes, ce qui prive l'auditeur.trice de connaissances et de croyances pour remettre en question ce qui leur est transmis (Van Dijk, 2001, p. 357).

### 2.3.3- Constitution du matériau

Les données contenues dans ce mémoire résultent d'une recension des écrits ayant pour objectif de mettre en relief les différents discours dominants sur les populations trans\* ainsi que les réponses des personnes trans\* à ces discours d'experts. Il s'agit, en quelque sorte, de faire dialoguer les discours des groupes dominants, avec les discours des groupes dominés, sous l'angle des médias et du travail social, dans le but de démontrer les violences épistémiques vécues par les populations trans\*. Les discours d'experts se déclinent sous deux angles : 1) les personnes en position d'autorité (les médias, les intervenant.e.s, les chercheur.e.s) ; 2) les personnes cisgenres qui se prononcent sur les réalités trans\*. C'est sous cette perspective que j'ai orienté la sélection du matériau, à travers une banque de données recouvrant des centaines d'articles portant spécifiquement sur les réalités trans\*<sup>2</sup>, la bibliothèque de l'Université d'Ottawa et internet. J'ai

---

<sup>2</sup> Il s'agit d'une banque de données qui contient de la littérature récente et diversifiée sur les enjeux trans\*. Merci à Alexandre Baril.

choisi des articles majoritairement issus des écrits trans\*, francophones et anglophones, du Canada, de la France et des États-Unis, dans le but de faire un portrait large des discriminations des savoirs trans\* par les médias et le travail social. J'ai puisé mes données à travers diverses disciplines et champ de compétences telles que le travail social, la philosophie, la sociologie, les communications, la linguistique, le postcolonialisme, le féminisme, le militantisme et les savoirs expérientiels.

Tout d'abord, pour représenter les discours d'experts dans les médias (*c.f.* Chapitre 3), j'ai privilégié des articles scientifiques de types théoriques et empiriques par des chercheur.e.s cisgenres et trans\*, ainsi que des livres portant sur le pouvoir des médias sur les populations minoritaires et plus spécifiquement, sur la relation entre les médias et les représentations des populations trans\* à travers les médias. Ensuite, j'ai privilégié des rapports de recherches portant sur les discriminations vécues par les personnes trans\*, dans le but de démontrer qu'une plus grande visibilité dans les médias n'équivaut pas nécessairement à plus grande amélioration de leurs conditions de vie. Enfin, pour représenter les discours dominants dans les médias, j'ai choisi des extraits d'entrevues télévisuelles et de films, où les représentations des personnes trans\* par les médias empêchent la diffusion des savoirs trans\* dans les médias.

Les discours dominants du travail social sur les réalités trans\* (*c.f.* Chapitre 4) ont été choisis à partir d'articles scientifiques de types théoriques et empiriques par des chercheur.e.s cisgenres et trans\* et de plusieurs livres phares en travail social, dont plusieurs portent sur les réalités des personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles et trans\* (LGBT). J'ai tout d'abord dirigé ma recherche vers des ouvrages plus anciens, pour démontrer l'évolution de la place des réalités trans\* dans le travail social et son impact sur la production des savoirs trans\*. Ensuite, j'ai organisé ma

recherche de sorte à faire ressortir les discriminations vécues à l'intérieur des institutions universitaires, avec des témoignages de personnes trans\* ayant un parcours académique en travail social. Finalement, pour comprendre le manque de production des savoirs trans\* par et pour les personnes trans\* en travail social, j'ai privilégié des ouvrages qui apportent un regard critique sur les inégalités sociales et la production de savoir.

Pour rétorquer aux discours dominants, j'ai privilégié une littérature trans\* à partir d'articles scientifiques de types théoriques et empiriques par des chercheur.e.s trans\*, des livres, des mémoires de maîtrise, des thèses de doctorat, des articles de journaux, des articles de magazines, des extraits d'entrevues télévisuelles, des blogues, des témoignages et des conférences portant sur les enjeux trans\*, par et pour les personnes trans\*. D'une part, il est important pour moi de mettre à profit les savoirs trans\* déjà existants et de leur donner sens et vie à travers leur utilisation, dans le but de renverser les injustices épistémiques dont les populations trans\* sont victimes. D'autre part, dans un souci de congruence, il est essentiel pour moi de légitimer les savoirs expérientiels des personnes trans\* en leur donnant leur juste place dans un dialogue discursif, comme c'est le cas pour ce mémoire.

## Chapitre 3 : Savoirs des médias sur les enjeux trans\* versus savoirs trans\*

### 3.1- Représentation des personnes trans\* dans les médias

« The media produce news, not truth »  
(Birrell et Cole, 1990, p. 6).

#### 3.1.1- Médias et pouvoir

Les médias occupent une place de choix dans la société contemporaine. Qu'il s'agisse des journaux, de la télévision ou des médias et réseaux sociaux, ils sont, pour plusieurs citoyen.ne.s, des sources d'information par lesquelles se construit une certaine conception de la société (Phillips, 2006 ; Espineira, 2008 ; Capuzza, 2014 ; Billard, 2016). Toutefois, cette compréhension de la société ne semble pas être représentative de la diversité qui la constitue. Les médias font partie de structures de pouvoir, où les groupes marginaux doivent souvent se conformer aux règles de la culture dominante pour gagner en visibilité (Clark, 1969 ; Mascowitz, 2010 ; Capuzza, 2014). Cette visibilité peut toutefois être confondue avec un sentiment d'acceptation (Mascowitz, 2010). Capuzza (2014) abonde dans le même sens:

Women and minorities may feel compelled to court media attention to gain visibility, to combat misconceptions and to promote their own agency, but in order to do so, often the price paid is assimilation, whether that is a desired outcome or not (p. 116).

Les médias prétendent rapporter les événements, mais dans les faits, ils sont les producteurs de nouveaux cadres, de nouvelles valeurs et de nouvelles conventions qui souvent, adoptent des discours normatifs, y compris des discours cisnormatifs (Birell et Cole, 1990 ; Mascowitz, 2010 ;

Capuzza, 2014 ; Cavalcante, 2018).

Des études démontrent que la majorité des sources utilisées dans les médias sont choisies en raison du statut social et économique des personnes, privilégiant la voix d'une certaine élite (des médecins, des psychiatres, des policiers.ère.s, des avocat.e.s, des législateur.trice.s), au détriment de la voix des gens ordinaires (Grabe *et al.*, 1999 ; Mascowitz, 2010 ; Capuzza, 2014). D'autres recherches mènent vers la conclusion que les sources journalistiques préconisent souvent des discours hétérosexistes qui mettent en valeur seulement les relations hétérosexuelles et que les discours des personnes de minorités sexuelles et de genre sont mis sous silence (Espineira, 2008 ; Mascowitz, 2010 ; Namaste, 2012 ; Capuzza, 2014 ; Espineira, 2015) ce qui nous renvoie au concept d'ignorance proposé par Fricker et Jenkins (2017, p. 3). Enfin, des études portant sur la présence des populations minoritaires à la télévision ont révélé que les groupes minoritaires traversent souvent les quatre mêmes étapes, basées sur la typologie de Clark (1969, cité dans Fitzgerald, 2010, p. 368, traduction libre). Premièrement, les groupes minoritaires sont « d'abord ridiculisés », présentés comme un groupe dérisoire, ridicule, suscitant le rire chez le public. Deuxièmement, ils sont « non reconnus », c'est-à-dire qu'ils sont sous-représentés dans les médias. Troisièmement, ils « sont régulés », de sorte que les groupes minoritaires sont présentés de façon à correspondre et à respecter les normes émises par les groupes majoritaires. Quatrièmement, ils finissent par « être respectés », une phase où les groupes minoritaires sont représentés également et équitablement au même titre que la majorité (Clark, 1969, cité dans Fitzgerald, 2010, p. 369; Solomon et Kurtz-Costes, 2018). Est-ce que la représentation des personnes trans\* dans les médias suit le même schéma ? Espineira (2008) se questionne sur la façon dont un groupe minoritaire sous-représenté et discriminé dans les médias peut devenir soudainement audible, visible et crédible aux yeux des téléspectateur.trice.s. Selon elle, les médias ont le potentiel d'amener un groupe

discriminé vers un groupe « vecteur de mode et propre d'une culture *médiatisable* et *transmissible* » (Espineira, 2008, p. 9). Je me pose donc la même question qu'Espineira (2008, p. 9) dans la sous-section suivante : « par quelles étapes et représentations ces minorités désignées et autodésignées doivent-elles transiter pour *passer*, influençant et cultivant à leur tour leur image » ?

### 3.1.2- Médias et minorités trans\* : de la sous-représentation à la mauvaise représentation des personnes trans\* dans les médias

Les populations trans\* ont été historiquement sous-représentées dans les médias, entre autres en raison du fait qu'elles ne cadrent pas avec les normes de la société (Alessandrin et Espineira, 2015 ; Wellborn, 2015). Les médias choisissent plutôt de représenter des personnes dont les catégories de sexe et de genre sont binaires et qui respectent les normes sociales. Birrell et Cole (1990) soutiennent que les médias :

[r]eproduce rather than challenge dominant gender arrangements and ideologies, specifically the assumption that there are two and only two, obviously universal, natural, bipolar, mutually exclusives sexes that necessarily correspond to stable gender identity and gendered behavior (p.3).

Malgré cet historique de sous-représentation, les études démontrent que de nos jours, il y a une plus grande visibilité des personnes trans\* dans les médias (Namaste, 2012 ; Capuzza, 2014 ; McInroy et Craig, 2015 ; Wellborn, 2015 ; GLAAD, 2017 ; Stryker, 2017 ; Baril, 2018 ; Cavalcante, 2018 ; Cheng Thom, 2018 ; Solomon et Kurtz-Costes, 2018). Toutefois, cette augmentation n'équivaut pas nécessairement à une meilleure représentation des réalités trans\*. En effet, l'augmentation de visibilité vient avec l'augmentation de figures stéréotypées ou caricaturales (Phillips, 2006 ; Serano, 2007 ; Espineira 2008 ; Namaste, 2012 ; Capuzza, 2014 ; Espineira, 2015 ; Clayman, 2015 ; Baril, 2018). La sous-représentation et les stéréotypes dans les médias peuvent

avoir une influence sur le niveau d'acceptation de la diversité humaine de la part du grand public, mais aussi sur la perception que les personnes trans\* ont d'elles-mêmes (Serano, 2007 ; Bettcher, 2007 ; Capuzza, 2014 ; Clayman, 2015 ; Cavalcante, 2018). Pour Capuzza (2014), cela conduit à des préjugés et à de la discrimination: « [t]o influencing perceptions and beliefs of social elites, the media's role in constructing and regulating sex/gender identities influences how marginalized groups see themselves in terms of both identity and agency » (Capuzza, 2014, p. 116). Cela renvoie au concept d'injustice testimoniale de Fricker (2007), où les préjugés sont tellement omniprésents qu'ils sont intériorisés par les populations opprimées. De plus, une visibilité accrue n'équivaut pas nécessairement à une amélioration des conditions de vie des populations trans\*. Par exemple, en 2014, l'actrice Laverne Cox (*Orange is the new black*) fait la première page du *Time magazine* avec pour titre : « The Transgender Tipping Point. America's Next Civil Rights Frontier » (Steinmetz, 2014, s.p.). Cet article, dans son ensemble, soulève le fait que les populations trans\* se trouvent à un point tournant en ce qui concerne les enjeux qui les touchent et que les préjugés et les discriminations sont en train de faire place à de l'ouverture et de l'acceptation de la société (Steinmetz, 2014). Mais quatre ans après cette déclaration, rien ne semble avoir changé au niveau des conditions de vie des personnes trans\* (Stryker, 2017; Cheng Thom, 2018). Selon Stryker (2017), il s'agit d'un parcours d'avancement et de recul pour les populations trans \*: « Fulcrum of a teeter-totter, tipping backward as well as forward, than like summit where, after a long upward climb, progress toward legal and social equality starts rolling effortlessly downhill » (p, 196). Cela démontre combien la lutte pour les droits des personnes trans\* n'est pas quelque chose de linéaire et que peu de choses sont acquises en termes de droits et de dignité humaine.

Par ailleurs, les médias constituent une des principales sources d'information utilisée par les personnes trans\* et cis pour obtenir de l'information sur les réalités trans\* (Mc Inroy et Craig,



2015; GLAAD 2017-2018 ; Cavalcante, 2018 ; Solomon et Kurtz-Costes, 2018). Les médias informent, certes, mais influencent aussi l'attitude du public en général (Espineira, 2008 ; Namaste, 2012 ; Espineira, 2015; McInroy et Craig, 2015 ; Stryker ; 2017, Solomon et Kurtz-Costes, 2018). Stryker (2017, p. 196) soutient qu'en 2013, 90 % des américain.e.s avaient déjà entendu le terme « transgenre », ce qui distingue considérablement la présente génération des générations passées, pour qui les médias de masse n'avaient pas une aussi grande visibilité et utilisation.

Néanmoins, des recherches portant spécifiquement sur les représentations des personnes trans\* dans les médias sont quasi inexistantes (Namaste, 2006; Phillips; 2006; Espineira, 2008; Capuzza, 2014; Espineira, 2015; Clayman, 2015; Wellborn, 2016). Ce manque d'études est imputable, entre autres choses, au fait que les populations trans\* constituent un groupe extrêmement marginalisé et minorisé et qu'il est donc difficile d'accéder à un échantillonnage de personnes trans\* qui témoignent de leur réalité (Wellborn, 2016). Les personnes trans\* trouvent difficilement des lieux où elles sont accueillies et incluses par les groupes de personnes cisgenres, ce qui est problématique compte tenu du fait que plusieurs études sur les réalités trans\* sont réalisées par des personnes cisgenres (Namaste, 2000 ; Serano, 2007 ; Bauer *et al.*, 2009 ; Pichette, 2016 ; Baril 2017; Solomon et Kurtz-Costes, 2018). De plus, les recherches menées sur les médias et les populations LGBT se concentrent davantage sur les personnes gais, lesbiennes et bisexuelles, mais les personnes trans\* sont très peu représentées (Namaste, 2000; Siebler, 2010; Clayman, 2016; Baril, 2017).

### 3.1.3- Première apparition de personnes trans\* dans les médias

La toute première apparition d'une personne trans\* dans le monde médiatique est la peintre danoise Lili Elbe, dans la presse européenne, en 1931. Elle est la première femme trans\* connue à avoir eu accès à une chirurgie de confirmation de genre (Espineira, 2015 ; Stryker, 2017 ; Cavalcante, 2018). C'est toutefois les apparitions médiatiques de l'américaine Christine Jorgensen qui capte l'attention publique et qui frappe l'imaginaire de l'époque. Le 1<sup>er</sup> décembre 1951, Christine Jorgensen est la première femme trans\* à apparaître dans les médias aux États-Unis (Espineira, 2016 ; Cavalcante, 2018). Elle devient tout de suite une célébrité. Christine Jorgensen est une américaine d'origine danoise qui a servi dans l'armée lors de la deuxième guerre mondiale. Après la guerre, Jorgensen est allée au Danemark pour avoir une chirurgie de confirmation de genre ainsi qu'un traitement hormonal. Cette première apparition dans les médias américains montre au public les réalités trans\* (Cavalcante, 2018). Nous demeurons quand même dans une certaine représentation normative de la femme, en ce sens que Jorgensen représente à l'époque, un physique typiquement hollywoodien, est présentée comme hétérosexuelle et souhaite avoir le statut de femme à la maison. Cela correspond parfaitement aux normes de l'époque (Espineira, 2015 ; Cavalcante, 2018). Au même moment, les femmes trans\* de couleur ainsi que les femmes présentant une féminité non standard ne sont pas représentées dans les journaux, puisqu'elles ne correspondent pas aux normes de l'époque (Cavalcante, 2018). Entre 1950-1970, au milieu de l'apparition de multiples mouvements sociaux aux États-Unis, comme ceux des droits des femmes et des droits civils, le concept de genre devient un sujet de contestation politique et sociale (Cavalcante, 2018). La contre-culture du moment, menée en partie par des groupes hippies, amène les jeunes américain.e.s à explorer leur sexualité et à s'amuser avec les normes de genre. Des publications journalistiques commencent donc à être publiées par et pour les personnes trans\*, dans

le but d'offrir un espace d'échange, de mobilisation, de contestation, de création et de soutien pour les personnes de minorités sexuelles et de genres (Stryker, 2017 ; Cavalcante, 2018).

### 3.2- Typologie des représentations stéréotypées des personnes trans\* dans les médias et leurs rôles dans la persistance des préjugés

Puisque les médias constituent une des sources principales d'information sur les réalités trans\* pour une grande partie des personnes trans\* et des personnes cisgenres (Mc Inroy et Craig, 2015 ; GLAAD, 2017-2018 ; Cavalcante, 2018 ; Solomon et Kurtz-Costes, 2018), il est capital que les propos amenés par les médias soient rapportés avec justesse et intégrité auprès de l'auditoire. Pendant presque tout le 20<sup>e</sup> siècle, l'idée même d'être une personne trans\* est mal étiquetée, détournée et mal comprise. La télévision y a joué un très grand rôle (Clayman, 2015 ; Billard, 2016 ; Olsson, 2016 ; Solomon et Kurtz-Costes, 2018).

Puisque l'on observe une augmentation de la présence des personnes trans\* à la télévision, il serait facile de croire que cette visibilité est positive (Shelley, 2008 ; McInroy et Craig, 2015 ; Wellborn, 2015 ; Stryker, 2017 ; Cheng Thom, 2018). Toutefois, plusieurs recherches démontrent que l'image que l'on projette des personnes trans\* à la télévision est négative et grossière (Phillips, 2006 ; Bettcher, 2007 ; Serano, 2007 ; Espineira, 2008 ; Shelley, 2008 ; GLAAD, 2012 ; Namaste, 2012 ; Alessandrin et Espineira, 2015 ; Clayman, 2015 ; Espineira, 2015 ; McInroy et Craig, 2015 ; Namaste, 2015 ; Wellborn, 2015 ; Mayo, 2017 ; Baril, 2018). Dans ce cas-ci, la notion d'*oversight* de Viviane Namaste (2015) permet de démontrer combien l'hyper visibilité des images grossières présente dans les médias rend, du même coup, invisible l'existence réelle des personnes trans\*. Comme l'indique Namaste (2015) :

La notion d'*oversight* réfère à ce qui a été ignoré-les réalités quotidiennes encore inexplorées par les chercheurs-euses et les activistes, les récits qui doivent être encore racontés. [...] Ici, *oversight* est utilisé pour désigner ce qui doit être rendu visible. Mais j'utilise *oversight* d'une deuxième manière, plus spécifiquement pour référer à la compréhension des manières par lesquelles les contextes sociaux, activistes, culturels et économiques surdéterminent ce qui apparaît comme visible. Ici, l'accent n'est pas mis sur ce qui ne peut être vu. Plutôt, l'idée est d'interroger comment et pourquoi certains problèmes sont rendus visibles [...] (Namaste, 2015, p. 1-2, citée dans Baril, 2017b, p, 299, traduction libre).

La notion d'*oversight* de Namaste (2015) rejoint le concept d'injustice épistémique de Fricker (2007), plus précisément celle de l'injustice herméneutique. En choisissant de mettre l'accent sur des images caricaturales, déformées et fausses des personnes trans\* dans les médias (*oversight*), on occulte leur quotidien, la violence et les discriminations systémiques vécues (injustice herméneutique). Cette occultation a pour conséquence d'affecter la création de concept lié aux injustices vécues par les populations trans\*, n'ayant pas de modèles autres pour se définir que ceux qui sont présentés par les médias. Découlant de plusieurs recherches (Phillips, 2006 ; Bettcher, 2007 ; Serano, 2007 ; Espineira, 2008 ; Shelley, 2008 ; GLAAD, 2012 ; Namaste, 2012 ; Alessandrin et Espineira, 2015 ; Clayman, 2015 ; Espineira, 2015 ; McInroy et Craig, 2015 ; Namaste, 2015 ; Wellborn, 2015 ; Mayo, 2017 ; Baril, 2018), de la notion d'*oversight* (Namaste, 2015) et des injustices épistémiques (Fricker, 2007), je propose une typologie de trois types de représentation des personnes trans\* dans les médias : 1) les personnes trans\* comme objet d'humour ; 2) les personnes trans\* comme objet de méfiance ; 3) les personnes trans\* comme objet de normalisation.

### 3.2.1- Personnes trans\* comme objet d'humour

Depuis une quarantaine d'années, les personnes trans\* sont invitées sur des plateaux de télévision dans toutes sortes d'émissions de variétés et d'humour, où leur identité de genre est

utilisée soit pour faire rire, soit pour nourrir une intrigue, soit pour créer un conflit avec le personnage principal (Mc Inroy et Craig, 2015 ; Wellborn, 2015 ; Olsson, 2016). On tend à présenter les réalités trans\* comme un phénomène sensationnaliste, où l'image des personnes trans\* est davantage caricaturale, avec des images flamboyantes de personnes qui se travestissent, qui chantent et qui dansent (Phillips, 2006 ; Serano, 2007 ; McInroy et Craig, 2015). Les identités trans\* sont vues de la part du public comme des performances temporaires et non comme des identités valides (Phillips, 2006 ; Billard, 2016 ; Cavalcante, 2018).

Les représentations caricaturales et loufoques des personnes trans\* dans les médias ont des conséquences sur la crédibilité et la légitimité de leur réalité (Billard, 2016 ; Phillips, 2006). Nous pouvons constater ici l'injustice testimoniale de Fricker (2007), où le vécu des personnes trans\* est délégitimé à cause des stéréotypes établis par un groupe au pouvoir : celui des professionnel.le.s œuvrant dans les médias. Pour plusieurs personnes trans\*, le fait de voir des êtres en un sujet de moquerie leur laisse croire que ces personnes n'existent pas réellement et qu'elles sont des personnages ayant pour but de faire rire, au même titre qu'un clown (Phillips, 2006 ; Billard, 2016 ; Cavalcante, 2018). Cela a eu des impacts sur le dévoilement de leur propre identité, sachant que pour plusieurs personnes trans\*, la télévision était, durant les années 1960-1990, un des seuls outils éducatifs concernant les réalités trans\* qu'elles pouvaient consulter (Wellborn, 2015). Ainsi, nous sommes en présence d'injustice herméneutique (Fricker, 2007), où les personnes trans\* n'ont aucun référent auquel s'identifier autre que ce que le groupe au pouvoir propose. D'une part, cela a pour conséquence d'obscurcir le vécu réel des personnes trans\*. D'autre part, il est difficile pour les populations trans\* de cibler et de nommer le mépris et le manque de respect dont elles sont victimes, n'ayant pas les ressources épistémiques pour conceptualiser et nommer cette discrimination (Fricker et Jenkins, 2017 ; Godrie et Dos Santos, 2017). Conséquemment, les

populations trans\* continuent d'être la cible de moqueries, ayant peu de pouvoir de paroles et d'actions sur ce qui les opprime (Fricker et Jenkins, 2017).

### 3.2.2- Personne trans\* comme objet de méfiance

Les sentiments de peur et de méfiance chez le public sont suscités par des représentations de personnes trans\* dans des rôles de criminel.le.s, de personnages épeurants, dysfonctionnels, peu aimables et confus (Phillips, 2006 ; Siebler, 2010 ; Trans Media Watch, 2010 ; GLAAD, 2012 ; McInroy et Craig, 2015 ; Wellborn, 2015 ; Billard, 2016 ; Mayo, 2017; Cavalcante ; 2018; Solomon et Kurtz-Costes, 2018). D'autres mises en scène présentent les réalités trans\* comme résultant de symptômes pervers ou de conditions psychiatriques (Phillips, 2006). Dans le cas d'un suspense policier, non seulement l'intrigue du récit est centrée sur l'identité du.de la tueur.se, mais elle est surtout construite de façon à ce que le dénouement soit dominé par la révélation dramatique et surprenante de cette identité de genre inattendu (Phillips, 2006). L'identité de genre devient donc un motif de culpabilité susceptible d'être sanctionnée, au même titre que l'identité d'un.e meurtrier.ère (Bettcher, 2006 ; Billard, 2016). De plus, les personnes trans\* sont présentées comme étant complices d'une tromperie, d'un mensonge envers l'autre, en raison du fait que ce qu'elles présentent en public (la présentation de l'identité de genre dans la sphère sociale) n'est pas ce qui est montré dans l'intimité (dans les relations sexuelles) (Bettcher, 2007, p. 48-49-50 ; Wellborn, 2015). Ce contraste entre la représentation publique et la représentation privée alimente l'idée que les femmes trans\* ne sont pas des vraies femmes et qu'elles seraient des « pièges à hommes hétérosexuels » (Bettcher, 2006, p. 56-57; Wellborn, 2015). De plus, elles sont représentées de manière grossière et méprisante, dans des scènes d'intimité et de sexualité, ayant pour but de susciter le dégoût chez le public (Phillips, 2006; Wellborn, 2015). Un cercle de haine, de préjugés

et d'ignorance qui est alimenté par les médias de masse a des impacts importants sur l'acceptation de sa propre identité en tant que personne trans\* (Ringo, 2002 ; Clayman, 2015 ; Wellborn, 2015 ; Billard, 2016 ; Olson, 2016). Entre autres, elles ne veulent pas être associées à des personnages meurtriers ou pathétiques. Cette représentation négative des personnes trans\* peut amener un sentiment de honte et mener vers la dépression (Ringo, 2002). Il s'agit là de tristes conséquences de l'injustice herméneutique (Fricker, 2007), qui dans ce cas-ci, ne se traduit pas forcément par l'absence de référents représentatifs des réalités trans\*, mais plutôt par la présence de référents non représentatifs et préjudiciables des personnes trans\*.

### 3.2.3- Personne trans\* comme objet de normalisation genrée

Les médias envoient un message clair aux populations trans\* quant aux conséquences de ne pas se conformer à la cisnormativité (*c.f.* Lexique) (Bettcher, 2007 ; Serano, 2007 ; Sielber, 2010 ; GLAAD, 2012 ; Mayo, 2017 ; Cavalcante ; 2018). À l'intérieur des scénarios cinématographiques, les protagonistes trans\* sont souvent intimidés, verbalement et physiquement, par leurs professeur.e.s et leurs collègues de classes, négligé.e.s par leur famille et laissé.e.s à eux.elles-mêmes, avec un sentiment d'exclusion et de culpabilité (GLAAD, 2012 ; Mayo, 2017). Ces personnages marginalisés envoient un message clair à la société quant aux conséquences liées à la déviation des standards cisnormatifs. Ces personnages sont souvent seuls, ostracisés, violentés (viol, meurtre) en raison de leur transgression contre le système de genre établie (Bettcher, 2007 ; Siebler, 2010 ; Cavalcante, 2018). La transgression contre ce système binaire de genre est en quelque sorte moins punie si la personne trans\* se conforme aux différents stéréotypes de sa nouvelle identité. Par contre, il est plus difficile pour les personnes non binaires et fluides de genres qui ne se conforment pas à ces stéréotypes d'être présentées positivement par les médias. Les

médias renvoient souvent l'image de femmes trans\* hyper féminines et très stéréotypées (Serano, 2007). C'est comme si toutes les femmes trans\* voulaient atteindre ce type de féminité, alors qu'il y a autant de modèles de femmes trans\* que de modèles de femmes cisgenres (Serano, 2007). Plutôt que de défier les stéréotypes de genre, les médias réaffirment les stéréotypes de genre, qui correspondent à la norme (Serano, 2007).

### 3.3- Conséquences sur les populations trans\*

« Visibility is not equality, representation is not care,  
and acknowledgement is not understanding »  
(Cavalcante, 2018, p. 70).

Une étude menée au Royaume-Uni auprès de 250 personnes trans\* a démontré que 21,5 % de la population trans\* a vécu une expérience de harcèlement verbal et 8 % de harcèlement physique interprétée comme provenant de la mauvaise représentation des personnes trans\* dans les médias (Trans Media Watch, 2010, p. 9 ; Solomon et Kurtz-Costes, 2018). Comme l'indique Trans Media Watch (2010):

Several noted that their attackers (in incidents of both verbal and physical abuse) had used language that is generic to media descriptions of trans people. It may be inferred that this differs significantly from the language they would use to describe themselves. One respondent specifically referred to “comments that imply I might be a sex worker” and linked this to the associations between trans people and sex workers frequently made by the media (p. 9).

De plus, une proportion de 34 % des répondant.e.s ont affirmé que la mauvaise représentation des personnes trans\* dans les médias ont un effet direct sur les familles et les ami.e.s, suscitant de mauvaises réactions envers eux.elles. L'extrait suivant est révélateur à cet effet (Trans Media Watch, 2010) :



An article [...] about how damaging gender reassignment surgery was led my family to say that I was mentally ill and ruining my life and needed help,” said one respondent, with another saying simply “I lost my family - parents and siblings - because of the way this is portrayed by the media.” One explained “My mother's perceptions of trans people derived almost exclusively from what she'd seen portrayed on television - she referenced various programmes in an attempt to paint trans people as pathetic, unconvincing and inherently narcissistic. She rejected all suggestion that transsexual people could ever be in any way 'normal'. She has now refused contact for several years (p. 9).

En d'autres mots, les personnes trans\* sont à tort traitées de « malades mentales », ou de « travailleuses du sexe », et les personnes touchées sentent clairement que ces propos sont issus de ce qui est présenté par les médias de masse (Trans Media Watch, 2010). Il n'y a rien de problématique à avoir une maladie mentale ou être travailleur.se du sexe, c'est l'association automatique entre être une personne trans\* et ces réalités qui est problématique. Non seulement ces propos déforment les réalités des populations trans\*, mais ils réduisent les personnes trans\* à des victimes, sans crédibilité et sans capacité d'agir (Namaste, 2012 ; Alessandrin et Espineira, 2015).

### 3.3.1- Problématiques ignorées

Les populations trans\* sont victimes de diverses formes de violence qui ont de graves conséquences sur leur vie. Ces conséquences se traduisent par des problématiques variées. Cinq de ces problématiques seront abordées : 1) le suicide ; 2) la violence ; 3) la discrimination liée au travail ; 4) la discrimination liée aux soins de santé ; 5) la santé mentale. Les données recueillies sont issues de quatre rapports de recherche distincts : 1) le projet de recherche ontarien, *Trans PULSE* a été réalisé entre 2009-2010, auprès de 433 personnes trans\* (Bauer et Scheim, 2015) ; 2) le rapport canadien *Être en sécurité, être soi-même : Résultat de l'enquête canadienne sur la santé*

*des jeunes trans*, a été réalisé en 2015 sur un échantillon de 923 jeunes trans\* à travers les 10 provinces et l'un des territoires canadiens (Veale *et al.*, 2015) ; 3) le projet de recherche américain, *The Report of the 2015 U.S. Transgender Survey*, a été effectué en 2015 auprès de 27 715 personnes trans\* (James *et al.*, 2016) ; 4) le rapport de recherche québécois *Un portrait de l'environnement social et de l'adaptation psychosociale des jeunes québécois.e.s transidentifié.e.s ou en questionnement de leur identité de genre* a été effectué en 2017 et regroupe 108 jeunes trans\* ou en questionnement de leur identité de genre (Galantino *et al.*, 2017).

Premièrement, la question du suicide touche une très grande partie des personnes trans\* (Serano, 2006 ; Haas *et al.*, 2014 ; Bauer et Scheim, 2015 ; Clayman ; 2015 ; Allen 2017 ; Baril, 2017c ; Baril, 2018b, Baril, 2018c ; Cheng Thom, 2018). En Ontario (Bauer et Scheim, 2015), 43 % des personnes trans\* participantes ont déjà fait une tentative de suicide, dont 10 % au cours des dernières années (Bauer *et al.*, 2013 ; Bauer et Scheim, 2015). Aux États-Unis, 40 % des personnes trans\* ont tenté de s'enlever la vie, ce qui est largement au-dessus du 4.6 % de la population américaine (James *et al.*, 2016). Dans l'étude de Galantino *et al.* (2017), 53 % des jeunes trans\* ont déjà pensé au suicide, ce qui est deux fois plus élevé que les jeunes cisgenres, et 27 % des jeunes trans\* ont déjà tenté de se suicider, ce qui est deux fois et demie plus élevé que chez les jeunes cisgenres. L'étude de Veale *et al.* (2015) révèle que 66 % des jeunes trans\* ont pensé au suicide et plus de 33 % des participant.e.s ont fait une tentative de suicide. La détresse psychologique serait liée non pas au fait d'être une personne trans\*, mais plutôt à la discrimination et la violence vécues (Bauer *et al.*, 2015a ; James *et al.*, 2016 ; Galantino *et al.*, 2017 ; Solomon et Kurtz-Costes, 2018).

Deuxièmement, les différentes sortes de violence font partie du quotidien de plusieurs personnes trans\* (Serano, 2006 ; Bettcher, 2007 ; Espineira, 2008 ; Namaste, 2012 ; Bauer et Scheim, 2015 ; Espineira, 2015 ; Veale *et al.*, 2015 ; Galantino *et al.*, 2017 ; Stryker, 2017). Il n'est pas rare pour une personne trans\* d'entendre des propos haineux et cisnormatifs à son égard, comme le fait que sa transidentité (*c.f.* Lexique) soit quelque chose d'anormal, propos entendu par 96 % des répondant.e.s du projet Trans PULSE (Bauer et Scheim, 2015). L'étude de Galantino *et al.* (2017) a démontré que 52% des jeunes trans\* ont été victimes d'insultes, de taquineries mesquines, d'humiliation ou de moqueries. Selon l'étude de Veale *et al.* (2015), 66 % des participant.e.s ont déclaré être victime de discrimination en raison de leur identité de genre et environ 50 % d'entre eux.elles ont subi de la discrimination en raison de leur apparence physique. De plus, 70 % des jeunes trans\* ont subi du harcèlement sexuel (Veale *et al.*, 2015). À d'autres niveaux, Bauer et Scheim (2015) indiquent qu'au moins 20 % des personnes trans\* sont victimes d'agression physique ou sexuelle, en raison de leur identité de genre (Bauer et Scheim, 2015). Plusieurs personnes trans\* ayant vécu du harcèlement ont choisi de ne pas déclarer les incidents à la police. D'ailleurs, 24 % d'entre elles ont déclaré avoir été harcelées par la police elle-même (Bauer et Scheim, 2015). Les conséquences de ce harcèlement au sein même des institutions et autorités qui devraient protéger les personnes trans\* sont lourdes. Par exemple, en Ontario, 57 % des personnes trans\* affirment éviter au moins un endroit public, dont les toilettes publiques pour 97 % des personnes trans\* ayant vécu un épisode de violence, de peur d'être agressées (Bauer et Scheim, 2015). Aux États-Unis, 10% des personnes trans\* affirment vivre de la violence de la part d'un membre de sa famille avec qui elles vivent en raison de leur identité de genre et 8 % ont été mises à la porte pour les mêmes raisons (James *et al.*, 2016). Toujours aux États-Unis, durant le parcours scolaire (de la maternelle au secondaire), 54% des participant.e.s affirment avoir été

agressé.e.s physiquement, 24% agressé.e.s sexuellement et 17 % ont subi des sévices si importants qu'ils ont dû quitter l'école (James *et al.*, 2016).

Troisièmement, les discriminations au travail sont vécues par bon nombre de personnes trans\* (Trans Media Watch, 2010 ; Alessandrin et Espineira, 2015 ; Bauer et Scheim, 2015). Le seul fait d'accéder à un emploi ou de le maintenir constitue un défi pour plusieurs d'entre elles. Par exemple, 13 % des répondant.e.s de l'étude Trans PULSE affirment avoir été congédié.e.s en raison de motifs basés exclusivement sur leur identité de genre, ou encore, 18 % d'entre elles ne sont tout simplement pas retenues comme candidat.e.s pour les mêmes raisons basées exclusivement sur l'identité de genre (Bauer et Scheim, 2015). De plus, il existe des barrières structurelles à l'emploi, par exemple, plusieurs personnes trans\* ont de la difficulté à avoir des références d'emploi (31 %) ou des relevés de notes scolaires (58 %) avec le nom ou pronom actuel, ainsi que l'identité de genre actuelle de la personne (Bauer et Scheim, 2015). Avec une telle difficulté d'accessibilité à l'emploi, il n'est pas étonnant d'apprendre que le salaire moyen annuel d'une personne trans\* est de 15 000 \$ et que plusieurs personnes trans\* vivent dans une extrême pauvreté (Bauer *et al.*, 2012 ; Namaste, 2012). Aux États-Unis, 30 % de l'échantillon a été congédié en raison de leur identité de genre (James *et al.*, 2016). De plus, une grande disparité existe entre le statut économique des personnes trans\* et la population cisgenre. Une proportion de 29% des répondants vit dans la pauvreté contre 12% du reste de la population américaine (James *et al.*, 2016). De plus, 30 % des répondant.e.s affirme avoir vécu un épisode d'itinérance dans leur vie (James *et al.*, 2016).

Quatrièmement, les discriminations dans les soins de santé sont un autre obstacle auquel font face les populations trans\* (Bauer *et al.*, 2009 ; Namaste, 2012 ; Bauer et Scheim, 2015). Selon Trans PULSE, 10 % des personnes trans\* se voient refuser l'accès à un médecin ou le suivi est

interrompu prématurément, en raison du fait qu'elles sont trans\* (Bauer *et al.*, 2015b). Une proportion de 25% des participant.e.s a rapporté avoir été ridiculisé.e, victime de langage dégradant ou tout simplement s'être vu.e.s refuser l'examen de certaine partie du corps en raison de leur identité de genre (Bauer et Scheim, 2015 ; Bauer *et al.*, 2015b). Humiliées par ces discriminations, plusieurs personnes trans\* décident d'éviter les contacts avec le système de santé, ce qui met en péril leur santé et leur vie (Bauer et Scheim, 2015). Aux États-Unis, 33% des personnes trans\* ont vécu du harcèlement verbal de la part d'un.e professionnel.le de la santé, ou se sont vu refuser un traitement en raison de leur identité de genre (James *et al.*, 2016). De plus, 23% des répondant.e.s se sont privé de soins de santé due à leur peur d'être maltraité et 33% des participant.e.s n'ont tout simplement pas les moyens financiers de voir un.e médecin (James *et al.*, 2016).

Cinquièmement, la santé mentale de plusieurs personnes trans\* est grandement fragilisée par toute cette discrimination et cette violence (Serano, 2006 ; Galantino *et al.*, 2017 ; Solomon et Kurtz-Costes, 2018). On observe un haut taux de dépression parmi elles (Bauer et Scheim, 2015). Aux États-Unis, 39 % des répondant.e.s présentait de graves difficultés psychologiques, contrairement à 5 % dans le reste de la population (James *et al.*, 2016). L'étude de Galantino *et al.* (2017) démontre que 66 % des jeunes trans\* subissent des seuils élevés ou sévères de détresse psychologique qui exigent des soins de santé, ce qui est trois fois plus élevé que chez les jeunes cisgenres. De plus, 44 % des jeunes trans\* présentent des besoins de santé mentale non comblés par le système de santé et des services sociaux (Galantino *et al.*, 2017). À cet égard, l'étude de Veale *et al.* (2015) révèle que 68 % des participant.e.s n'ont pas eu accès à des soins de santé mentale nécessaire. De plus, 66 % des jeunes trans\* ont déclaré s'être automutilés au cours de la dernière année (Veale *et al.*, 2015).

Ce désolant portrait des réalités trans\* ne trouve toutefois pas d'échos dans les médias (Serano, 2006 ; Espineira, 2008 ; Namaste, 2012 ; Espineira, 2015). Je constate la présence de deux phénomènes étroitement imbriqués, qui encourage l'occultation des enjeux trans\* dans les médias : d'un côté la présence d'un public avide de sensationnalisme et, d'un autre côté, un monde médiatique avide de satisfaire son public, d'atteindre ses cotes d'écoute, de faire vendre et d'attirer les plus curieux.ses (Serano, 2006 ; Espineira, 2008 ; Namaste, 2012 ; Espineira, 2015 ; Baril, 2018). Plutôt que de parler des enjeux liés aux réalités trans\*, les médias détournent la question avec des émissions de divertissements (Espineira, 2008 ; Espineira, 2015) ou avec des orientations bien précises pour plaire au public de masse (Espineira, 2008 ; Namaste, 2012 ; Espineira, 2015 ; Baril, 2018). Dans une analyse de contenu couvrant la période de 2009-2014, Capuzza (2014, p. 121) démontre que les personnes trans\* sont surtout représentées dans les sections « art, sport et divertissement ». L'audience apprend sur les réalités trans\* à travers une lunette de divertissement et de légèreté, et non à travers une vision qui démontrent les obstacles dont font face les populations trans\* (Capuzza, 2014). Les médias exploitent un phénomène hors norme, marginal et minoritaire et en font quelque chose de sensationnaliste, pour plaire à la majorité (Espineira, 2008). Les minorités sont exploitées selon la volonté de la majorité et la minorité n'a que peu d'options sinon que de se plier à la volonté de la majorité si elle veut avoir une certaine visibilité. Comme l'exprime si bien Espineira (2008) : « Le tube cathodique choisit toujours le plus petit dénominateur commun pour toucher le plus grand nombre » (p. 56). Ainsi, les médias répondent aux besoins de la population, et non aux besoins des groupes concernés.

À la demande du public, en ce qui a trait aux enjeux trans\*, les médias tendent à chercher des éléments de l'ordre du privé, de l'individuel et de l'extrêmement intime chez les personnes trans\* (Namaste, 2012 ; Alessandrin et Espineira, 2015 ; Fricker et Jenkins, 2017; Baril, 2018).

L'accent est mis sur la transformation physique, les parties intimes et le processus de transition (Namaste, 2012; Baril, 2018), avec comme trame de fond un ton dramatique et tragique (Espineira, 2008). On est donc dans l'aveu et la confession, l'importance de se dire et de se montrer (Espineira, 2008; Namaste, 2012; Baril, 2018). Les médias ont cette façon de représenter les réalités trans\*, qui relève d'un mélange de curiosité et de fascination envers les corps trans\*, leur transition et leur transformation corporelle (Baril, 2018). Cette façon de faire est largement décrite par bon nombre de personnes trans\* ayant été sollicité par les médias (Serano; 2007; Espineira, 2008; Namaste, 2012; Espineira, 2015; Baril, 2018). La formule employée par les médias relève davantage de l'autobiographie, du dévoilement, de la confession et de l'émotion que de la réflexion, l'analyse et l'interrogation (Espineira, 2008; Namaste, 2012 ; Espineira, 2015; Baril, 2018). Il est alors difficile de passer un message militant dans un tel contexte et d'apporter une collectivisation des enjeux trans\* à travers les médias (Espineira, 2008 ; Espineira, 2012 ; Namaste, 2012 ; Baril, 2018). L'injustice testimoniale (Fricker, 2007) est ainsi reproduite par les médias, en délégitimant sciemment les revendications des personnes trans\* et en imposant une direction non approuvée et dénoncée par les personnes trans\*.

Une autre raison pour laquelle les problématiques structurelles vécues par les personnes trans\* sont ignorées par les médias est le fait que les personnes trans\* sont réduites à leur statut de personnes trans\*, comme si elles ne pouvaient être autre chose, avoir des choses à apprendre, à enseigner, à transmettre (Namaste, 2012). Nous revenons ici à l'injustice testimoniale (Fricker, 2007), où le discours des personnes trans\* n'est pas validé par les médias en raison de préjugés basés sur l'identité de genre des personnes trans\*. Non seulement les médias ne profitent pas de l'expertise des personnes trans\*, mais les médias ne prennent pas en considération leurs recommandations en termes de contenu pour les entrevues (Namaste, 2012). Comme l'indique

Namaste (2012): « We cannot be positioned as experts in the field, and we cannot set the agenda for discussion » (p. 479). Les médias et leur propension au dévoilement intime invitent les personnes à parler de leur corps, de leur sexualité, de leurs désirs, de leurs parties génitales et de leurs douleurs sous l'œil curieux des personnes cisgenres (Namaste, 2012; Baril, 2018). Il y a cette obsession de la part des journalistes de demander des images des personnes trans\* avant/après leur transition (Serano, 2007; Namaste, 2012; Alessandrin et Espineira, 2015; Baril, 2018). Encore une fois, il n'y a ni l'espace, ni le contexte, ni les circonstances pour traiter des enjeux problématiques vécus par les personnes trans\* (Namaste, 2012 ; Baril, 2018). Mais ce sont ces particularités et ces réalités vécues par les personnes trans\* qui doivent être connues et comprises par la population (Serano, 2007; Espineira, 2008; Espineira, 2012 ; Namaste, 2012 ; Baril, 2018). Plus important encore, ce sont précisément ces enjeux structuraux que les personnes trans\* souhaitent aborder dans les médias, ce qui reconduit l'injustice testimoniale (Fricker, 2007; Espineira, 2008; Espineira, 2012; Namaste, 2012; Baril, 2018). Comme le dit Namaste (2012): « Herein lies the ultimate irony : non- transsexual people working in the media make calculated decisions about witch transsexuals can speak, what they can say, and when they can say it » (p. 481). Conséquemment, les personnes trans\* sont méfiantes de se rendre sur des plateaux d'enregistrement, ignorant l'impact que l'entrevue aura et la tournure qu'elle prendra (Espineira, 2008 ; Namaste, 2012 ; Espineira, 2015 ; Baril, 2018). Pour plusieurs personnes trans\*, expliquer les réalités trans\* au grand public relève même d'une mission impossible (Espineira, 2008), d'où l'importance de savoir choisir les émissions de télévision auxquelles elles veulent participer (Namaste, 2012). De plus, il n'est pas rare que les associations de personnes trans\* ne soient pas invitées lors d'émissions à leur sujet (Namaste, 2012; Alessandrin et Espineira, 2015; Raibaud, 2015). Comme l'indique Alessandrin et Expineira (2015) :



[...] quand *Arte* fait une émission « sérieuse » sur les trans, toutes sortes de spécialistes sont invités...mais pas de représentation des associations trans françaises. N'est-ce pas une belle image de la discrimination qui nous touche qu'on organise des débats sur nous sans nous ? (p. 106).

On peut donc constater comment l'injustice testimoniale et herméneutique (Fricker, 2007) se produisent. Tout d'abord, en empêchant les personnes trans\* de parler des enjeux importants pour elles, on prive la société de savoirs essentiels, ce qui contribue à maintenir les gens dans l'ignorance (Fricker et Jenkins, 2017). Ensuite, ce manque de partage de connaissances renforce l'injustice herméneutique, où la collectivisation des enjeux et problématiques vécus par les personnes trans\* est quasi impossible (Fricker, 2007).

Pour d'autres auteur.e.s, la place accordée aux personnes trans\* dans les médias est utilisée pour démontrer une réalité qui ne reflète pas le statut social et économique de la majorité des personnes trans\* (Stryker, 2017; Cheng Thom, 2018). On y présente des vedettes, qui ont un statut privilégié dans la société et qui ont des ressources financières et matérielles que peu de personnes trans\* possèdent. Les médias justifient ce choix afin que le public s'identifie plus facilement aux personnes interviewées (Namaste, 2012). S'il y a trop de diversités (de race, de culture, de niveau social économique), la population de masse ne se sentira pas interpellée nous dit-on (Namaste, 2012). Cela a pour conséquence d'occulter les obstacles auxquelles sont confrontées les populations trans\*, comme le coût élevé des chirurgies, les difficultés d'embauche et les discriminations quotidiennes (Bauer et Scheim, 2015; Stryker, 2017; Cheng Thom, 2018). À la place, le message envoyé aux personnes trans\* par les médias pour éviter les difficultés est simple : soyez célèbre et tout ira bien (Cheng Thom, 2018). Comme l'exprime Cheng Thom (2018, s.p.) : « If Caitlyn Jenner can get facial feminization surgery and win an award, if Jazz Jennings can have

her own reality show, if Andreja Pejic can appear in Vogue, then trans people everywhere must not have it that bad. All we need to do is get famous too ». Mais tout cela n'est qu'illusion, toujours dans le but de satisfaire et de plaire au public, et non de servir aux populations concernées. Comme l'indique Cheng Thom (2018, s.p.): « Instead of being granted freedom, we are being sold a product : an illusion of “equality” that is ultimately empty ».

Comme nous l'avons vu, la présence des personnes trans\* dans les médias est certes plus grande, mais elle ne sert pas réellement la cause des personnes trans\* et sert davantage au public et aux médias. Les intérêts de part et d'autre diffèrent grandement. Donc, la présence dans les médias des personnes trans\* n'est pas un gage d'une plus grande sensibilisation et d'une moins grande stigmatisation des populations trans\* (Espineira, 2008 ; Espineira, 2015 ; Olsson, 2016). Elle reconduit des stéréotypes et des préjugés qui portent préjudice aux populations trans\* et qui reproduisent le cisgenrisme (Billard, 2016). Pour reprendre les propos d'Allen (2017, s.p.) : « Yes, transgender people are on TV now. But it's clearer now than it has ever been that visibility is no silver bullet for transphobia ». Les représentations dans les médias continuent de porter atteinte à la dignité des personnes trans\* (Alessandrin et Espineira, 2015). Les recherches démontrent que ce n'est pas parce que les réalités trans\* font l'objet d'intérêt de la part du public que les choses changent : « visibility without empathy is just spectacle. And transgender people can't only be seen; they have to be understood » (Allen, 2017, s.p.).

### 3.3.2- Savoirs trans\* délégitimés

« J'éprouve quelque gêne lorsqu'une personne extérieure, au nom d'une tonne de références, accorde à son propre point de vue plus de poids ou de valeur qu'à celui des transgenres eux-mêmes » (Califia, 2003, p. 9).

Dans le monde des médias, il est observé que les journalistes utilisent généralement un réseau étroit de sources, minutieusement choisi, selon la crédibilité de la source et de son accessibilité (Capuzza, 2014). Des études ont démontré combien les groupes minoritaires sont sous-sollicités par les professionnel.le.s travaillant dans les médias en comparaison aux groupes majoritaires (Atuel *et al.*, 2007 ; Capuzza, 2014), qu'on parle en termes de race (Owen, 2008), de genre (Armstrong, 2006), d'orientation sexuelle (Gross et Wood, 1999) ou de statut social (Scott *et al.*, 2010). Par exemple, une étude américaine démontre que 75% à 90 % des sources utilisées pour les entrevues à la télévision relève d'un groupe d'élite, plus précisément des représentant.e.s d'entreprises, représentant.e.s du gouvernement, journalistes professionnel.le.s et universitaires. Les activistes citoyen.ne.s représentent seulement 4,5 % des sources utilisées (Scott *et al.*, 2010, p. 322). Ainsi, l'injustice testimoniale (Fricker, 2007) est reproduite en ignorant les témoignages des personnes concernées, au profit des discours élitistes. D'autres études portant sur le genre et la sexualité démontrent que des personnes hétérosexuelles sont davantage sollicitées à parler des réalités gaies et lesbiennes que les personnes appartenant à ces communautés (Gross et Wood, 1999). Les réalités trans\* sont victimes du même traitement médiatique (Capuzza, 2014). Plutôt que de se tourner vers les personnes trans\* pour parler de leur réalité lorsque ces dernières ne sont pas réduites au script sensationnaliste, les médias se tournent davantage vers des expert.e.s ayant étudié ou ayant été en contact de près ou de loin avec les réalités des personnes trans\*, comme des psychiatres, des juristes, des avocat.e.s et des policier.ière.s (Moscowitz, 2010 ; Capuzza, 2014). Même si les personnes trans\* sont les expertes de leur situation et de leur vie, leurs savoirs sont sous-estimés et sous-représentés. Comme l'indique Capuzza (2014) : « This underrepresentation is a form of silencing sex/gender minorities that denies people the power to selfdefine » (p. 122). Nous pouvons donc être témoins ici de l'imbrication de l'injustice testimoniale avec l'injustice herméneutique (Fricker, 2007; Fricker et Jenkins, 2017). Le savoir des personnes trans\* est ignoré,

en raison de leur statut minoritaire et de leur position marginale dans la société. Cela conduit forcément à un manque de production de connaissances représentatives des réalités trans\*.

Billard (2016) attribue la délégitimation des personnes trans\* dans les médias à partir de quatre schémas spécifiques (p. 4196). Premièrement, il y a une « mauvaise interprétation et une mauvaise compréhension » (Billard, 2016, p. 4197, traduction libre) des réalités trans\*. Billard (2016) indique que les recherches passées ont démontré un nombre important d'incidents où le prénom, le pronom ou le genre d'auto-identification sont mal nommés et mal employés. Par exemple, lorsque les médias ont parlé du meurtre de Brendon Teena, les journalistes ont parlé de lui en utilisant des pronoms féminins et en l'appelant par son nom assigné à la naissance. Son identité de genre a souvent été remise en question, le nommant « “the person often called Brendon Teena” », ce qui suggère que son nom choisi est artificiel (Billard, 2016, p. 4197). Deuxièmement, il y a « une fausse représentation de l'identité de transgenre » (Billard, 2016, p. 4197, traduction libre). Selon Billard (2016), les médias ont cette tendance à présenter un modèle conventionnel de l'identité de genre, en plus d'insister sur tout le processus d'opération, comme si la vie d'une personne trans\* ne se résumait qu'à son expérience postopératoire. Troisièmement, il y a « l'utilisation du trope transgenre *trickster* » (Billard, 2016, p. 4196, traduction libre). Selon Billard (2006), ce schéma tourne autour du stéréotype selon lequel les personnes trans\* seraient trompeuses. Ce préjugé est nourri par l'idée qu'il y a une contradiction entre la façon qu'une personne trans\* se présente en public (son apparence, son genre), et ce qu'elle dévoile en privé (son corps sexué), trompant alors les autres personnes (Bettcher, 2007). Les médias utilisent ce stéréotype pour excuser, comprendre ou expliquer la violence cisgenriste, en raison du fait que le meurtrier s'est senti trompé par sa victime (Bettcher, 2007; Billard, 2016). Quatrièmement, « la sexualisation du corps transgenre » (Billard, 2016, p. 4198, traduction libre) demeure un enjeu de

taille qui contribue à la délégitimation des personnes trans\* (Billard, 2006). La couverture médiatique des personnes trans\* sexualise souvent les corps trans\*, principalement en mettant l'accent sur les organes sexuels et représentant les femmes trans\* comme des êtres hypersexuels (Namaste, 2012; Serano, 2006 ; Baril, 2018). Par exemple, l'accent est mis sur la façon dont se déroulent les relations sexuelles. Comme le dit Adams (2015) « [...] discussing transgender individuals in relation to their genitalia and sexual habits both “insults the dignity of the transgender individual” and again reduces transgender identity to a singular conception of postoperative transsexualism » (p. 179). Il s'agit encore de représentations stéréotypées qui occultent les réalités trans\*.

Des chercheur.e.s se sont penché.e.s sur la question de la représentation des personnes trans\* dans les médias dans le but de comprendre dans quelle mesure les populations trans\* sont légitimées et délégitimées par les médias (Serano, 2007; Namaste, 2012; Billard, 2016; Baril, 2018). Les résultats ont entre autres fait ressortir que des discours délégitimants engendrent des conséquences négatives sur la crédibilité des revendications trans\* dans les sphères politiques (Billard, 2016). De plus, cette délégitimation a des impacts sur la perception du public envers les réalités trans\* (Billard, 2016). Nous sommes donc ici en présence de ce que Fricker et Jenkins (2017) appellent le concept d'ignorance découlant de l'injustice testimoniale. Dans ce cas-ci, l'ignorance engendrée par l'injustice testimoniale est causée par la délégitimation des discours trans\* par les médias. Ce faisant, les médias perpétuent l'image caricaturale et réductrice des populations trans\*, ce qui maintient les téléspectateur.trice.s dans l'ignorance des vrais enjeux trans\*. Comme l'indique Fricker et Jenkins (2017): « Someone who perceives social others according to an array of prejudicial stereotypes will get many things wrong, thereby ignoring at least as many potential items of knowledge » (p. 4). Donc dans un cas où la crédibilité est remise

en question en raison des préjugés, il n'y a pas d'échanges de connaissances, ce qui maintient l'ignorance. Cette ignorance enlève de la crédibilité aux populations trans\* et ajoute du pouvoir aux médias. Conséquemment, quand vient le temps pour les populations trans\* de faire valoir leur point de vue et de militer en faveur du respect de leurs droits, leurs discours sont reçus avec incompréhension et scepticisme de la part du reste de la population. Comme l'exprime Fricker et Jenkins (2017): « [m]embers of the revealing out-groups fail to acquire a range of conceptual competences requisite for understanding a sphere of social experience had by the in-group » (p. 6). L'ignorance demeure donc présente au sein des groupes au pouvoir.

En s'appuyant sur ces constats, sur une recension des écrits et sur le *GLAAD media reference guide* (2014), Billard (2016, p. 4198-4199, traduction libre) a établi une typologie d'indicateurs qui délégitimise les populations trans\*, par des savoirs d'experts sur des savoirs trans\* et qui porte atteinte à leur dignité dans les médias (Alessandrin et Espineira, 2015). Le premier indicateur, « naming », constitue le fait de s'adresser à la personne trans\* en employant le nom qu'elle a reçu à la naissance (savoir expert), plutôt que le nom choisi par la personne trans\* (savoir trans\*) (Billard, 2016, p. 4198, traduction libre). Le deuxième indicateur, « pronoun usage », renvoie à l'utilisation du pronom de la personne trans\* à la naissance (savoir expert) ou le pronom choisit (savoir trans\*) (Billard, 2016, p. 4198, traduction libre). Le troisième indicateur, « past-tense references », est le fait de référer au passé de la personne en déclarant explicitement que la personne était d'un genre différent (savoir expert) plutôt que de référer au genre auto-identifié (savoir trans\*) (Billard, 2016, p. 4198, traduction libre). Le quatrième indicateur, « defamation », indique qu'un locuteur associe des actes immoraux ou criminels aux personnes trans\* (savoir expert), sans fondement ou sans lien avec le sujet de l'entrevue (savoir trans\*) (Billard, 2016, p. 4199, traduction libre). Le cinquième indicateur, « shock tactics », indique que

le locuteur (savoir expert) utilise l'identité de genre (savoir trans\*) de la personne trans\* pour surprendre son auditoire (Billard, 2016, p. 4199, traduction libre). Le sixième indicateur, « genital focus/sexualization », indique qu'un.e interviewer.se focalise la discussion sur les organes génitaux de la personne, la réduisant à un objet sexuel (savoir expert) plutôt que sur des enjeux trans\* (savoir trans\*) (Billard, 2016, p. 4199, traduction libre).

Le portrait négatif dépeint dans les médias de masse cultive une peur réelle envers les personnes trans\* (Trans Media Watch, 2010; Wellborn, 2015). Il est donc proposé que ceux.celles qui produisent les contenus médiatiques soient davantage informés sur les expériences et les problèmes réels vécus par les personnes trans\* (Wellborn, 2015; GLAAD, 2017-2018). Comme l'exprime une participante issue du mémoire de maîtrise de Chani Wellborn : *Reactions of the Transgender Community Regarding Media Representation* (2015) « “People don't like what they don't know, and people fear the unknown and because everyone's had the icky heebie- jeebies about us for so long, no one's wanted to study us or really learn anything about us or talk to us or anything like that’.” » (Lauren citée dans Wellborn, 2015, p. 40). Ces propos rejoignent l'idée d'ignorance issue de l'injustice testimoniale de Fricker et Jenkins (2017), qui nourrit les stéréotypes et engendre les préjugés. De ce fait, GLAAD (2017-2018) affirme qu'il est primordial qu'il y ait une présence des personnes trans\* à la télévision, mais aussi en arrière des caméras, au script, etc. Jusqu'en 2007, les personnes trans\* étaient jouées par des personnes cisgenres, avec des scénarios écrits par des personnes cisgenres, et n'ont jamais été les rôles principaux (Olsson, 2016). Il faut donc donner l'espace aux populations trans\* pour qu'elles crée leur propre savoir-faire (Fricker et Jenkins, 2017).

### 3.4- Réponses des personnes trans\*

#### 3.4.1- Insatisfaction de l'image projetée par les médias

Cette section de ce chapitre apporte un ensemble de réactions, de propos et de réponses des personnes trans\* vis-à-vis les représentations préjudiciables des populations trans\* dans les médias. Les personnes trans\* se reconnaissent très rarement dans les représentations d'elles projetées dans les médias (Serano, 2007; Namaste, 2012; Espineira, 2015; Baril, 2018). Selon Karine Espineira (2015), cela n'est pas nouveau, les situations vécues par les personnes trans\* n'ont que peu changé, même si elles sont plus connues et discutées dans les médias aujourd'hui. Selon Maud-Yeuse Thomas (2015), « le sujet/objet trans\* semble se résumer essentiellement à des descriptions dans lesquelles des “transsexuels” viennent raconter “leur misère” et faire preuve de “narcissisme” à la télévision, notamment en revendiquant des droits indus » (p. 7). En 2009, en France, une enquête sur « *la réception des représentations trans dans les médias par des personnes trans* » (Alessandrin et Espineira, 2015, p. 102) a eu lieu dans le but de démontrer scientifiquement que les personnes trans\* étaient victimes d'une maltraitance médiatique. En outre, parmi les résultats, les personnes trans\* ont soulevé le fait qu'elles n'étaient pas assez représentées dans les médias et que lorsque c'était le cas, ces représentations manquaient de nuances et de justesse. Enfin, un sentiment de défiance et de mécontentement vis-à-vis les médias et les personnes trans\* est ce qui ressort de cette étude (Alessandrin et Espineira, 2015).

En 2015, une étude torontoise a donné la voix à 19 jeunes adultes LGBTQ, âgés entre 19- 22 ans, afin de comprendre les représentations des personnes trans\* dans les médias, vus par des jeunes trans\* (McInroy et Craig, 2015). Les résultats ont démontré que le cisgenrisme était



problématique dans les médias, plus particulièrement à la télévision. Plusieurs participant.e.s ont senti qu'il y avait quelques représentations positives, mais que les représentations des personnes trans\* à la télévision étaient vraiment limitées, problématiques et stéréotypées. Ces résultats rejoignent ceux du *Sondage réalité LGBT* de la Fondation Jasmin Roy (2017), complété par 2 697 personnes, dont 1 897 personnes LGBT et 800 personnes hétérosexuelles et cisgenres. Une proportion de 69 % des répondant.e.s affirment vouloir des représentations moins stéréotypées des personnes LGBTQ dans les médias et 43 % des répondant.e.s souhaitent voir davantage de personnes trans\* dans les médias (Fondation Jasmin Roy, 2017). D'autres participant.e.s de l'étude torontoise ont noté le fait qu'à la télévision, la sexualité et le genre des personnes trans\* sont représentés à travers une perception cisgenre et hétéronormative. Il y a une simplification de la sexualité et du genre et cela renforce l'imposition de l'hétérosexualité et d'une identité cisgenre. Comme le note ce participant dans l'étude de McInroy et Craig (2015) :

So for this [transgender] character [in *Degrassi*] ... the way in which they were discussing their own gender was a really like almost like archaic way of looking at things. ... [That] stupid phrase like sex is between the legs and gender is between the ears which is like really actually transphobic, they use it in the shows because that's the like heteronormative way of looking at things so they're just like oh because everyone's going to understand that but really they don't understand that that actually affects a lot of people who have transitioned (John, transgender young man, queer/pansexual, 19) (p. 610).

D'autres participant.e.s au sein de la même étude démontrent qu'il y a eu un manque de diversité dans le spectre des réalités trans\*. Ce jeune homme trans\* dit :

I think there is a lot of media right now about trans[gender] people and there's been a lot about like this third gender aspect or like the fluidity of gender. ... [T]hat fluidity doesn't exist for me I find it harder to navigate in the world ... when every image is talking about how someone feels so fluid about their gender and, while I fully support that, it doesn't make my life easier ... it makes their life easier, which

is awesome, but we need like a balance [of gender representation] so that my life can be easy too (Eric, transgender young man, queer/pansexual, 19) (McInroy et Craig, 2015, p. 611).

Les résultats démontrent toutefois qu'il y a une représentation positive des personnes trans\* lorsque l'accent n'est pas mis sur le caractère trans\* de la personne.

[A] cupcake show ... one of the employees at the shop is trans[gender] ... you're watching the show and I had no idea and then she was talking about it once ... so she just mentioned it and then the show went on about cupcakes you know. So it was things like that, where I was just like that's awesome. ... So yeah, so things like that would be cool to not have the storyline focus on the queer character. But some people would argue like well then how do they get visible and I'm like that's how they get visible in being considered like a person ... not like a checkpoint''(Eric, transgender young man, queer/ pansexual, 19) (McInroy et Craig, 2015, p. 612).

Une autre étude menée auprès de 15 femmes transgenres aux États-Unis démontre que l'accent est beaucoup trop mis sur la transition de la personne que sur la vie même de la femme trans\* (Wellborn, 2015). Pour beaucoup de personnes trans\*, être trans\* n'est pas nécessairement à propos de la transition. Ces femmes veulent être représentées comme des personnes « normales, » avec ce qu'il y a de plus banal au quotidien (Serano, 2007 ; Namaste, 2012 ; Cavalcante, 2018). Elles veulent que l'accent soit mis ailleurs que sur leur identité trans\*. Elles souhaitent aussi que les médias démontrent la diversité sociale de façon plus générale sans mettre un accent démesuré sur ce qui est différent (Wellborn, 2015). Comme l'indique une participante de l'étude de Wellborn (2015): « Educating the cisgender public about transgender issues in a relatable way is essential for gaining wider acceptance and understanding for the community » (Angela citée dans Wellborn, 2015, p. 45). De plus, elles veulent que les femmes trans\* soient représentées avec toute leur complexité et leur diversité, et non seulement avec un portrait grossier des personnes trans\* (Capuzza, 2014; Wellborn, 2015).

### 3.4.2- Internet : par et pour les personnes trans\*

« Le nombre de forums va se multiplier puis le blogue va progressivement apparaître quand, de sujet observé, le minoritaire devient un sujet observant et analysant. L'usage d'Internet bascule du côté de la production et diffusion de savoirs » (Thomas, 2014, s.p.).

Comme il a été démontré précédemment, le monde médiatique possède un certain monopole sur la façon de raconter les vies et les réalités des personnes trans\*. L'arrivée d'un nouveau média comme internet transforme cette réalité, en offrant diverses plateformes pour que les populations trans\* puissent s'exprimer dans les médias (Shapiro, 2004 ; Mallon, 2009 ; Horak, 2004 ; Thomas, 2014 ; Enriquez *et al.*, 2016). Pour certain.e.s auteur.e.s, internet a apporté le changement le plus significatif dans la façon de raconter l'histoire trans\* (Ekins et King, 2006 ; Horak, 2014 ; Thomas, 2014 ; Enriquez *et al.*, 2016). Internet offre plusieurs possibilités pour les personnes trans\* de créer un espace où l'on peut se dire en tant que personne trans\* et être soutenue par des personnes trans\*. Le développement d'un savoir trans\* est donc en création (Shapiro, 2004 ; Horak, 2014 ; Enriquez *et al.*, 2016). Il s'agit d'un pas dans la bonne direction pour contrer l'injustice épistémique vécue par les populations trans\* (Fricker, 2007). Internet apporte d'autres avantages considérables comme une facilité à entrer en contact avec les autres et un faible coût d'utilisation (Shapiro, 2004 ; Thomas, 2014 ; Enriquez *et al.*, 2016). De plus, il y a la possibilité d'être en contact avec les autres à tout moment de la journée, dans n'importe quel endroit dans le monde. Internet permet aussi de rejoindre les communautés éloignées comme celles des zones rurales et offre un espace anonyme et sécuritaire pour les personnes utilisatrices (Shapiro, 2004 ; Thomas, 2014 ; Enriquez *et al.*, 2016). J'ai dégagé trois types d'espaces créés par les populations trans\* qui contribuent à l'émergence d'un savoir expert par et pour les personnes trans\* : 1) Internet comme espace d'information ; 2) Internet comme espace de soutien ; 3) Internet comme espace de

militantisme (Shapiro, 2004 ; Ekins et King, 2006 ; Mallon, 2009 ; Horak, 2014 ; Thomas, 2014 ; McInroy et Craig, 2015 ; Enriquez *et al.*, 2016 ; Cavalcante, 2018 ; Solomon et Kurtz-Costes, 2018).

Premièrement, le besoin d'information est majoritairement lié à la santé physique (Shapiro, 2004 ; Horak, 2014 ; Enriquez *et al.*, 2016). Les personnes trans\* utilisent davantage internet lorsqu'il est question de leur santé que le font les personnes cisgenres (Enriquez *et al.*, 2016). Compte tenu de la difficulté d'accès aux soins de santé pour les personnes trans\* et de la présence de discrimination et de harcèlement de la part des professionnel.le.s de santé (Bauer *et al.*, 2009 ; Bauer et Sheim, 2015), internet permet pour les personnes trans\* ou en questionnement d'obtenir de l'information sur les processus de transition, sur la prise d'hormones et sur les nombreuses opérations, sans peur d'être harcelé.e.s et sans censure (Enriquez *et al.*, 2016). Ainsi, une nouvelle forme de connaissance se modèle à partir d'échanges d'information provenant des expériences trans\* et non des savoirs médicaux cisgenres. Longtemps, l'expertise médicale a produit de l'injustice épistémique (Fricker et Jenkins, 2017) :

Discourses surrounding trans experiences and identities have tended to develop out of clinical settings within which trans people held the status of patients or research subjects, and cis [...] clinicians wielded considerable institutional power [...]. Since trans people were not able to contribute to this discourse on a footing of equality, rather than being seen as experts on their own lives, their voices were effectively overridden by those of cis people with medical training but not first-hand experience of being trans person (p. 10).

Comme l'indique Enriquez *et al.* (2016) : « Le développement en ligne d'une expertise trans alternative aurait permis de déstabiliser les certitudes du savoir médical et d'offrir un rôle actif aux personnes trans dans leurs orientations de santé » (p. 52). Ainsi, le savoir expérientiel est valorisé

et légitimé, ce qui favorise la justice testimoniale et herméneutique (Fricker, 2007).

Deuxièmement, internet agit comme espace de soutien, lié à tous les questionnements et les doutes vécus en tant que personnes trans\*. Internet peut devenir un lieu sécuritaire pour les personnes isolées, effacées et issues des groupes minoritaires (Thomas, 2014). Le fait qu'une partie de la société ainsi que leur famille les rejettent, il est primordial pour les personnes trans\* de trouver un endroit sécuritaire où elles peuvent se connecter à d'autres et éviter l'isolement (Cannon *et al.*, 2017). Ainsi, un réseau social soutenant serait la clé pour optimiser le bien-être physique et psychologique des personnes trans\*. Internet devient soudainement un espace d'*empowerment* où le vécu de l'un.e est légitimé.e pour offrir de l'aide à une autre personne ayant des réalités similaires (Horak, 2014 ; Enriquez *et al.*, 2016). Comme le soutien Horak (2014): « Trans vloggers become subjects, rather than mere objects, of representation » (p. 576). L'espace de soutien permet aussi une ouverture à la diversité (de race, de statut social, de forme physique) que les médias conventionnels n'ont pas l'habitude de mettre de l'avant (Ekins et King, 2006 ; Horak, 2014 ; Solomon et Kurtz-Costes, 2018). Par exemple, la majorité des commentateur.trice.s de télévision représente le modèle hégémonique d'hommes blanc cisgenres (Horak, 2014; Thomas, 2014) alors qu'avec internet, à l'aide des vlogs et des capsules sur des moteurs de diffusion comme YouTube, chaque youtubeur.se est libre d'apporter ses connaissances, peu importe si il.elle cadre ou non avec les normes sociales (Horak, 2014). La parole de la diversité devient quelque chose de légitime et qui sort de l'invisibilité (Thomas, 2014).

Troisièmement, pour plusieurs personnes trans\*, l'action militante ne saurait être aussi présente et aussi solide sans l'utilisation d'internet (Shapiro, 2004 ; Horak, 2014 ; Thomas, 2014 ; Enriquez *et al.*, 2016). Les groupes militants ont souvent pris naissance en raison d'une

délégitimation des réalités trans\*. Par exemple, en France, le groupe militant OUTrans a vu le jour en raison du fait que les personnes trans\* étaient la plupart du temps confrontées à un discours pathologisant, binaire, soutenu par des personnes cis sans concertation avec les personnes trans\* (OUTrans, 2013). Toujours en France, d'autres groupes ont dû défendre leurs propres intérêts envers le monde médiatique. Le collectif *Support transgenre Strasbourg* et l'*Association nationale transgenre* ont émis un avertissement aux journalistes de la presse écrite et de la télévision sur leur site internet :

Si vous avez l'intention de proposer, à nous ou à nos lecteurs/lectrices, la participation à des émissions, productions ou publications qui traitent de la transidentité, ayez la politesse de ne pas simplement nous bombarder d'invitations sommaires [...] D'une façon générale, notre déontologie face aux médias est précise, et conçue en fonction de ce que nous considérons être bénéfique pour que les médias puissent apporter à la cause transgenre (Alessandrin et Espineira, 2015, p. 107).

Les nouveaux médias ont une influence primordiale dans le domaine politique et servent de base pour une légitimation des populations trans\* et des problèmes qu'elles vivent (Billard, 2016; Cavalcante; 2018). Internet permet aussi l'échange et la création d'outils médiatique comme les blogs, les forums, les lettres en ligne, les campagnes de sensibilisation, qui laissent place à des savoirs populaires et expérientiels (Shapiro, 2004). Avec ces savoirs alternatifs, la mobilisation provient des personnes concernées et non des personnes expertes (Shapiro, 2004). De plus, pour plusieurs organisations et regroupements trans\*, les subventions se font rares, si l'on compare à d'autres types d'organisations (de violence conjugale, de toxicomanie, etc.) (Shapiro, 2004). La mise en œuvre d'actions militantes (manifestations, distribution de tract, éducation populaire, etc.) vient avec un coût que plusieurs groupes de défense de droit ne peuvent assumer. Ainsi, le fait

qu'internet soit quasiment gratuit offre l'opportunité aux groupes minoritaires de se faire voir et entendre (Shapiro, 2004; Thomas, 2014; Enriquez *et al*, 2016).

## Chapitre 4 : Savoirs sur les enjeux trans\* vs savoirs trans\* en travail social

« There is no standing epistemic obligation to make efforts to know how the world looks from absolutely all social point of view- an impossible task- but there is such an obligation to make relevant efforts to do so in relation to many social groups other than one's own »  
(Fricker et Jenkins, 2017, p. 5).

### 4.1- Travail social et réalités trans\* : une relation récente

Au Canada, les enjeux LGBT demeurent sous-représentés en travail social, autant sur le plan de l'enseignement, de la recherche qu'au plan professionnel (Logie *et al.*, 2007; Bauer *et al.*, 2009 ; Bastien-Charlebois, 2011 ; Pyne, 2011; Scherrer et woodford, 2013; Hillock, 2016 ; Hillock et Mulé, 2016; Baril, 2017). Sur le plan de l'enseignement, les enjeux LGBT sont quasi invisibles ou absents des cours enseignés en travail social (Burdge, 2007; Erich *et al.*, 2007; Pyne, 2011; Hillock, 2016; Hillock et Mulé, 2016). Pour ce qui est de la recherche en travail social, on retrouve un manque flagrant d'études et de travaux concernant les réalités LGBT (Logie *et al.*, 2007; Pyne, 2011 ; Hillock, 2016; Hillock et Mulé, 2016 ; Baril, 2017). Si des études sont produites, elles sont rarement réalisées avec la contribution des personnes LGBT (Namaste, 2000; Bauer *et al.*, 2009; Hillock, 2016; Pichette, 2016; Baril, 2017). Le premier ouvrage abordant les questions LGBT en travail social au Canada a été publié que tout récemment, en 2016 : *Queering Social Work Education* (Hillock et Mulé, 2016). Non seulement il y a une absence d'intérêt pour les enjeux LGBT par le champ du travail social, mais le « T » dans l'acronyme LGBT est sous représenté dans les études portant sur ces enjeux. Les réalités trans\* se trouvent donc encore plus sous-étudiées par le champ du travail social (Erich *et al.*, 2007; Burgess, 2009; Mallon, 2009; Austin *et al.*, 2016; Hillock, 2016; Pichette, 2016; Mensah et Dirstein, 2017). En ce qui concerne spécifiquement les



études sur l'expression et l'identité de genre, le contenu trans\* et le cisgenrisme ont historiquement été ignorés dans la littérature en travail social (Burgess, 2009; Hillock, 2016; Austin *et al.*, 2016 ; Pichette, 2016; Mensah et Dirstein, 2017). Mallon (2009) va jusqu'à dire que la relation entre le travail social et les réalités trans\* est quelque chose de marginal. Le peu de littérature produite dans le passé à l'échelle internationale concernant les réalités trans\* s'inscrit dans une perspective punitive et pathologisante (Zucker et Bradley, 1995 ; Burgess, 2009; Bastien-Charlebois, 2011; Pyne, 2011). Il s'agit probablement de propos influencés par la pensée populaire de l'époque, propos qui seront analysés ultérieurement (*c.f.* 3.1.2. Petite histoire de la théorisation des enjeux trans\*), d'où l'importance d'actualiser le champ des connaissances sur les enjeux trans\* en travail social. À cet effet, une toute nouvelle vague de littérature qui rend justice aux réalités actuelles des personnes trans\* apparaît progressivement dans le paysage universitaire dans le champ du travail social (Burgess, 2009).

#### 4.1.1- Mais où est le « T » dans les réflexions sur les réalités LGBT en travail social?

Malgré un manque flagrant d'études sur les personnes LGBT, il n'en demeure pas moins que la population LGB est mieux connue et comprise que celle des populations trans\* par les chercheur.e.s, les professionnel.le.s et les étudiant.e.s en travail social (Erich *et al.*, 2007; Logie *et al.*, 2007; Mallon, 2009 ; Pyne, 2011; Austin *et al.*, 2016). Les intervenant.e.s sont mieux outillé.e.s à travailler avec les personnes LGB, mais demeurent mal préparé.e.s pour répondre aux besoins des personnes trans\* (Erich *et al.*, 2007; Logie *et al.*, 2007; Mallon, 2009). En fait, tout comme le reste de la population, les professionnel.le.s ont un important manque de connaissances sur les réalités trans\* (Mallon, 2009). Pour certain.e.s travailleur.se.s sociaux.ales, le peu d'information recueillie sur les réalités trans\* est issue des médias, croyant que ce qui ressort des médias est fidèle

à la réalité des personnes trans\*. Néanmoins, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la plupart des émissions ne font que perpétuer des mythes plutôt que de les déconstruire et de les dénoncer (Logie *et al.*, 2007; Mallon, 2009). Aux États-Unis, en 1992, le « Council on Social Work Education » a révisé les normes d'accréditation pour obliger les écoles en travail social à inclure du contenu dans la formation sur les besoins et les pratiques respectueuses dans l'offre de services envers les personnes gaies et lesbiennes. Il n'y a toutefois eu aucun mouvement pour l'intégration spécifique des notions sur les réalités trans\* dans les programmes d'études (Mallon, 2009). Au Canada, en 2015, l'association canadienne des travailleurs et travailleuses sociaux (ACTS- CASW) ainsi que l'association canadienne pour la formation en travail social (ACFTS- CASWE) clarifient leur position en ce qui concerne les enjeux touchant les jeunes trans\*, dans une publication disponible en ligne intitulée : *Déclaration concernant l'affirmation des enfants et des jeunes transgenres*. Dans leurs recommandations, il est indiqué que la diversité sexuelle et de genre doivent être respectées en tant qu'expressions de la diversité humaine (ACTS- CASW et ACFTS- CASWE, 2015).

L'inclusion du « T » dans l'acronyme LGBT ne fait pas consensus au sein des populations gaies, lesbiennes, bisexuelles et trans\* pour plusieurs raisons (Namaste, 2000; Valentine, 2007; Murib, 2014). D'un côté, une partie de la population LGBT croit que certaines personnes gaies, lesbiennes et bisexuelles vivent le même genre de discrimination sur le plan professionnel, politique et social, ce qui amène certains groupes à croire que l'on devrait inclure le « T » dans LGBT (Valentine, 2007). De plus, faire alliance ajoute du poids en crédibilité pour lutter contre les injustices sociales et politiques (Valentine, 2007). D'un autre côté, d'autres personnes croient que les réalités LGB sont différentes des réalités trans\*, affirmant que l'orientation sexuelle et l'identité de genre sont deux choses différentes (Namaste, 2000 ; Valentine, 2007 ; Pyne, 2011 ; Baril, 2018).

L'acronyme LGBT privilégie trop souvent l'identité sexuelle plutôt que l'identité de genre, ce qui a pour conséquence de représenter la personne trans\* à partir d'une expression sexuelle et non d'une expression de genre (Stryker, 2017). Pour moi, le cœur du problème se situe autour du fait qu'en travail social, l'on regroupe les personnes trans\* (T) sous la rubrique LGBT, au même titre que la population LGB, en prétendant qu'il s'agit d'un groupe homogène, vivant les mêmes expériences, les mêmes défis, donc ayant les mêmes besoins (Mallon, 1999 ; Valentine, 2007 ; Pyne, 2011 ; Murib, 2014 ; Vincent, 2018), alors que les personnes trans\* ont des besoins spécifiques qui demandent d'être considérés à part entière (Mallon, 1999 ; Mallon, 2009 ; Pyne, 2011).

Considérant le fait qu'il s'agisse d'un sujet largement débattu et qui mérite une attention particulière, mon intention n'est pas ici de prendre position sur l'inclusion ou l'exclusion du « T » dans le LGBT. Ma démarche s'inscrit plutôt dans une analyse d'une invisibilité des réalités trans\* dans les ouvrages portant sur les réalités LGBT en travail social. Je me suis prêtée à un exercice en analysant le contenu de deux ouvrages clés en travail social sur les populations LGBT, qui rassemblent au total 35 chapitres d'auteur.e.s. différent.e.s : 1) *Lesbian, Gay, Bisexual, and Trans Health Inequalities : International Perspective of Social Work* (Fish et Karban 2015) ; 2) *LGBT People and Social Work. Intersectional Perspective* (O'Neill et al., 2015). Il aurait été pertinent d'obtenir un ouvrage francophone sur les réalités LGBT en travail social, mais selon ma recension des écrits et certains spécialistes consultés<sup>3</sup>, rien ne semble exister pour le moment en français. Il est à noter qu'il ne s'agit pas d'une étude scientifique et que compte tenu du temps et des limites

---

<sup>3</sup> J'ai consulté, entre autre, le professeur Alexandre Baril et à sa connaissance, aucuns ouvrages francophones en travail social sur les réalités trans\* est existant.

que comporte un mémoire de maîtrise, j'ai ciblé mon analyse sur deux livres, mais il pourrait être pertinent de le faire avec un plus grand nombre d'ouvrages ainsi que des articles scientifiques. De plus, je ne mets aucunement en question la pertinence et la grande qualité de ces ouvrages en travail social. Le but est simplement de démontrer comment le « T » peut être absent de la littérature en travail social sur les réalités LGBT. Sur 35 chapitres sous la rubrique LGBT, seulement 20 chapitres abordent les réalités trans\*. Sur ces 20 chapitres, seulement 4 articles sont consacrés majoritairement aux réalités trans\*, ce qui constitue une proportion de 11%. Pour les 16 autres chapitres, la mention des populations trans\* est faite de façon très sommaire, comptant en moyenne un ou deux paragraphes par chapitre. Lorsque le « T » est inclus dans le LGBT, une confusion semble persistante entre l'identité de genre et l'identité sexuelle. Souvent, l'identité de genre sera abordée sous le thème des minorités sexuelles, ou encore, en parlant d'hétérosexisme, et non de cisgenrisme. Le but de cette analyse n'est pas de pointer les auteur.e.s, qui sont motivé.e.s par de bonnes intentions d'être inclusif.ve.s. Je crois plutôt que ce mini échantillon est le reflet de la société au sens plus large. Les problèmes des personnes trans\* sont sous-représentés dans la société ; il est alors difficile de produire des savoirs sur lesquels s'appuyer. Nous pouvons témoigner comment l'injustice épistémique (Fricker, 2007) se produit au sein de la création des savoirs trans\* en travail social. Dans ce cas-ci, l'ignorance perpétuée par une incompréhension des réalités trans\* amène des groupes bien intentionnés à reconduire de fausses informations ou encore à fournir de l'information incomplète et pauvre sur les spécificités des réalités trans\*. De plus, il s'agit d'un cercle vicieux : moins on produit de savoirs, moins on peut s'y référer pour en produire du nouveau.

Une étude menée par Shelley *et al.* (2016) auprès de 106 étudiant.e.s. LGBT à travers toutes les écoles anglophones de travail social au Canada démontre à quel point l'échantillonnage des

populations trans\* est sous-représenté à comparer aux échantillons des personnes cisgenres LGB. Le but de l'étude est d'évaluer le climat qui sévit à l'intérieur des institutions universitaires et qui affecte les personnes LGBT. Parmi tous les participant.e.s de la recherche, en ce qui concerne les minorités sexuelles, 27 % sont queer, 45 % sont gais et lesbiennes et 20 % sont bisexuelles. Pour ce qui est de la diversité de genre, 4 % sont identifiés comme personnes trans\* alors que 94 % sont des personnes cisgenres (Shelley *et al.*, 2016). On peut donc en déduire que les résultats portants sur les personnes trans\* dans une étude LGBT seront représentés de façon extrêmement minime et que leurs besoins et leurs intérêts risquent d'être traités inadéquatement. Il s'agit d'une autre forme d'injustice épistémique, où la sous-représentation des groupes minoritaires affecte la production de savoirs représentatifs de leur réalité (Fricker, 2007).

#### 4.1.2- Petite histoire de la théorisation des enjeux trans\*

L'apparition de publications sur les réalités trans\* dans le domaine du travail social a pris du retard à comparer d'autres disciplines, telles la psychologie et la sociologie (Burdge, 2007; Mallon, 2009). Ceci semble problématique lorsque je considère que ce sont les travailleur.se.s sociaux.les qui sont souvent aux premiers plans des services d'aide de première ligne auxquels ont recours les personnes trans\* (Burdge, 2007 ; Pyne, 2011). Les premiers écrits en travail social portant sur les réalités trans\* sont apparus à la fin des années 1970 (Mallon, 2009; Pyne, 2011). Ces premières connaissances ont émergé d'une équipe multidisciplinaire en travail social qui avait pour but de superviser les chirurgies de confirmation de genre (Pyne, 2011). Les termes utilisés de l'époque pour parler des populations trans\* étaient particulièrement réducteurs, pathologisants, méprisants et grossiers (Pyne, 2011). Un article intitulé « Problems in the Evaluation of Persons with Sex Change Surgery », publié en 1978 dans la revue américaine *Clinical Social Work Journal*

par les chercheurs Stephen R. Block et William P. Fisher est révélateur à cet effet. Dès les premières lignes de l'article, on peut y lire: « Evaluations need to be thorough and evaluators need to commit themselves to working with a difficult, demanding client population » (p. 115). Un peu plus loin, les auteurs reviennent en force avec des propos discriminatoires et prennent soin de rappeler que les travailleur.se.s sociaux.ales sont les expert.e.s :

All this activity leads to difficult initial interviews and history taking. The clients' genuine distress arouses our sympathy, empathy, and desire to help. Their demands for quick agreement with the desired diagnosis and referral to surgery may anger us as we experience it as an invasion of our professional prerogatives or an insult to our status as experts. They can be coercive in several ways. Some appeal to us with intense pleas and flattery to the effect that we are the only person who can truly understand and help. Others threaten us with being responsible for their hopelessness or suicide if we don't agree with their wishes and plans. Histories are distorted, sometimes by outright lying, more commonly by deliberate omissions. Many clients become fearful and impatient when a careful history is undertaken; they may quit abruptly when they feel threatened by challenges, skepticism, or the prospect of getting collateral information. Clearly, evaluating such clients exposes us to a variety of countertransference problems. In ourselves we have observed several types of reactions such as overidentification with patients and a "missionary" syndrome; a defensive withdrawal to a cold, mechanical, professional posture; aggressive counterattacks to demands and challenges; and a kind of tired cynicism in the face of long hard work for doubtful data (Block et Fisher, 1978, p. 118-119).

Ces propos sont grandement liés à la création d'injustice testimoniale (Fricker, 2007), où les paroles des personnes trans\* sont délégitimées en raison de préjugés et de stéréotypes liés à leur identité de genre. Ailleurs dans le texte, des liens rapides sont faits entre la maladie mentale et les réalités trans\*: « [a]lmost all of our applicants have had personality disorders in that they have been free of classical neurotic and psychotic symptoms, and their pathology is deeply ingrained and involves their life-styles in many ways » (p. 116). Ces liens entre la santé mentale et l'identité de genre amènent les chercheurs à développer deux catégories de personnes trans\* textuellement nommé

comme : 1- « Primary (true) transsexual », 2- « Secondary transsexual » (Block et Fisher, 1978, p.116-117 ; Baril et Trevenen, 2014). Le « Primary (true) transsexual » est décrit comme une personne qui n'a aucun doute sur son identité de genre, qui diffère de son sexe biologique. Elle se sent prisonnière de son corps et seule l'idée de la chirurgie peut la rendre heureuse. Le « Secondary transsexual » ne ressent pas la même intensité de discordance entre son sexe et son genre. La personne se sent bien avec son sexe biologique, mais aime s'habiller et agir dans le genre opposé. La chirurgie ne fait pas nécessairement partie de ses désirs (Block et Fisher, 1978). Le rôle du.e la.le travailleur.se social.e est donc de déterminer le « vrai » du « faux » en ce qui concerne les identités trans\* pour accompagner les personnes trans\* dans leur processus médical (Block et Fisher, 1978) :

The Adult Psychiatry Clinic is relatively new in the area of evaluating persons for sex-change surgery. Our policies are conservative. For major surgery involving the reproductive organs we consider only primary transsexuals or the person whose gender identity is consistently, pervasively, and intensely at odds with their anatomical sex (p. 120).

Cet article démontre bien à quel point le.la travailleur.se social.e est le détenteur.trice de pouvoir du parcours de vie d'une personne trans\*. De plus, l'opinion et le savoir des personnes trans\* sont réduits à des critères diagnostics et de catégorisations, qui ne permettent pas aux personnes trans\* de se faire entendre et de se faire accompagner comme elles le souhaitent. Prétendre qu'il y aurait des « vrais » ou des « faux » trans\*, c'est insinuer que les personnes trans\* sont menteuses, trompeuses et que leur opinion peut être mise en doute. Il s'agit ici de l'injustice testimoniale (Fricker, 2007), où le discours des personnes trans\* n'est pas considéré comme étant valide en raison de leur identité de genre.

Un autre article paru en 1977, intitulé « Transsexualism : A Social Work Approach » et publié par une doctorante en travail social, Leone K. Wicks, dans la revue anglaise *Health and Social Work*, décrit l'élaboration d'un modèle d'intervention de groupe pour les personnes trans\* (Wicks, 1977). Bien qu'il y ait des passages très pertinents dans cet article, par exemple, l'utilisation d'un groupe de soutien pour briser l'isolement, pour partager de l'information sur le processus d'acceptation de soi et pour offrir un espace sécuritaire pour des personnes souvent ostracisées et violentées (Wicks, 1977), j'ai toutefois trouvé une similitude avec l'article de Block et Fisher (1978) quant à la perception et l'opinion sur les personnes trans\* : « [t]here exists a inherent risk whenever a group of transsexual comes together. They are accustomed to acting impulsively in attempt to seek relief and suicide potentiel must be recognized » (p. 191). Dans le cas des deux articles, il est quand même étonnant de lire des propos de la sorte vis-à-vis les personnes trans\*, surtout dans le domaine du travail social, où le non-jugement fait partie des valeurs fondamentales du travail social (ACTS- CASW, 2005 ; Deslaurier et Hurtubise, 2009). À cette époque, les auteur.e.s ne se remettaient pas en question par rapport au contrôle qu'ils avaient sur le parcours de vie des personnes trans\* (Mallon, 2009). C'est malheureusement encore le cas aujourd'hui, ce qui témoigne des impacts du manque de connaissances des réalités trans\*. Cela a eu pour conséquence un contrôle de la part des travailleur.se.s sociaux.ales, au profit des personnes trans\* (Pyne, 2011). Cette forme de pratique du travail social était grandement influencée par toute la vague de la psychologisation des réalités trans\* (Pyne, 2016).

Vers la fin des années 1990, la littérature sur le travail social a connu un changement radical concernant les personnes trans\* (Mallon, 2009; Pyne, 2011). En fait, des chercheur.e.s en travail social ont commencé à contester la pathologisation de l'expérience trans\* pour dénoncer la discrimination cisgenre (Mallon, 1999; Mallon, 2009; Pyne, 2011; Pyne, 2016). À la place, les



professionnel.le.s proposent de devenir des alliées et de revoir l'organisation en travail social envers les réalités trans\*(Pyne, 2011). Mallon (1999) fut le premier auteur à publier un article en travail social sur l'expérience des jeunes trans\* dans la revue *Gay & Lesbians Social Service*. Le titre de l'article est très évocateur de ce tournant en travail social : « A Call of Organizational Transformation ». À cet effet, on peut y lire:

Transformation is a powerful word, but nothing less is needed to create programs that are responsive to the needs of transgendered youth. Appreciation of diversity and a knowledge of the organization's idiosyncratic culture [...] are key elements in this process (Mallon, 1999, p. 135).

Cet article est l'un des premiers à parler d'une approche affirmative en travail social :

For an organization to be consistently sensitive to the needs of its clients, efforts to create affirming environments and to transform existing ones must be realized. If organizations are guided by the same principles that embrace diversity, and can translate these into concrete action, transgendered youth will be better served (Mallon, 1999, p. 141).

Une décennie plus tard, Mallon (2009) remarque que la théorisation des enjeux trans\* évite d'aborder un sujet central dans la vie des personnes trans\* : le cisgenrisme. Le fait de ne pas considérer cet aspect de l'expérience des personnes trans\* amène les travailleur.se.s sociaux.ales à vouloir éviter ou fermer les yeux sur des réalités bien présentes (Mallon, 2009). En fait, certain.e.s travailleur.se.s sociaux.ales croient qu'il est improductif de s'attarder aux réactions négatives venant de la société vis-à-vis les personnes trans\*. Il faut plutôt miser sur la personne trans\* spécifiquement (Mallon, 2009). Toutefois, la discrimination et le cisgenrisme ne sont pas individuels, mais s'inscrivent dans des contextes sociaux dont devrait traiter le travail social. Comme l'explique Markman (2011):

The fact that transgender individuals may experience a range of negative psychosocial consequences resultant from those forces is not the fault of some individual pathology. These are problems generated by the society and the failure of the gender binary, not by gender-nonconforming individuals. The distress experienced by transgender and gender variant people is a result of societal ignorance, prejudice, and bigotry, and not of an individual pathology (p. 321).

Comme la plupart des professionnel.le.s ont une conception inadéquate des réalités trans\*, cela amène les travailleur.se.s sociaux.ales à être plus ignorant.e.s que méprisant.e.s (Mallon, 2009). Cette ignorance perpétue l'injustice herméneutique (Fricker, 2007) où la production de connaissances sur les enjeux trans\* est quasi inexistante. Les personnes trans\* sont davantage utilisées comme outil de recherche, afin de prouver ou valider des théories, mais on ne décrit que très rarement leurs besoins et ce qu'elles vivent (Pichette, 2016).

#### 4.2- Cisnormativité et discrimination dans le champ du travail social

« I ask that we do what the best of our social justice movements have taught us : to not individualize these situations as anomalies but instead to deal with them as current manifestations of the kinds of historical and structural problems doing a kind of violence that so many of our social movements and theoretical paradigms have seen fit to address » (Noble, 2012, p. 35).

Comme nous avons pu le constater, les populations trans\* sont sous-représentées dans la recherche et en intervention en travail social. Cette discrimination se vit aussi entre les murs des établissements d'enseignement qui comportent des programmes en travail social. Je suis consciente que cette discrimination est présente tant au niveau collégial qu'au niveau universitaire, mais je concentrerai ma démarche sur les institutions universitaires. Les universités en général sont des structures qui ne sont pas inclusives envers les personnes trans\* et où le potentiel de placer ces

personnes à risque de discrimination et de harcèlement est élevé (Beemyn, 2005; Noble, 2012 ; Seelman, 2014; Baril, 2017). En fait, les structures des universités sont construites sur un système cisnormatif et binaire du genre qui ne permet pas aux personnes trans\* de s'identifier et de se sentir incluses (Namaste, 2000 ; Beemyn, 2005; Noble, 2012; Seelman, 2014; Baril, 2017; Pitcher, 2017). Il y a la présomption que tout le monde est cisgenre. Comme l'indique Pitcher (2017): « Taken together, cisnormativity is a set of social expectations and spatial arrangements that all rest on the core ideological assumption that all people are and will always be cisgender. » (p. 689). Par exemple, les salles de bain, les vestiaires et les résidences sont quelques exemples où le fonctionnement est basé sur un modèle binaire de genre et où les personnes trans\* ne trouvent pas écho à leur réalité et où elles se voient refuser l'accès à des lieux, se font harceler et sont délégitimées dans leur identité de genre (Beemyn, 2005; Noble, 2012; Seelman, 2014). Ces espaces deviennent des environnements dangereux et anxiogènes pour les personnes trans\*, en plus de rendre invisible leur réalité (Serano, 2007; Seelman, 2014; Pitcher, 2017). Cette invisibilité contribue à la reproduction de l'injustice herméneutique, en privant l'accès aux populations trans\* à des infrastructures représentatives de leur réalité (Fricker, 2007).

#### 4.2.1- Étudiant.e.s et professeur.e.s en travail social

On pourrait croire, que puisque le travail social est une profession basée sur la justice sociale et le non jugement, on ne retrouverait pas de discrimination de la part des professeur.e.s et des étudiant.e.s envers les personnes trans\*. En fait, pour la majorité des étudiant.e.s qui font leur entrée dans le monde du travail social, ils.elles arrivent avec une ouverture d'esprit et un réel désir d'aider les autres (Mallon, 2009; Bastien-Charlebois, 2011). Même si c'est vrai pour une partie des étudiant.e.s et des professeur.e.s, il y a beaucoup de préjugés qui subsistent en travail social dû à

une méconnaissance des réalités trans\* et une lunette cisgenriste (Saltzburg, 2015 ; Austin *et al.*, 2016 ; Pichette, 2016). Ce sont des discours cisnormatifs qui sont intériorisés et assimilés (Saltzburg, 2015 ; Pichette, 2016). À cet effet, Pichette (2016) témoigne de sa propre expérience en tant qu'étudiante au baccalauréat en travail social. Lors d'une présentation orale portant sur les réalités trans\*, une étudiante cisgenre nommait la personne trans\* par son nom de naissance, et non son nom choisi, ce qui constitue une forme de violence importante que vivent les personnes trans\*. Aucun.e étudiant.e ou même le professeur l'ont noté ou dénoncé. Il est incompréhensible que dans un cours en travail social, où l'on travaille sur l'oppression et les personnes marginalisées, on ne soit pas sensibilisé.e à ce genre d'oppression (Pichette, 2016). Comme le mentionne Logie *et al.* (2007) :

Universities, as well as social service agencies must prioritize issues confronting minority populations in their classroom teaching, curriculum, and research agenda. This study provides some evidence that we must improve on our efforts to empower students to engage in professional practice with the LGBT populations. It is essential that social work practitioners not only be competent and knowledgeable of LGBT issues, but address the oppression of these populations (p. 218).

De plus, certaines personnes en travail social n'ont pas le réflexe de chercher à prendre conscience et comprendre comment leur place privilégiée dans la société joue un rôle dans leur vie et dans la vie des autres (Mallon, 2009 ; Espineira, 2015b). Aussi, les préjugés sont toujours présents chez de nombreux.se.s étudiant.e.s se préparant à la pratique et chez les professionnel.le.s qui pratiquent actuellement (Mallon, 2009 ; Pichette, 2016). Une recherche a notamment démontré que les étudiant.e.s à la maîtrise en service social avait plus de préjugés envers les personnes trans\* et bisexuelles que les personnes gaies et lesbiennes (Logie *et al.*, 2007), ce qui démontre une fois de plus que les réalités vécues par les personnes trans\* sont différentes de celles vécues par les personnes LGB. Cette différence peut être attribuable à plusieurs facteurs, dont les représentations négatives des personnes trans\* dans les médias, les peurs et les réactions de méfiance de la part de

la société envers des réalités inconnues, mais aussi de la part des professeur.e.s d'université et des chercheur.e.s qui reconduisent dans leurs cours certains stéréotypes sur les personnes trans\* ou ne les déconstruisent pas (Logie *et al.*, 2007). Cette peur de la part des professeur.e.s et chercheur.e.s découlent en partie d'une méconnaissance des réalités trans\*. Selon Logie *et al.* (2007), nous avons tendance à nous méfier ou à éviter ce que l'on ne connaît pas. Cette méconnaissance est fort révélatrice de l'ignorance produite par l'injustice épistémique (Fricker, 2007). Selon Pichette (2016), plusieurs femmes trans\* abandonnent leur programme en travail social à cause du harcèlement, de la violence sexuelle ainsi que des incidents répétés de délégitimation de leur identité de genre qu'elles vivent au quotidien. Pour les futurs étudiant.e.s, il sera primordial d'être informé.e.s sur ces réalités, car en travail social, ils.elles doivent s'attendre à travailler avec des personnes trans\*, bispirituelles ou non binaires de genre, même s'il ne s'agit pas à proprement parler de leur population principale (Logie *et al.*, 2007 ; Sarkisova, 2015). Les travailleur.se.s sociaux.ales ont une responsabilité professionnelle vis-à-vis différents groupes marginalisés avec lesquels ils.elles interagissent, mais il est aussi du rôle des professeur.e.s et des chercheur.e.s à informer, transmettre des connaissances et sensibiliser les futur.e.s professionnel.le.s dans le champ du travail social (Logie *et al.*, 2007).

#### 4.2.2- Programme d'enseignement en travail social

Par définition, les valeurs centrales du travail social regroupent entre autres le respect et la dignité de la personne humaine, la compassion, la justice sociale, la solidarité, l'égalité, l'absence de discrimination, pour ne nommer que celles- là (ACTS- CASW, 2005 ; Deslaurier et Hurtubise, 2009). Comment expliquer cette absence des réalités trans\* dans le champ du travail social ? Pourtant, les populations trans\* se tournent souvent vers des travailleur.se.s sociaux.ales, compte

tenu d'un taux extrêmement élevé de pauvreté, de détresse, de discrimination et de violence vécu au sein des populations trans\* (Bauer *et al.*, 2009 ; Grant *et al.*, 2011 ; Pyne, 2015 ; James *et al.*, 2016).

Il y a un manque flagrant de contenu sur les réalités trans\* dans la préparation des programmes en travail social (Erich *et al.*, 2007; Logie *et al.*, 2009; Austin *et al.*, 2016). Lorsque des contenus sont présentés dans les cours, ils sont souvent issus de connaissances produites par des personnes cisgenres et non des personnes trans\* (Namaste, 2000 ; Bauer *et al.*, 2009 ; Pichette, 2016; Baril 2017). De plus, si la thématique de la diversité de genre est abordée dans les cours, c'est rarement pour parler des discriminations et des oppressions vécues par les personnes trans\*, mais plutôt pour faire un survol des aspects plus individuels, comme la transition, les questionnements liés au genre, etc. Conséquemment, les étudiant.e.s ne sont pas outillé.e.s à intervenir sur les conséquences de ces violences systémiques (Mallon, 2009 ; Fredriksen-Goldsen, 2011).

Une étude américaine auprès de 150 travailleur.se.s sociaux.ales a été effectuée dans le but de savoir quelle est la proportion de matière enseignée sur les réalités trans\* en travail social (Erich *et al.*, 2007). Parmi les travailleur.se.s sociaux.ales, seulement 35% des répondant.e.s indiquent que des contenus sur les réalités trans\* étaient inclus dans les manuels utilisés, et seulement 20% des personnes rapportent que de l'information avait été donnée concernant les oppressions vécues par les personnes trans\* (Erich *et al.*, 2007). De plus, dans 65 % des cas, les questionnements liés aux réalités trans\* proviennent des étudiant.e.s et non des professeur.e.s (Erich *et al.*, 2007). Une proportion de 85% des élèves indique que les lectures spécifiques aux populations trans\* sont rarement (51%) ou jamais (34%) fournies en classe (Erich *et al.*, 2007). D'autres études démontrent

qu'un peu plus de la moitié (57%) des professeur.e.s en travail social ont accès à des informations sur les réalités trans\* et 79 % des professeur.e.s indiquent qu'ils utiliseraient des ressources si elles étaient disponibles (Fredriksen-Goldsen *et al.*, 2011). Pourtant, il y a une panoplie de ressources et d'études disponibles portant sur les enjeux trans\*, notamment produits par des personnes trans\*, que des professeur.e.s cisgenres décident d'ignorer. Il s'agit d'ignorance épistémique qui nourrit l'injustice épistémique (Fricker, 2007).

Dans son article « Some Very Basic Tips for Making Higher Education More Accessible to Trans Students and Rethinking How We Talk about Gendered Bodies », Dean Spade (2011) fait certaines recommandations pour rendre les institutions d'enseignement plus inclusives envers les populations trans\*. J'en ai retenu quatre. Premièrement, pour les professeur.e.s, il est important de ne pas présumer du genre d'un.e étudiant.e. Pour éviter le genre de microagression qui consiste à assumer le genre des personnes plutôt que de leur demander, il est suggéré de faire circuler, dès le premier cours, une feuille de présence où les étudiant.e.s ont le choix de répondre le genre, le nom et les pronoms qu'ils.elles souhaitent employer. Si par mégarde, le.la professeur.e. emploi un pronom contraire à ce qui est demandé, il est plus respectueux de s'excuser que d'ignorer son erreur (Spade, 2011, p. 57). Deuxièmement, il est déconseillé de poser des questions d'ordre personnel aux étudiant.e.s, qu'elles soient en lien avec leur processus médical, leur identité de genre, leur vie amoureuse ou familiale, etc. (Spade, 2011, p. 58). Troisièmement, le.la professeur.e devrait prendre le temps de s'informer sur les réalités trans\*, pas seulement ce qui entoure les aspects personnels, mais aussi les aspects structuraux des enjeux trans\* (Spade, 2011, p. 59). Quatrièmement, il est conseillé d'inclure des questions sur les enjeux trans\* dans les syllabus de cours. Il est important d'utiliser des travaux fait par des personnes trans\* et pas seulement les personnes trans\* blanches

et célèbres, mais toutes celles qui forment la diversité des populations trans\* (personnes trans\* racisées, handicapées, pauvres, etc.) (Spade, 2011, p. 59).

#### 4.3- Conséquences des injustices épistémiques envers les savoirs trans\* sur l'intervention sociale

L'absence d'éducation et de formation en travail social affecte négativement les attitudes des étudiant.e.s envers les population trans\* et leur future capacité à travailler efficacement avec elles (Erich *et al.*, 2007 ; Logie *et al.*, 2007 ; Austin *et al.*, 2016 ). Le manque de connaissances et de recherches a de forts impacts sur l'intervention, car les intervenant.e.s se sentent souvent mal outillé.e.s pour accompagner les personnes trans\* (Erich *et al.*, 2007 ; Logie *et al.*, 2007 ; Mallon, 2009 ; Austin *et al.*, 2016 ; Kattari *et al.*, 2017). Plusieurs personnes trans\* ont affirmé avoir vécu de la discrimination à l'intérieur des services sociaux (Erich *et al.*, 2007 ; Shelley, 2008 ; Bauer et Scheim, 2015 ; Kattari *et al.*, 2017). Il est alarmant de constater que certains organismes et services qui pourraient répondre aux besoins des personnes trans\* comme des programmes anti-violence, des services de traitement de la toxicomanie et des services d'aide aux victimes d'agressions sexuelles excluent les personnes trans\* (Namaste, 2000 ; Dénomme-Welch *et al.*, 2008 ; Bauer *et al.*, 2009 ; Bastien-Charlebois, 2011 ; Grant *et al.*, 2011 ; Pyne, 2015, Pichette, 2016).

##### 4.3.1- Discrimination dans des services d'aide : le cas des centres d'hébergement

Les populations trans\* sont particulièrement vulnérables à l'itinérance (Shelley, 2008 ; Pyne, 2011 ; Bauer et Scheim, 2015 ; Namaste, 2015). La discrimination et le harcèlement présents dès l'école primaire découragent des jeunes trans\* à poursuivre leurs études (Chamberland *et al.*, 2011 ; Grant *et al.*, 2011 ; Pyne, 2011 ; Pichette, 2016 ; Baril, 2017). Le rejet de la famille, ainsi qu'une précarité d'emploi causée par le harcèlement et la discrimination, placent les personnes



trans\* en position de vulnérabilité et de grande précarité financière (Grant *et al.*, 2011 ; Pyne, 2011 ; Bauer et Scheim, 2015 ; Baril, 2017). C'est pourquoi l'analyse présente se penchera sur l'intervention en centres d'hébergement pour personnes itinérantes, sans toutefois omettre le fait que la discrimination se vit ailleurs dans le réseau de la santé et des services sociaux (Bauer *et al.*, 2009). La plupart du temps, les personnes trans\* ne sont pas admises dans les centres d'hébergement (Pyne, 2011 ; Pichette, 2016). Les femmes trans\* ne sont pas acceptées en raison du fait qu'elles ne sont pas considérées comme de « vraies femmes » (Pyne, 2015). De plus, puisqu'elles n'ont pas été assignées femmes à la naissance et qu'elles ont été socialisées comme des hommes, la société considère que leur place est auprès des hommes (Baril, 2013 ; Baril, 2014 ; Pyne, 2015 ; Pichette, 2016). Si l'on regarde du côté des centres pour hommes, les hommes trans\* ne sont pas plus bienvenus, n'étant pas considérés comme de « vrais hommes » (Dénommé-Welch *et al.*, 2008). Alors où se trouve la place des personnes trans\* en situation d'itinérance ? Si certaines personnes trans\* sont admises dans un centre d'hébergement, plusieurs préfèrent dormir dehors ou à n'importe quel autre endroit que dans un centre d'hébergement, de peur de vivre de la violence et des formes de discrimination dans la réception de services ou face au refus de services (Dénommé-Welch *et al.*, 2008). Bref, elles ne se sentent parfois même pas en sécurité de demander de l'aide et de l'hébergement. Il est problématique de penser que plusieurs personnes trans\* se sentent plus en sécurité de dormir dans la rue que dans un centre dont la mission est de donner un toit et une sécurité aux usager.ère.s. Comme on peut le voir, les conséquences de ce manque de savoirs et de connaissances sur les réalités trans\* ont des répercussions importantes dans la façon dont les personnes trans\* seront reçues et traitées dans les organismes d'aide (Bastien-Charlebois, 2011). Ces traitements différentiels et ces impacts très concrets sont fortement liés aux formes d'injustice épistémique qu'elles vivent (Fricker, 2007).

Un ensemble de critères bien précis exigés par les centres d'hébergement envers les femmes trans\* constitue un obstacle pour l'inclusion des personnes trans\* en situation d'itinérance. Par exemple, les femmes trans\* doivent souvent présenter une preuve de la prise d'hormones féminines, elles doivent avoir une tenue féminine, avoir une preuve de la chirurgie génitale et être sans poils faciaux (Pyne, 2011; Baril, 2013). Cela pose problème à trois niveaux. Premièrement, pour la majorité des personnes trans\* en situation d'itinérance, l'accès aux hormones, à l'électrolyse et aux chirurgies est très limité, voire quasi impossible, compte tenu de leurs coûts élevés (Pyne, 2011; Baril, 2013). Deuxièmement, une personne en situation d'itinérance, donc en situation de survie, canalise son énergie dans la recherche de logement, de nourriture et d'endroit sécuritaire, plutôt que de s'attaquer aux démarches liées au processus de confirmation de genre (Pyne, 2011; Baril, 2013). Troisièmement, en demandant aux femmes trans\* de se présenter de façon féminine, il est sous-entendu qu'une femme trans\* n'a qu'une seule forme de féminité, qu'elle doit y souscrire, ce qui fait ombrage à toutes les autres formes de féminités chez les femmes trans\* (Serano, 2007). Cela renforce le stéréotype de la femme trans\* féminine et ainsi reconduit l'injustice testimoniale (Fricker, 2007; Fricker et Jenkins, 2017), où le discours des femmes trans\* ayant une féminité alternative se voit discriminées en raison de leur apparence non conforme aux stéréotypes établis par le groupe au pouvoir (les travailleuses dans les centres d'hébergement).

#### 4.3.2- Effacement/invisibilité dans le système de santé et services sociaux

Les populations trans\* sont souvent invisibles, voire effacées dans plusieurs sphères de la société et le système de santé et des services sociaux ne fait pas exception (Namaste ; 2000 ; Shelley, 2008 ; Bauer *et al.*, 2009 ; Bastien-Charlebois, 2011 ; Pyne, 2011). Bauer *et al.* (2009) parle de deux formes d'effacement : « l'effacement de l'information » (p. 352, traduction libre) et

« l’effacement institutionnel » (p. 354, traduction libre), que j’aborderai un peu plus loin. Ces deux formes d’effacements peuvent être passif ou actif (Bauer *et al.*, 2009, p. 352). L’effacement passif renvoie aux manques de connaissances des questions trans\* et la supposition que ces informations ne sont ni importantes ni pertinentes pour les professionnel.le.s de santé, ce qui produit l’injustice herméneutique (Fricker, 2007 ; Marshall *et al.*, 2017). L’effacement actif se traduit par un inconfort visible de la part des professionnel.le.s, un refus de service ou encore des réponses violentes dans le but de nuire ou d’intimider la personne utilisatrice de soin (Bauer *et al.*, 2009, p. 352). Il s’agit dans ce cas-ci d’injustice épistémique (Fricker, 2007) découlant de préjugés et de stéréotypes de la part des personnes expertes, comme les professionnel.le.s de la santé. Cela crée des barrières systémiques pour l’accès au système de santé et de services sociaux. Plusieurs personnes trans\* préfèrent éviter les visites de soin de santé (Erich *et al.*, 2007 ; Grant *et al.*, 2011 ; Bauer et Scheim, 2015 ; James *et al.*, 2016 ; Fricker et Jenkins, 2017). Une étude américaine portant sur les expériences des personnes trans\*, avec 27 725 de répondant.e.s, révèle qu’une proportion de 33 % de personnes trans\* a affirmé avoir vécu de la discrimination en raison de leur identité de genre de la part d’un.e professionnel.le de la santé, comme du harcèlement verbal, physique et sexuel, des refus de traitements et un manque de connaissances des réalités trans\* de la part des professionnel.le.s de santé (James *et al.*, 2016). Une proportion de 23% des participant.e.s a évité d’aller voir un médecin en raison de la peur d’être maltraité.e.s à cause de leur identité de genre (James *et al.*, 2016).

L’effacement de l’information renvoie à un manque de connaissances sur les réalités trans\* de la part des professionnel.le.s et la présomption qu’il n’existe pas d’information disponible sur ce sujet (Marshall *et al.*, 2017). Ce sont là des conséquences directes de l’injustice épistémique (Fricker, 2007), du manque de savoirs produits sur les réalités trans\* dans la recherche, dans les

programmes d'études et les manuels scolaires, ainsi que dans les formations données aux personnel.le.s de la santé (Bauer *et al.*, 2009). Les recherches dans le domaine de la santé présument que les participant.e.s sont cisgenres, que leurs famille, partenaire et entourage le sont aussi. Cette présomption que tout le monde est cisgenre rend impossible l'existence des réalités trans\* (Serano, 2006 ; Bauer *et al.*, 2009 ; Noble, 2012 ; Pitcher, 2017). Les questions ne sont donc pas construites pour être représentatives des populations trans\*. De plus, les recherches qui incluent les personnes trans\* peuvent être vécues comme des expériences stigmatisantes et aliénantes pour les participant.e.s., comme le démontrent quelques remarques de personnes trans\* ayant été interrogées dans le cadre de recherche sur les personnes trans\* : « Participant 1) “I’m just tired of feeling like the fucking Elephant Man. Either they ignore you or they treat you like a bloody” ; Participant 2) “Research animal” ; Participant 3) “Guinea pig” » (Bauer *et al.*, 2009 p. 353).

L'effacement institutionnel se traduit par un manque de politiques qui tiennent compte des réalités trans\*. Cela se produit dans les formulaires de référence, les formulaires d'admission administratifs, les ordonnances et d'autres documents. Ces documents font souvent référence au nom de naissance, au sexe assigné à la naissance plutôt qu'au nom et au genre choisis. Cette injustice testimoniale (Ficker, 2007 ; Fricker et Jenkins, 2017) est préjudiciable pour la santé des personnes trans\*, car plusieurs d'entre elles préféreront ne pas révéler leur statut trans\* ou éviteront les soins de soins de santé, ce qui met en danger leur santé (Bauer *et al.*, 2009). Malgré le fait qu'il soit démontré que les populations trans\* ont des difficultés d'accès au système de santé et de services sociaux, qu'elles y vivent du harcèlement et de la discrimination, très peu d'études se sont penchées sur les raisons de ces difficultés d'accès et de ces formes d'exclusion (Bauer *et al.*, 2009 ; Mallon, 2009 ; Grant *et al.*, 2011 ; Kattari *et al.*, 2017).

#### 4.4- Conséquences de la cisnormativité et de la discrimination sur la production de savoirs trans\*

Les discriminations et la cisnormativité vécues au sein des écoles en travail social, ainsi qu'à l'intérieur des organismes d'aides au sein desquels exercent les travailleur.se.s sociaux.ales, ont des impacts directs sur la production des savoirs trans\* en travail social. Cela est imputable notamment au fait que les savoirs sont construits (recherches) majoritairement par des personnes cis et transmis (enseignement) majoritairement par des personnes cis, pour ensuite être appliqués (intervention) majoritairement par des personnes cis (Namaste, 2000 ; Serano, 2007 ; Bauer *et al.*, 2009 ; Pichette, 2016 ; Baril 2017b). Nous ne pouvons avoir un meilleur exemple pour démontrer la présence de l'injustice épistémique de Fricker (2007) que vivent les populations trans\*. Les savoirs étant construits par les groupes majoritaires, les savoirs des groupes minoritaires sont déformés, ignorés et délégitimés. Ainsi se crée l'injustice testimoniale (Fricker, 2007), où la parole des populations trans\* n'est pas jugée crédible. L'injustice herméneutique (Fricker, 2007) se produit par la présence de savoirs cis qui occultent les savoirs trans\*. Les populations trans\* se retrouvent devant un manque d'outils pour se penser, se dire, se définir et nommer leurs oppressions. Un billet de blogue intitulé : « Fuck You and Fuck your Fucking Thesis » par Anne Tagonist (2009) critique sévèrement et avec justesse l'impact des perspectives cis en études trans\* :

Hell, I've probably helped as many non-trans people finish grad school as I've seen trans women friends commit suicide [...] both number in the dozens...and how many people have I seen go through grad school openly as trans women ? [...] just two. [...] Let me tell you something, trans\* people have been already studied [...] but you never listened to our voices. [...] What trans people need is to get through a day without being inspected. [...] we need data, ideas, plans and strategies, but we need to see them coming from people like us, people who don't, right now, seem to make it into you little position of power (Tagonist, 2009, s.p.).

Pour renverser ces formes d'injustice épistémique (Fricker, 2007), je crois que la production de savoirs trans\* en travail social devrait se faire majoritairement par et pour des personnes trans\*. Pour cela, les personnes trans\* doivent avoir accès aux structures productives de savoir : les universités. Dans le milieu de la recherche, l'expérience devient valide seulement lorsqu'elle est interprétée par des chercheur.e.s, qui sont rarement des personnes trans\* (Pichette, 2016). Lorsque les personnes trans\* se prononcent sur leur propre réalité, qu'elles parlent de leurs expériences, leurs propos sont rejetés, car ils ne sont pas issus du monde universitaire et ne sont pas considérés comme provenant de sources fiables (Pichette, 2016 ; Espineira, 2017). Cependant, les savoirs expérientiels sont souvent ceux qui reflètent de manière juste les réalités des groupes opprimés, ce qui contribue donc à la construction d'un savoir représentatif de leur réalité. Selon Lee (2017) :

[L]es savoirs expérientiels que déploient les témoignages publics donnent l'occasion aux personnes marginalisées de participer à la construction des savoirs plutôt que d'en être uniquement l'objet d'étude. Ça donne lieu aussi à des récits qui vont à contre-courant des discours néolibéraux, médicaux et individualistes qui dominent la sphère publique (p. 40).

D'une part, les savoirs des populations trans\* sont délégitimés en raison de leur statut non universitaire et du simple fait que leur savoir est expérientiel, ce qui constitue une injustice testimoniale, où les discréditations des discours trans\* sont basées sur le niveau scolaire que détient la personne trans\* de même que son identité de genre, et non en raison de ses propos (Fricker, 2007). D'autre part, à compétences universitaires égales, une personne trans\* experte en étude trans\* sera souvent vue comme moins légitime et moins crédible qu'une personne cis experte en étude trans\*, sous prétexte que les personnes trans\* expertes en études trans\* manquent de neutralité et d'objectivité (Pichette, 2016 ; Espineira, 2017). Leurs expertises sont souvent mises au rang des savoirs moins valides. Comme l'indique Espineira (2017) :

Le savoir situé trans se voit analysé, jugé et sommé de s'expliquer depuis des épistémologies plus établies ou mieux partagées. Comment rendre légitime un savoir lorsqu'il est soumis à des cautionnements ou encore, parce qu'il est trop récent. Ainsi des savoirs situés trans se voient disqualifier sous l'étiquette de savoir militant (p. 103).

Conséquemment, les personnes trans\* ont peu de pouvoir sur les recherches qui les concernent (Pichette, 2016). Comme l'indiquent Godrie et Dos Santos (2017) :

En tant que producteurs légitimes de savoirs et détenteurs d'une autorité épistémique particulière, les universitaires sont eux-mêmes partie prenante des rapports de production des savoirs et, parfois, de la violence épistémique subie par certaines populations n'ayant pas les mêmes privilèges. C'est pourquoi nous accordons une place importante à la réflexion sur leur rôle dans la production, le maintien ou la réduction de ces inégalités épistémiques (p. 8).

Ainsi, les universités, les étudiant.e.s et les professeur.e.s ont un devoir de réflexion, d'introspection et de transformation quant au pouvoir que prend leurs savoirs cis, dans des infrastructures cis, et les impacts que cela peut avoir sur des populations trans\*.

#### 4.4.1- Difficultés d'accès aux études supérieures pour les étudiant.e.s et aux postes de professeur.e.s pour les diplômé.e.s

L'accès aux programmes en travail social est loin d'être facile pour les personnes trans\* (Pichette, 2016). Compte tenu d'une discrimination souvent présente à partir de l'école primaire, les personnes trans\* ont un cheminement et une relation instable avec le système scolaire. La violence subie ainsi que le harcèlement vécu durant tout le parcours scolaire amènent certaines personnes trans\* à abandonner l'école très tôt (Chamberland *et al.*, 2011; Grant *et al.*, 2011; Pichette, 2016 ; Baril, 2017b). De plus, dû à des conditions de vie difficiles, les personnes trans\*

gagnent en moyenne entre 10 000\$ et 15 000\$ par année, ce qui est grandement insuffisant pour accéder à des études supérieures (Grant *et al.*, 2011 ; Bauer et Scheim, 2015 ; Pichette, 2016). Les personnes trans\* qui parviennent, malgré ces obstacles structurels, à s'inscrire dans les programmes universitaires en travail social représentent une proportion très minime, ce qui fait que leur point de vue est très peu représenté (Pichette, 2016). Cela démontre à quel point l'injustice herméneutique est structurelle (Fricker, 2007).

Il est démontré que des processus de discrimination similaires sont à l'œuvre quant à l'embauche de professeur.e.s trans\* qui sont spécialisé.e.s sur les questions trans\* dans les universités (Baril, 2017b). Au Canada, seulement 12 personnes publiquement auto-identifiées comme trans\* occupent des postes qui portent sur les réalités trans\* dans les universités canadiennes et en janvier 2018, Alexandre Baril fut le premier professeur trans\* francophone embauché dans une université pour enseigner en français dans le champ de spécialisation portant sur les réalités trans\* (Baril, 2017b; Baril, 2018a). La plupart du temps, les postes de professeur.e.s et de chercheur.e.s iront à des personnes cis qui s'intéressent aux réalités trans\* et les personnes trans\* qualifié.e.s pour pourvoir les postes seront confinées à des positions subalternes comme assistant.e.s ou professionnel.le.s de recherche (Baril, 2017b). De plus, souvent les personnes trans\* sont sollicitées pour faire des conférences, des ateliers, pour répondre aux médias, témoigner, participer à des études, mais tout ça de façon gratuite et invisible, sans revenu, souvent au profit des personnes cis (Baril, 2017b). Ainsi est reconduite l'injustice herméneutique (Fricker, 2007), où la production des savoirs trans\* est quasi impossible et où l'injustice herméneutique participe à la précarité des populations trans\*.



#### 4.4.2- Difficultés d'accès sur le marché du travail dans le domaine du travail social

Les difficultés pour les personnes trans\* de trouver leur place au sein des programmes scolaires en travail social comme étudiant.e.s ou professeur.e.s ne sont pas les seuls obstacles auxquels elles font face. Elles ont aussi une difficulté d'accès au marché du travail dans le domaine du travail social, c'est-à-dire en intervention et il s'agit d'une réalité encore plus difficile pour les femmes trans\* (Pichette, 2016). Comme nous l'avons vu précédemment, les personnes trans\* vivent de multiples problématiques, ce qui a pour conséquence de fragiliser leur existence. Cette vulnérabilisation et les souffrances qui l'accompagnent amènent souvent les personnes trans\* à être empathiques et à se reconnaître dans le vécu des personnes aidées. Elles se sentent donc souvent interpellées par les populations marginalisées, comme les travailleuses du sexe, les personnes criminalisées et les personnes atteintes du VIH (Grant *et al.*, 2011). C'est surtout dans ces organismes que les personnes trans\* vont trouver de l'emploi, mais ces derniers sont extrêmement exigeants. Il s'agit d'emploi de premières lignes, plus stressants et souvent moins bien payés dans le large champ de l'intervention en travail social (Pichette, 2016). De plus, ce sont souvent des emplois à temps partiel sans avantages sociaux (Pichette, 2016). Cela met une fois de plus les travailleur.se.s trans\* dans des situations de précarités financières et les rendent encore plus marginales dans le domaine du travail social (Pichette, 2016). De plus, il n'est pas rare de voir une femme trans\* se voir refuser un emploi en centre d'hébergement pour femmes, prétextant que les femmes trans\* ne sont pas outillées pour intervenir sur la violence faite aux femmes, ayant été socialisées en tant qu'hommes (Pyne, 2015).

#### 4.4.3- Difficultés pour les personnes trans\* de s'identifier aux savoirs cisnormatifs qui dominant en travail social

« Pour qu'il soit clair que nous sommes des personnes de chair et d'os et non des concepts désincarnés, nous devons prendre la parole tout en naviguant avec soin entre les euphémismes qui menacent de nous renvoyer dans le silence d'un tabou qui contribue à la violation de nos droits humains, ainsi qu'un langage direct qui peut être détourné vers le voyeurisme et investi d'autres significations »  
(Bastien-Charlebois, 2017, p. 21).

La théorisation des enjeux trans\* demeure un défi constant étant donné que les populations trans\* et leurs savoirs demeurent minoritaires et minorisés dans un système cisnormatif (Burdge, 2007 ; Serano, 2007 ; Noble, 2012 ; Baril, 2017b). Jusqu'à présent, la majorité des écrits trans\* ont été produites par des expert.e.s cis, que ce soit des clinicien.ne.s, des chercheur.e.s ou des étudiant.e.s universitaires, pour qui les personnes trans\* sont des objets d'études (Burdge, 2007 ; Serano, 2007 ; Pichette, 2016). Puisque ces expert.e.s s'inscrivent dans un système cisnormatif, les savoirs produits reposeront sur des présomptions cisnormatives. L'injustice herméneutique est ainsi reproduite, puisque pour donner sens à leur vie, les personnes trans\* sont contraintes de conceptualiser et verbaliser leur vécu à partir de concepts cis et non des concepts trans\* (Fricker, 2007 ; Serano, 2007). À cet effet, il n'est pas rare que le point de vue des personnes trans\* ne soit pas retenu dans les résultats de recherche d'une étude sur la population en général (pas spécifiquement sur les populations trans\*) (Bauer *et al.*, Pyne, 2011). Soit les personnes trans\* ne cadrent pas avec les critères de sélection, par exemple la catégorisation binaire du genre homme/femme (Noble, 2012), soit elles sont trop minoritaires dans l'échantillon donc on préfère ne pas considérer leurs résultats (Baril, 2017a ; Baril, 2018). C'est comme si les personnes trans\* n'existaient pas (Bauer *et al.*, 2009 ; Pyne, 2011). Cela ne fait que reconduire l'effacement des réalités trans\* dans la société (Namaste ; 2000 ; Bauer *et al.*, 2009 ; Bastien-Charlebois, 2011 ;

Pyne, 2011). Comme l'indique Espineira (2017) : « Se défendre de témoigner dans un travail de recherche peut conduire à occulter, à effacer et à se priver de précieuses données » (p.101). Pour renverser cette injustice épistémique (Fricker, 2007), il est important d'avoir des structures universitaires qui permettent aux populations trans\* de développer leur propre langage et leurs propres concepts qui représentent avec exactitude leurs expériences de vie trans\* (Serano, 2007). Ce sont les personnes trans\* qui sont expertes de leurs réalités (Reucher, 2005 ; Markman, 2011).

Il y a déjà un langage existant développé par les populations trans\* correspondant à leurs expériences et réalités (Burdge, 2007). En ce sens, l'autodéfinition est une question d'*empowerment* et de justice sociale, qui sont des valeurs fondamentales de la profession (Burdge, 2007 ; ACTS- CASW, 2005 ; Deslaurier et Hurtubise, 2009 ; Pullen Sansfaçon et Ens Manning, 2015). Toutefois, ce langage produit par les communautés trans\* n'est pas souvent mobilisé par les personnes cis (Burdge, 2007). Comme le soulève Burdge (2007), une des raisons de cette sous-utilisation du langage trans\* est qu'il est en constante évolution et qu'il peut être difficile de se tenir à jour dans ce champ lexical en pleine émergence. Toutefois, ce défi ne devrait pas constituer un frein pour les personnes cis de l'utiliser. Il est important que les travailleur.se.s sociaux.ales cis acceptent le langage choisi par les personnes trans\*, même si ces définitions ne sont pas toujours reconnues comme étant des définitions officielles se retrouvant dans le dictionnaire par exemple (Burdge, 2007). Un des rôles des travailleur.se.s sociaux.ales est de prendre conscience et d'agir contre les oppressions envers les groupes marginalisés (ACTS- CASW, 2005 ; Deslaurier et Hurtubise, 2009 ; Markman, 2011 ; Pullen Sansfaçon, 2015 ; Mensah et Dirsteyn, 2017). Ainsi, le fait de respecter et d'adopter le langage qui convient aux populations trans\* est une action directe contre l'oppression et la discrimination provoquée par le langage cis (Markman, 2011 ; Pullen Sansfaçon, 2015 ; Mensah et Dirsteyn, 2017). Comme l'affirme Markman (2011, p. 314), il est

du devoir du.de la travailleur.se sociale de servir d'alliées auprès des populations trans\* et  
l'utilisation du langage trans\* est un pas dans la bonne direction.

## Chapitre 5 : Conclusion

La dignité humaine ne devrait pas avoir de classe sociale, de race ou de genre. Elle devrait être préservée et respectée sans discrimination. Toutefois, les écarts entre les classes sociales, entre les personnes racisées et non racisées et entre les personnes de différents sexe/genre sont quelques exemples où la valeur humaine est hiérarchisée et où les savoirs sont catégorisés selon une appartenance identitaire liée à une position sociale. Les données rassemblées dans ce mémoire démontrent comment les populations trans\* sont touchées par cette discrimination des savoirs, par l'imbrication d'un cisgenrisme environnant et d'une cisnormativité structurelle, qui s'inscrivent entre autres dans les médias et à l'intérieur du travail social et les discours qu'ils perpétuent à l'égard des populations trans\* et de leurs réalités. Par conséquent, les populations trans\* sont maintenues en marge de la société, générant ainsi des conditions d'existence d'une extrême précarité provoquant une grande détresse.

Alors que l'on assiste à un intérêt grandissant au plan médiatique et social concernant les populations trans\*, ces dernières continuent de subir de la violence, de la discrimination et de la stigmatisation par les médias, les établissements scolaires, le marché du travail et le système de santé et des services sociaux, pour ne nommer que ceux-là. Cet engouement envers les populations trans\* ne devrait-il pas servir à améliorer leurs conditions de vie ? Dans les faits, malgré une volonté de certains groupes à vouloir soutenir les populations trans\*, les discours et les savoirs des groupes dominants, en raison de leur statut social privilégié, ont pour effet d'occulter les voix et les savoirs des populations trans\*. L'objectif général de ce projet d'étude était d'analyser les façons

dont les discours des personnes trans\* sont délégitimés par les groupes dominants cis, à travers les médias et le travail social.

La méthodologie d'analyse critique de discours et le cadre d'analyse des injustices épistémiques ont permis de mettre en lumière les inégalités sociales liées aux manques de production des savoirs trans\* par et pour les personnes trans\*. Les données issues de cette étude ont démontré comment les discours dominants cis présents dans les médias ont pour effet de produire et de maintenir des stéréotypes préjudiciables envers les populations trans\*. D'une part, la présence de figures caricaturales, présentées dans le but de faire rire ou de faire peur, a pour effet d'occulter le quotidien des personnes trans\*, comme si leur vie ne se résumait qu'à du spectacle, et non à une vie ancrée dans le réel. De plus, cette surreprésentation de ces stéréotypes crée de la méfiance et de l'incompréhension chez les populations cis vis-à-vis des personnes trans\*. Cela a pour effet de produire l'injustice herméneutique, en niant la vie réelle des personnes trans\* et en maintenant la position de pouvoir qu'occupe les groupes privilégiés cis. D'autre part, les propos abordés sur les réalités trans\* et la façon dont ils sont présentés dans les médias sont majoritairement choisis par les médias et non par les populations trans\*. Ainsi, lors d'entrevues avec les personnes trans\*, les interviewer.se.s orientent souvent les discussions sous l'angle sensationnaliste et curieux du dévoilement intime et de la confidence, en lien avec la transition. Les enjeux que les personnes trans\* souhaitent aborder dans les médias, liés aux discriminations et aux violences individuelles, systémiques et structurelles ne sont pas abordés. Donc, l'injustice testimoniale basée sur l'identité trans\* des personnes trans\* crée une discréditation, une déformation et une occultation des discours trans\* par les médias.

Les injustices épistémiques sont aussi produites dans le champ du travail social, par la production des savoirs cis sur les réalités trans\*, au détriment de la production des savoirs trans\* sur leurs propres réalités. Tout d'abord, l'accès aux études supérieures peut s'avérer difficile pour plusieurs personnes trans\*, d'une part, en raison d'un abandon prématuré des études causé par les discriminations vécues dès l'école primaire. D'autre part, le rejet de la famille et la discrimination vécue en milieu de travail mettent les personnes trans\* en situation de grande précarité financière, où le salaire moyen annuel est entre 10 000\$ et 15 000\$, ce qui constitue un revenu insuffisant pour payer des études universitaires. De plus, l'accès aux universités n'est pas seulement difficile pour les étudiant.e.s, mais aussi pour les professeur.e.s trans\* traitant des enjeux trans\*. Soit leurs expertises seront sollicitées gratuitement, sous le couvert du témoignage, soit les personnes trans\* seront confinées à occuper des postes subalternes comme assistant.e. de recherche. Les postes où se construisent les savoirs, c'est-à-dire les postes de professeur.e.s. et de chercheur.e.s, sont relayés à des personnes cisgenres. Conséquemment, la production des savoirs trans\* est créée, enseignée, apprise et appliquée majoritairement par des personnes cisgenres. L'injustice herméneutique est ainsi construite, maintenue et reproduite par la cisnormativité envers les populations trans\* au sein du travail social. Ces injustices épistémiques contribuent à la reconduction des violences et des discriminations vécues par les populations trans\*, puisque leurs savoirs, leurs points de vue et leurs besoins ne sont pas entendus. Si ce travail a permis de démontrer et d'analyser la manière dont se construisent les injustices testimoniales et herméneutiques dans les médias et le travail social, la conclusion, quant à elle, propose quelques avenues d'interventions respectueuses des savoirs trans\*, tout en tenant compte du fait que les réalités trans\* constituent un champ d'intérêt émergent en travail social et qu'il mérite une attention plus approfondie que ce qui est proposé ici.

Comme il a été démontré plus haut (*c.f.* Chapitre, 3.3) l'injustice épistémique (Fricker, 2007) dont sont victimes les populations trans\* a des conséquences sur la façon dont les travailleur.se.s sociaux.ales interviennent avec elles. Être une personne trans\* n'est pas en soi problématique, ce sont les préjugés, l'ostracisme, les discriminations et la méconnaissance des personnes cis envers les personnes trans\* qui sont problématiques, causant une grande détresse chez les populations trans\*. Cependant, les interventions qui se pratiquent présentement par les travailleurs.se.s sociaux.ales visent davantage à comprendre ce que la personne trans\* vit individuellement plutôt que de s'attaquer aux causes structurelles des discriminations envers les populations trans\*. En individualisant de la sorte une problématique aussi structurelle, d'une part, on remet entre les mains de la personne aidée le poids énorme des causes de sa détresse, qui je le rappelle, est générée par les structures sociales et non par l'individu et, d'autre part, on induit un sentiment de culpabilité chez la personne aidée si elle n'arrive pas à améliorer son sort de vie. Mais en tant que personne opprimée, comment améliorer ses conditions de vie lorsque les oppressions demeurent présentes ?

L'approche anti-oppressive s'avère une méthode de choix pour s'attaquer aux bonnes cibles d'intervention concernant les enjeux trans\*. L'approche anti-oppressive est une façon d'expliquer les problèmes à partir d'une oppression vécue par des personnes ou des groupes et d'intervenir sur ces oppressions (Mullaly, 2010 ; Lee *et al.*, 2017). Puisque les oppressions se transforment et se complexifient, il est important en tant que travailleur.se.s sociaux.ales de suivre l'évolution de ces oppressions et d'ajuster les apprentissages et les interventions en ce sens (Lee *et al.*, 2017). Comme il a été décrit plus haut (*c.f.* Chapitre 4.1), l'intérêt du travail social pour les enjeux trans\* est récent, mais je crois qu'il est grand temps que le travail social s'ouvre sur ces oppressions que vivent les



personnes trans\*. Pullen Sansfaçon et Boucher Guèvremont (2017) définissent l'approche anti-oppressive comme suit :

[c]es approches anti-oppressives [...] « permettre » une véritable réappropriation du pouvoir par ceux qui y participent, en collectivisant les problèmes et en misant sur le développement de la conscience critique et les changements structurels ou sociaux plutôt qu'individuels. Ainsi, les approches anti-oppressives favorisent, de par leur prise de position et leurs méthodologies d'intervention, le respect fondamental de la dignité humaine, la défense des droits et libertés et l'atteinte de la justice sociale, des dimensions souvent considérées comme les pierres d'assise de la pratique en travail social (p. 3).

L'approche anti-oppressive a pour effet de déculpabiliser et de conscientiser les personnes et les familles sur lesdites structures opprimantes (Lee *et al.*, 2017). Elle vise la libération des personnes, des communautés et des effets des oppressions individuelles, culturelles ou sociales (Pullen Sansfaçon, 2013). Puisque la reconduction des oppressions passe entre autres choses par une méconnaissance de ses propres privilèges (Mullaly, 2010), l'application de l'approche anti-oppressive en travail social dans l'intervention auprès des populations trans\* passe avant tout par une reconnaissance de ses privilèges cis dans une société cisnormative. Ensuite, il faut s'attaquer aux structures opprimantes et discriminatoires envers les populations trans\*, dans le but de les rendre plus inclusives et respectueuses des réalités trans\* et de permettre un espace de création des savoirs trans\*. Ainsi, l'intervention anti-oppressive pourrait s'actualiser à travers des sessions d'information et de sensibilisation concernant la cisnormativité présente dans les universités, auprès du personnel universitaire, autant envers les employé.e.s que les directions, les professeur.e.s et les étudiant.e.s. Par exemple, encourager l'inclusion des écrits trans\* dans les plans de cours, inviter les professeur.e.s à ne pas supposer le genre d'un.e étudiant.e ou encore, suggérer l'installation de toilette non binaire de genre. Ensuite, une des plus grosses embuches pour

la production des savoirs trans\* est la difficulté d'accès aux études supérieures ainsi que la reconnaissance des savoirs trans\* déjà existants. D'une part, l'intervention anti-oppressive pourrait se vivre par l'entremise de l'élaboration de politiques visant à respecter un quota d'embauche de professeur.e.s trans\* dans les universités. D'autre part, je crois qu'il est du devoir des personnes en position dominante (les travailleurs.se.s. sociaux.ales) d'user de leur posture privilégiée pour influencer les politiques sociales afin d'accorder des bourses d'études et des subventions pour les personnes trans\* souhaitant accéder aux études supérieures, au même titre que des bourses sont réservées à des personnes en situation de pauvreté ou de monoparentalité. Finalement, pour plusieurs programmes en travail social, la perspective anti-oppressive est centrale dans la matière enseignée, malgré un manque de publications francophones sur la perspective anti-oppressive en travail social (Lee *et al.*, 2017 ; Pullen Sansfaçon et Boucher-Guèvremont, 2017). La publication d'un ouvrage francophone dans une perspective anti-oppressive pourrait être un pas dans la bonne direction en travail social pour l'amélioration des conditions de vie des personnes trans\* et de toutes les populations opprimées.

L'approche transaffirmative est une autre intervention respectueuse des personnes trans\*. Elle est définie comme étant « une démarche d'*empowerment* qui vise à « [...] soutenir le développement et l'identité de la personne, plutôt qu'une intervention qui tente de la modifier » (Pullen Sansfaçon, 2015, p 94). En tant que professionnel.le, pour appliquer l'intervention transaffirmative, la personne doit commencer par avoir une meilleure compréhension de la pluralité de genre et doit savoir faire les distinctions entre orientation sexuelle et identité de genre (Pullen Sansfaçon, 2015). Burdge (2007) y va d'une pensée plus radicale en affirmant qu'en travail social, on devrait rejeter la conception dichotomique du genre au profit d'une conceptualisation plus affirmative du genre, car la vision dichotomique du genre manque de compréhension et cette vision

cisnormative crée des barrières pour une intervention affirmative (Saltzburg, 2015). Comme l'indique Pullen Sansfaçon (2015) :

[u]ne intervenante qui a « réappris le genre » comprendra qu'il existe plusieurs expressions et identités de genre, et que ces expressions et identités font partie de la diversité humaine et ne sont pas des problématiques, des déviances ou des situations causées par le parent, comme l'ont longtemps soutenu certaines études. Cette façon de penser demande un changement de paradigme de la part des professionnels. Il importe donc que le genre soit réappris comme quelque chose de non binaire et qui est sur un continuum (p. 100).

L'approche transaffirmative passe aussi par une consultation, une valorisation et une considération de la parole des personnes trans\* concernant les interventions qui les touchent. Pour ce faire, l'inclusion des personnes trans\* devrait toujours se faire dans l'élaboration de programmes d'interventions et de recherches, et ce, de façon rémunérée. De plus, les organismes communautaires, les institutions et le système de santé et des services sociaux devraient inviter des personnes trans\* à venir parler des besoins qu'elles ont et de la façon dont le système de santé et des services sociaux est discriminatoire à leur égard, malgré de bonnes intentions. Finalement, l'approche transaffirmative passe par une plus grande présence des personnes trans\* à l'embauche dans les organismes communautaires, les institutions et le système de santé et des services sociaux, toujours dans le but de faire plus d'espace à la légitimation et la création des savoirs trans\*. Je crois que l'approche anti-oppressive et l'intervention transaffirmative contribuent à changer notre regard sur le monde. Elles nous amènent, en tant qu'individus et professionnel.le, à nous questionner sur nos privilèges et à prendre conscience des oppressions inhérentes à ceux-ci. De plus, elles permettent de donner une voix aux populations opprimées et par le fait même, de leur redonner le pouvoir qu'il leur a été enlevé. Au lieu de vouloir changer les individus marginalisés, changeons ce qui les marginalise.

## Lexique <sup>4</sup>

### **Trans\* avec astérisque**

Selon Baril, « [l]e terme trans\* avec un astérisque est inclusif de différentes identités de genre qui outrepassent les cadres binaires de sexe et de genre, comme les personnes transsexuelles, transgenres, non binaires, bigenrées, agenrées, bispirituelles, travesties, etc. » (Baril, 2017, p. 287).

### **Personnes cis**

Selon Baril, « [l]es personnes cissexuelles/cisgenres (ou cis) sont des personnes non transsexuelles/transgenres » (Baril, 2017, p. 287). Il explique : « [E]n sciences pures, l'adjectif cis est employé comme antonyme de trans, le premier référant à un élément qui est du même côté, le second qui, dans ses origines latines signifie “par-delà”, référant à un élément appartenant aux deux côtés. Plus généralement, le préfixe trans désigne, en opposition au préfixe cis, une transformation et une transition. Le préfixe cis est ainsi accolé aux termes de sexe et de genre pour désigner les personnes qui décident de ne pas faire de transition de sexe ou de genre » (Baril, 2009, p. 283-284).

### **Transidentité**

Selon Baril, « [l]e terme transidentité fait généralement référence à l'ensemble des identités transgressives par rapport aux catégories traditionnelles de sexe et de genre. Il regroupe des personnes transgenres, transsexuelles, intersexuées, des hommes efféminés, des femmes masculines, des drags, des genderqueers, etc. » (Baril, 2009, p. 265). Selon Espineira, « [l]e terme “transsexualité” a été rejeté par les personnes transsexes en raison de la référence même du mot à la sexualité alors qu'il s'agit indiscutablement d'une question d'identité. [...] Les termes trans\* ou transidentité effacent symboliquement les différences et permettent d'aller au-delà des divergences » (Espineira, 2008, p. 16).

### **Transphobie**

Selon Bauer *et al.* « Whereas transphobia may be a useful concept in understanding the motivations underlying the actions of individuals, its use as an explanation has obscured the more systematic nature of trans marginalization by isolating the particular problem to acts rather than embedding the problem in broader cultural and political contexts. Thus, the pervasiveness of transphobia to explain trans people's experiences of marginalization has obstructed the development of analyses that help us to understand the mechanisms that underlie, sustain, and give rise to the challenges experienced by trans people in their daily lives » (Bauer *et al.*, 2009, p. 350).

---

<sup>4</sup> Ce lexique ne présente pas mes propres définitions. Il s'agit d'un assemblage de citations d'auteur.e.s qui ont créé, diffusé ou popularisé ces concepts dans certaines langues.

### **Cisgenrisme**

Selon Baril, « [l]e cisgenrisme est un néologisme, inspiré de termes tels que sexisme et racisme, qui désigne le système d’oppression dans lequel les personnes transgenres et transsexuelles sont dominées par les personnes cisgenres et cissexuelles. Serano (2007) a développé un concept semblable, celui de cissexisme. De façon similaire au sexisme et au racisme, le cisgenrisme peut se manifester de différentes façons, tant au plan juridique, politique, économique, social, médical que normatif. Dans ce dernier cas, il est possible de parler de cisgenre-normativité » (Baril, 2013, p. 396-397).

### **Cisgenre-normativité/ Cisnormativité**

« Baril a créé le néologisme “cisgenre-normativité” pour désigner l’aspect normatif de l’oppression des personnes trans\* (Baril, 2009, p. 284) Il distingue la cisgenre-normativité du cisgenrisme et note que “[l]e cisgenrisme est un système d’oppression qui touche les personnes trans, parfois nommé transphobie. Il se manifeste sur le plan juridique, politique, économique, social, médical et normatif. Dans ce dernier cas, il s’agit de cisgenre-normativité” (Baril, 2015a, p. 121) » (Baril, 2017, p. 288). Baril ajoute : « Inspiré du concept d’hétéronormativité, je définis pour ma part la cis(genre)-normativité comme la dimension normative du système dominant cisgenriste qui “[...] postule que les personnes qui s’accommodent du sexe et du genre assignés à leur naissance sont plus normales que les personnes qui décident de vivre dans un autre genre et qui effectuent des transitions de sexe” (Baril, 2009, p. 284). » (Baril, 2013, p. 397).

## Bibliographie

- Abramovich, Alex. (2014). 1 jeune transgenre sur 3 se verra refuser l'accès d'un refuge en raison de son expression sexuelle/de son identité sexuelle, par *Rond-point de l'itinérance*. En ligne : <http://rondpointdelitinérance.ca/blog/1-jeune-transgenre-sur-3-se-verra-refusé-l'accès-dun-refuge-en-raison-de-son-expression>
- Adams, Mary. Alice. (2015). « Traversing the Transcape: A Brief Historical Etymology of Trans\* Terminology ». In L. G. Spencer & J. C. Capuzza (Eds.), *Transgender Communication studies: Histories, Trends, and Trajectories*. Lanham, MD, Lexington Books, p. 173-185.
- Alessandrin, Arnaud et Karine Espineira. (2015). *Sociologie de la transphobie*. Pessac, Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 280 p.
- Allen, Samantha. (2017). Whatever Happened to the Transgender Tipping Point? *Daily Beast*. En ligne: <https://www.thedailybeast.com/articles/2017/03/31/whatever-happened-to-the-transgender-tipping-point>
- Armstrong, C. (2006). Story Genre Influences Whether Women are Sources. *Newspaper Research Journal*, 27(3), p. 66-81.
- ACTS- CASW (Association canadienne des travailleurs et travailleuses sociaux). (2005). *Code de déontologie*. En ligne : [https://www.casw-acts.ca/sites/casw-acts.ca/files/attachements/code\\_de\\_deontologie\\_de\\_lacts.pdf](https://www.casw-acts.ca/sites/casw-acts.ca/files/attachements/code_de_deontologie_de_lacts.pdf)
- ACTS- CASW (Association canadienne des travailleurs et travailleuses sociaux) et ACFTS- CASWE (Association canadienne pour la formation en travail social). (2015). *Déclaration concernant l'affirmation des enfants et des jeunes transgenres*. En ligne : <https://caswe-acfts.ca/wp-content/uploads/2014/12/Queer.jan2015.pdf>
- Atuel, Hazel., Viviane Seyranian et William. D. Crano. (2007). Media Representations of Majority and Minority Groups. *European Journal of Social Psychology*, 37(3), p. 561-572.
- Austin, Ashley., Selley. L. Craig, et Lauren. B. McInroy. (2016). Toward Transgender Affirmative Social Work Education. *Journal of Social Work Education*, 52(3), p. 297-310.

- Baril, Alexandre. (2009). « Transsexualité et privilèges masculins, fiction ou réalité ? » Dans *Diversité sexuelle et constructions de genre*, sous la dir. de Line Chamberland, Blye W. Frank, et Janice Ristock, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 263-294.
- Baril, Alexandre. (2013). *La normativité corporelle sous le bistouri : (re)penser l'intersectionnalité et les solidarités entre les études féministes, trans et sur le handicap à travers la transsexualité et la transcapacité*. Thèse de doctorat. Ottawa, Université d'Ottawa, 485 pages.
- Baril, Alexandre et Kathryn Trevenen. (2014). Des transformations « extrêmes » : le cas de l'acquisition volontaire de handicaps pour (re)penser les solidarités entre les mouvements sociaux, *Recherches féministes*, 27(1), p. 49-67.
- Baril, Alexandre. (2014). « Quelle place pour les femmes trans au sein des mouvements féministes? », Dossier spécial : Féministes? Féministes!, *Spirale*, 247, Hiver, p. 39- 41.
- Baril, Alexandre. (2015). Sexe et genre sous le bistouri (analytique) : interprétations féministes des transidentités, *Recherche féministes*, 28(2), p. 121-141.
- Baril, Alexandre. (2017a). Des corps et des hommes *trans*-formés. La musculation comme « technologie de genre », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 48(1) p. 65-85.
- Baril, Alexandre. (2017b). Trouble dans l'identité de genre : le transféminisme et la subversion de l'identité cisgenre. Une analyse de la sous-représentation des personnes trans\* professeur-es dans les universités Canadiennes, *Philosophiques*, 44(2), p. 285-317.
- Baril, Alexandre. (2017c). The Somatechnologies of Canada's Medical Assistance in Dying Law: LGBTQ Discourses on Suicide and the Injunction to Live, Numéro: Sexuality in Canada, *Somatechnics*, 7(2), p. 201-217.
- Baril, Alexandre. (2018). Société de l'aveu, cis-tème de l'aveu. Repenser le consentement à la lumière de la diffusion d'images intimes de personnes trans\* dans les médias, *GLAD ! Revue sur le langage, le genre, les sexualités*, no.5, pages à venir.
- Baril, Alexandre. (2018a, à paraître). Gender Identity Trouble: An Analysis of the Underrepresentation of Trans\* Professors in Canadian Universities, Numéro: Theory and Philosophy of Embodiment, *Chiasma: A Site for Thought*, 5, pages à venir.

- Baril, Alexandre. (2018b, à paraître). Les personnes suicidaires peuvent-elles parler? Théoriser l'oppression suicidiste à partir d'un modèle socio-subjectif du handicap, Numéro : Le geste suicidaire : approche sociohistorique, passage à l'acte et prise en charge, *Criminologie*, 51(2), pages à venir.
- Baril, Alexandre. (2018c à paraître). « Queeriser le geste suicidaire : penser le suicide avec Nelly Arcan », dans I. Boisclair, G.P. Girard et P.-L. Landry (dir.). *Québequeer : Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Québec, Presses de l'Université de Montréal, pages à venir.
- Barr, Sébastien. (2015). « Why are Transgender People More Likely to Attempt Suicide? », vol, 2017. En ligne: <http://www.sebastianmitchellbarr.com/blog/2015/10/8/why-are-transgender-people-more-likely-to-attempt-suicide>
- Bastien Charlebois, Janik. (2011). Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité. *Reflets : Revue d'intervention sociale et communautaire*, 17(1), p. 112-149.
- Bastien Charlebois, Janik. (2017). « Ma sortie du placard. Un tabou intersexe qui perdure », dans Maria Nengeh Mensah (dir.), *Le témoignage sexuel et intime, un levier de changement social?* coll « Problèmes sociaux et interventions sociales », Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 21-30.
- Bauer, Greta. R., Rebecca Hammond., Robb Travers., Matthias Kaay., Karine. M., Hohenadel, et Michelle Boyce. (2009). "I Don't Think This Is Theoretical; This Is Our Lives": How Erasure Impacts Health Care for Transgender People. *Journal of the Association of Nurses in AIDS Care*, 20(5), p. 348-361.
- Bauer, Greta. R., Robb Travers., Kyle Scanlon et Todd. A. Coleman. (2012). High Heterogeneity of HIV-Related Sexual Risk Among Transgender People in Ontario, Canada: a Province-Wide Respondent-Driven Sampling Survey. *BMC Public Health*, 12(1), p. 1-12.
- Bauer, Greta. R., Jake Pyne., Matt Caron Francino & Rebecca Hammond. (2013). Suicidality Among Trans People in Ontario: Implications for Social Work and Social Justice / La suicidabilité parmi les personnes trans en Ontario : Implications en travail social et en justice sociale. *Service social*, 59(1), p. 35-62.
- Bauer Greta. R. et Ayden. I. Scheim. (2015). The Trans PULSE Project Team. *Transgender People in Ontario, Canada : Statistics to Inform Human Rights Policy*. London, ON.



- Bauer Greta. R., Ayden. I. Scheim., Pyne., Robb Travers et Rebecca Hammond. (2015a). Intervenable Factors Associated with Suicide Risk in Transgender Persons: a Respondent-Driven Sampling Study in Ontario, Canada. *BMC Public Health* 2015, 15, p. 1-15.
- Bauer, G. R., Xuchen Zong., Ayden. I. Scheim., Rebecca Hammond et Amardeep Thind. (2015b). Factors Impacting Transgender Patients' Discomfort with Their Family Physicians: A Respondent-Driven Sampling Survey. *PLOS ONE*, 10(12), p. 1-16.
- Beemyn, Brett Genny. (2005). Making Campuses More Inclusive of Transgender Students. *Journal of Gay & Lesbian Issues in Education*, 3(1), p. 77-87.
- Bettcher, Talia Mae. (2007). Evil Deceivers and Make-Believers: On Transphobic Violence and the Politics of Illusion. *Hypatia*, 22(3), p. 43-65.
- Billard, Thomas. J. (2016). Writing in the Margins: Mainstream News Media Representations of Transgenderism, *International Journal of Communication*, 10, p. 4193-4218.
- Birrell, Suzan et Cheryl. L. Cole. (1990). Double Fault: Renee Richards and the Construction and Naturalization of Difference. *Sociology of Sport Journal*, 7(1), p. 7-21.
- Block, Stephen. R et William P. Fisher. (1979). Problems in the Evaluation of Persons with Sex Change Surgery. *Clinical Social Work Journal*, p. 115-122.
- Bourcier, Marie-Hélène. (2011). *Queer Zone 3. Identités, cultures et politiques*, Paris, Éditions Amsterdam, 357 p.
- Burdge, B. J. (2007). Bending Gender, Ending Gender: Theoretical Foundations for Social Work Practice with the Transgender Community. *Social Work*, 52(3), p. 243-250.
- Burgess, Christian W. (2009). « Internal and External Stress Factors Associated with the Identity Development of Transgender and Gender Variant Youth », dans Gerald P. Mallon (dir), *Social Work Practice with Transgender and Gender Variant Youth*, Second edition, Routledge, New York, p. 53- 64.
- Califia, Pat. (2003). *Le mouvement transgenre. Changer de sexe*. Traduit de l'anglais, *Sex Changes*, The Politics of Transgenderism, Epel, Paris, 382 p.

- Cannon, Yuliya., Stacey Speedlin., Joe Avera., Derek Robertson., Mercedes Ingram et Ashely Prado. (2017). Transition, Connection, Disconnection, and Social Media: Examining the Digital Lived Experiences of Transgender Individuals. *Journal of LGBT Issues in Counseling*, 11(2), p. 68-87.
- Capuzza, Jamie. Colette. (2014). Who Defines Gender Diversity? Sourcing Routines and Representation in Mainstream U.S. News Stories About Transgenderism. *International Journal of Transgenderism*, 15(3-4), p. 115-128.
- Cavalcante, Andre. (2018). *Struggling for Ordinary : Media and Transgender Belonging in Everyday Life*, NYU Press, New York, 168 p.
- Chamberland, Line, Alexandre Baril et Nathalie Duchesne. (2011). *La transphobie en milieu scolaire au Québec: rapport de recherche*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 43 pages. En ligne : [https://chairehomophobie.uqam.ca/upload/files/La\\_transphobie\\_en\\_milieu\\_scolaire\\_au\\_Quebec.pdf](https://chairehomophobie.uqam.ca/upload/files/La_transphobie_en_milieu_scolaire_au_Quebec.pdf)
- Chambers, Robert. (1995) « Poverty and Livelihoods: Whose Reality Counts? », *Environment and Urbanization*, 7(1), p. 173-203.
- Cheng Tom, Kai. (2018). Trans Visibility Does Not Equal Trans Liberation, *Them*. Online : <https://www.them.us/story/trans-visibility-does-not-equal-trans-liberation>
- Clark, Cedric. C. (1969). Television and Social Control: Some Observations on the Portrayals of Ethnic Minorities. *Television Quarterly*, p. 18-22.
- Clayman, Valérie Robin. (2015). “I’m Supposed to Relate to This ?” A Trans Woman On Issues of Identification With Trans Moving Images, MA degree in Women’s Studies, University of Ottawa, Ottawa, 94 p.
- Code, Lorraine. (2000), « Epistemology », dans A. M. Jaggar et I. M. Young (dir.), *A Companion to Feminist Philosophy*, Malden, Blackwell Publishers, p. 173-184.
- Council on Social Work Education. (1992). *Curriculum Policy Statement for Master’s Degree Programs in Social Work Education*. Alexandria, VA, Council on Social Work Education.

- Craig, Shelley. L., Michael. P. Dentato., Lori Messinger et Lauren. B. McInroy. (2016). Educational Determinants of Readiness to Practise with LGBTQ Clients: Social Work Students Speak Out. *British Journal of Social Work*, 46(1), p. 115-134.
- Dénommé-Welch, Spy., Pyne, Jake et Kyle Scanlon. (2008). *Invisible Men: FTMs and Homelessness in Toronto*, The FTM Safer Shelter Project Research Team, 94 p.
- Deslaurier, Jean-Pierre et Yves Hurtubise. (2009). *Introduction au travail social*, (2<sup>e</sup> édition). Québec, Les presses de l'Université Laval, 382 p.
- Enriquez, Mickael Chacha., Line Chamberland., Jean Dumas et Joseph Josy Lévy. (2016). Les usages santé d'Internet par les personnes trans au Canada: La constitution d'une expertise collective et militante. *Nouvelles pratiques sociales*, 28(1), p. 49-65.
- Ekins, Richard et Dave King. (2006). *The Transgender Phenomenon*. London, UK: Sage, 280 p.
- Erich, Stephen Arch, Needha Boutté-Queen, Sandra Donnelly et Josephine Tittsworth. (2007). Social Work Education : Implications for Working with the Transgender Community, *The Journal of Baccalaureate Social Work*, 12(2).
- Espineira, Karine. (2008). *La transidentité. De l'espace médiatique à l'espace publique*. L'Harmattan, Paris, 195 p.
- Espineira, Karine. (2015a). *Médiacultures. La transidentité en télévision. Une recherche menée sur un corpus à l'INA (1946-2010)*, L'Harmattan, Paris, 229 p.
- Espineira, Karine. (2015b). Pour une épistémologie trans et féministe : Un exemple de production de savoirs situés, *Comment s'en sortir ?* 2, no. Automne 2015, p.42-58.
- Espineira, Karine. (2017). « Les inégalités de la représentation et des discours des personnes trans dans les espaces sociaux et médiatiques », dans Maria Nengeh Mensah (dir.), *Le témoignage sexuel et intime, un levier de changement social?* coll « Problèmes sociaux et interventions sociales », Montréal, Presses de l'Université du Québec, p. 101-112.
- Fairclough, Norman et Ruth Wodak. (1997). Critical Discourse Analysis. In T. A. van Dijk (ed.), *Discourse Studies. A Multidisciplinary Introduction, Vol. 2. Discourse as Social Interaction*, London: Sage, p. 258–284.

- Fairclough, Norman. (2001). « Critical Discourse Analysis as a Method in Social Scientific Research », dans Ruth Wodak et Michael Meyer (dir), *Methods of Critical Discourse Analysis*, London, SAGE Publications Ltd, p. 121-138
- Fish, Julie and Kate Karban (dir). (2015). *Lesbian, Gay, Bisexual, and Trans Health Inequalities : International Perspective of Social Work*, Policy Press, 316 p.
- Fitzgerald, M. R. (2010). “Evolutionary Stages of Minorities in the Mass Media”: An Application of Clark’s Model to American Indian Television Representations. *Howard Journal of Communications*, 21(4), p. 367-384
- Fondation Jasmin Roy. (2017). *Valeurs, besoins et réalités des personnes LGBT au Canada en 2017*, Montréal, Qc, Fondation Jasmin Roy, 296 pages. En ligne : <http://fondationjasminroy.com/initiative/sondage-realites-lgbt/>
- Fredriksen-Goldsen, Karen. I., Michael. R. Woodford., Katherine. P. Luke et Lorraine Gutiérrez. (2011). Support of Sexual Orientation and Gender Identity Content in Social Work Education: Results from National Surveys of U.S. and Anglophone Canadian Faculty. *Journal of Social Work Education*, 47(1), p. 19-35.
- Freire, Paulo. (1974). *Pédagogie des opprimés ; suivie de Conscientisation et révolution*. Paris, F. Maspero, 205 p.
- Fricke, Miranda. (2007). *Epistemic Injustice. Power and the Ethics of Knowing*. New York, Oxford University Press, 188 p.
- Fricke, Miranda et Katharine Jenkins. (2017). « Epistemic Injustice, Ignorance and Trans Experiences », dans Ann Garry, Serene J. Khader et Alison Stone (dir), *Routledge Companion to Feminist Philosophy*, Routledge, p. 1-22.
- Galantino, Gabriel, Martine Blais et Francine Lavoie. (2017). *Un portrait de l’environnement social et de l’adaptation psychosociale des jeunes québécois.e.s transidentifié.e.s ou en questionnement de leur identité de genre*, Montréal, Québec, Université du Québec à Montréal, 20 p.

- Giblon, Rachel et Greta. R. Bauer. (2017). Health Care Availability, Quality, and Unmet Need: A Comparison of Transgender and Cisgender Residents of Ontario, Canada. *BMC Health Services Research*, 17(1), p.1-10.
- GLAAD. (2012). *Victims or Villains: Examining Ten Years of Transgender Images on Television*. En ligne: <https://www.glaad.org/publications/victims-or-villains-examining-ten-years-transgender-images-television>
- GLAAD. (2014). *Media Reference Guide* (9th ed.). Los Angeles, CA. En ligne: [http://www.glaad.org/sites/default/files/GLAAD%20MRG\\_9th.pdf](http://www.glaad.org/sites/default/files/GLAAD%20MRG_9th.pdf)
- GLAAD. (2017). *Studio Responsibility Index*. En ligne: [http://www.glaad.org/files/2017\\_SRI.pdf](http://www.glaad.org/files/2017_SRI.pdf)
- GLAAD. (2017-2018). Where we are on TV. *GLAAD's Annual Report on LGBTQ Inclusion*, 59 p. En ligne: [http://glaad.org/files/WWAT/WWAT\\_GLAAD\\_2017-2018.pdf](http://glaad.org/files/WWAT/WWAT_GLAAD_2017-2018.pdf)
- Grabe, Maria. Elizabeth., Shuhua Zhou et Brook Barnett. (1999). Sourcing and Reporting in News Magazine Programs: 60 Minutes versus Hard Copy. *Journalism & Mass Communication Quarterly*, 76(2), p. 293-311.
- Grant, Jaime M., Lisa A. Mottet, Justin Tanis, Jack Harrison, Jody L. Herman et Mara Keisling. (2011). *Injustice at Every Turn: A Report of the National Transgender Discrimination Survey*, Washington, DC, The National Gay and Lesbian Task Force, National Center for Transgender Equality, 220 p.
- Gross, Larry et James. D. Woods. (1999). *The Columbia Reader on Lesbians and Gay Men in Media, Society and Politics*. New York, NY, Columbia University Press, 672 p.
- Godrie, Baptiste et Marie Dos Santos. (2017). Présentation : Inégalités sociales, production des savoirs et de l'ignorance. *Sociologie et sociétés*, 49(1), p. 7-31.
- Haas, Ann., Philip. L. Rodgers et Jody. L. Herman. (2014). *Suicide Attempts among Transgender and Gender Non-Conforming Adults*. American Foundation for Suicide Prevention. Los Angeles, The Williams Institute, 18 p.
- Haraway, Donna. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), p. 575-599.

- Harding, Sandra. (2004). *The Feminist Standpoint Theory Reader: Intellectual and Political Controversies*, New York, Routledge, 379 p.
- Hillock, Susan. (2016). « Social Work, The Academy, and Queer Communities: Heteronormativity and Exclusion », dans Hillock, Susan et Nick J. Mulé (dir), *Queering Social Work Education*, UBC Press, Canada, Vancouver, p. 73-90.
- Hillock, Susan et Nick J. Mulé. (2016). *Queering Social Work Education*. UBC Press, Canada, Vancouver, 275 p.
- Horak, Laura. (2014). Trans on YouTube: Intimacy, Visibility, Temporality. *TSQ: Transgender Studies Quarterly*, 1(4), p. 572-585.
- James, S. E., Herman, J. L., Rankin, S., Keisling, M., Mottet, L., & Anafi, M. (2016). *The Report of the 2015 U.S. Transgender Survey*. Washington, DC, National Center for Transgender Equality, 297 p.
- Kattari, Shanna. K., N. Eugene Walls et Stephanie Rachel Speer. (2017). Differences in Experiences of Discrimination in Accessing Social Services Among Transgender/Gender Nonconforming Individuals by (Dis)Ability. *Journal of Social Work in Disability & Rehabilitation*, 16(2), p. 116-140.
- Kidd, Ian James, José Médina et Gaile Pohlhaus. (2017). *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, Royaume Uni, Routledge, 456 pages.
- Lee, Edward Ou Jin. (2017). « Une autoréflexion critique sur les savoirs expérientiels et la recherche participative », dans Maria Nengeh Mensah (dir.), *Le témoignage sexuel et intime, un levier de changement social?* coll « Problèmes sociaux et interventions sociales », Montréal, Presses de l'Université du Québec, p.31- 43
- Lee, Edward Ou Jin., Sue-Ann Macdonald., Roxanne Caron et Annie Fontaine. (2017). Promouvoir une perspective anti-oppressive dans la formation en travail social. *Intervention*, 145, p. 7- 19
- Logie, Carmen., Tana. J. Bridge et Patrick. D. Bridge. (2007). Evaluating the Phobias, Attitudes, and Cultural Competence of Master of Social Work Students Toward the LGBT Populations. *Journal of Homosexuality*, 53(4), p. 201-221.

- Mallon, Gerald. P. (1999). A Call for Organizational Trans-Formation. *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 10(3-4), p. 131-142.
- Mallon, Gerald. P. (2009). « Knowledge for Practice with Transgender and Gender Variant Youth », dans Gerald P. Mallon (dir), *Social Work Practice with Transgender and Gender Variant Youth*, Second edition, Routledge, New York, p. 22-37.
- Marshall, Z., Welch, V., Thomas, J., Brunger, F., Swab, M., Shemilt, I., & Kaposy, C. (2017). Documenting Research with Transgender and Gender Diverse People: Protocol for an Evidence Map and Thematic Analysis. *Systematic Reviews*, 6(1), p. 1-6.
- Markman, Erin. R. (2011). Gender Identity Disorder, the Gender Binary, and Transgender Oppression: Implications for Ethical Social Work. *Smith College Studies in Social Work*, 81(4), 314-327.
- Mayo, J.B. Jr. (2017). LGBTQ Media Images and their Potential Impact on Youth in Schools, *Social Education*, 81(5), p. 303–307.
- McAll, Christopher. (2017). Des brèches dans le mur : inégalités sociales, sociologie et savoirs d’expérience. *Sociologie et sociétés*, 49(1), p. 89-117.
- McInroy, Lauren. B et Shelley. L. Craig. (2015). Transgender Representation in Offline and Online Media: LGBTQ Youth Perspectives. *Journal of Human Behavior in the Social Environment*, 25(6), p. 606-617.
- Mensah, Maria Nengeh. (2017). « La dimension sensible de l’expérience du témoignage public », dans Maria Nengeh Mensah (dir.), *Le témoignage sexuel et intime, un levier de changement social?* coll « Problèmes sociaux et interventions sociales », Montréal, Presse de l’Université du Québec, p. 209-257.
- Mensah, Maria Nengeh et A.J. Ausina Dirtystein. (2017). « Culture du témoignage et changement social : l’expérience des communautés sexuelles et de genres au Québec », dans Maria Nengeh Mensah (dir.), *Le témoignage sexuel et intime, un levier de changement social?* coll « Problèmes sociaux et interventions sociales », Montréal, Presses de l’Université du Québec, p. 1-14.

- Mohanty, Chandra Talpade. (2010). « Sous les yeux de l'Occident : recherches féministes et discours coloniaux », dans, Christine Verschuur, *Genre, postcolonialisme et diversité des mouvements des femmes*, Genève, Suisse, L'Harmattan, p. 171-202.
- Moscowitz, Leigh. M. (2010). Gay Marriage in Television News: Voice and Visual Representation in the Same-Sex Marriage Debate. *Journal of Broadcasting & Electronic Media*, 54(1), p. 24-39.
- Mullaly, Bob. (2010). *Challenging Oppression and Confronting Privilege* (2nd ed.). Oxford, Oxford University Press, 356 p.
- Murib, Zein. (2014). LGBT. *Transgender Studies Quarterly*, 1(1-2), p. 118-120.
- Namaste, Viviane K. (2000). *Invisible Lives: The Erasure of Transsexual and Transgendered People*. Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 340 p.
- Namaste, Viviane K. (2012). « Beyond Image Content: Examining Transsexual's Access to the Media », dans Maureen FitzGerald et Scott Rayer (dir.), *Queerly Canadian: An Introductory Reader in Sexuality Studies*, Toronto, Canada Scholars' Press, p. 477-488.
- Namaste, Viviane K. (2015). *Oversight: Critical Reflections on Feminist Research and Politics*, Toronto, Women's Press, 155 p.
- Noble, Bobby. (2012). « 'T' Trouble: Structural and 'Administrative En-gendering' as the Academic-Corporate Complex », dans Smith, Malinda et Fatima Jaffer (dir.), *Beyond the Queer Alphabet: Conversations on Gender, Sexuality and Intersectionality*, coll. « Teaching Equity Matters », Edmonton, AB, University of Alberta, p. 32-35.
- Olsson, David. (2016). Transnormative Television: Does Social Responsibility Benefit the TV Industry? *Honors Thesis*, Department of Radio, Television, Films, Hofstra University, 59 p.
- OUTrans. (2013). « Nous avons tous à gagner à partager nos forces ». *Interview de l'association OUTrance*. Dans : Transidentité, histoire d'une dépathologisation, sous la direction de Maud-Yeuse Thomas, Karine Espineira et Arnaud Alessandrin, Paris, L'Harmattan, p. 101-107.



- O'Neill, Brian J., Swan, Tracy A et Nick J. Mulé. (2015). *LGBT People and Social Work. Intersectional Perspectives*. Toronto, Canadian Scholar's Press, 418 p.
- Owens, Lynn. (2008). Network News: The Role of Race in Source Selection and Story Topic. *Howard Journal of Communication*, 19, p.355–370.
- Phillips, John. (2006). *Transgender On Screen*. New York, New York, United States of America: Palgrave Macmillan, 196 p.
- Pichette, Jade. (2016). « Challenging Transmisogyny: From the Classroom to Social Work Practice », Dans Hillock, Susan et Nick J. Mulé (dir), *Queering Social Work Education*, UBC Press, Canada, Vancouver, p.148-159.
- Pitcher, Erich. N. (2017). 'There's Stuff that Comes with Being an Unexpected Guest': Experiences of Trans\* Academics with Microaggressions. *International Journal of Qualitative Studies in Education*, 30(7), p. 688-703.
- Pohlhaus, Gaile. Jr. (2017). « Varieties of Epistemic Injustice », dans Ian James Kidd, José Medina, and Gaile Pohlhaus (dir), Jr, *The Routledge Handbook of Epistemic Injustice*, Royaume-Uni, Routledge, p. 13-26.
- Pullen Sansfaçon, Annie. (2013). « La pratique anti-oppressive », dans Elizabeth Harper et Henri Dorvil (dir), *Le travail social : théorie, méthodologies et pratiques*, Presse de l'Université du Québec, p. 353-374.
- Pullen Sansfaçon, Annie. (2015). Parentalité et jeunes transgenres : un survol des enjeux vécus et des interventions à privilégier pour le développement de pratiques transaffirmatives. *Santé mentale au Québec*, 40(3), p. 93-107.
- Pullen Sansfaçon, Annie et Kimberley Ens Manning. (2015). « Maximising Research Outcomes for Trans Children and their Families in Canada », dans Julie Fish and Kate Karban (dir), *Lesbian, Gay, Bisexual, and Trans Health Inequalities: International Perspective of Social Work*, Policy Press, p. 223-237.
- Pullen Sansfaçon, Annie et Sarah Boucher-Guèvremont. (2017). Présentation. *Intervention*, no 145, p. 3-5.

- Pyne, Jake. (2011). UNSUITABLE BODIES: Trans People and Cisnormativity in Shelter Services. *Canadian Social Work Review / Revue canadienne de service social*, 28(1), p.129-137.
- Pyne, Jake. (2015). « Transfeminist Theory and Action: Trans Women and the Contested Terrain of Women's Services », dans O'Neill, Brian J., Tracy A. Swan et Nick J. Mulé (dir), *LGBTQ People and Social Work. Intersectional Perspective*, Toronto, Ontario, Canadian Scholars' Press, p. 129-149.
- Pyne, Jake. (2016). « Queer and Trans Collision in the Classroom: A Call to Throw Open Theoretical Doors in Social Work Educations », dans Hillock, Susan et Nick J. Mulé (dir), *Queering Social Work Education*,. UBC Press, Canada, Vancouver, p. 54-72.
- Raibaud, Yves. (2015). *Préface. Les études trans : un point nodal des études de genre*. Dans : *Sociologie de la transphobie, sous la direction de Arnaud Alessandrin et Karine Espineira*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'aquitaine, p. 11-19.
- Reucher, Tom. (2005). Quand les trans deviennent experts. Le devenir trans de l'expertise. *Multitudes*, 20 (1), p. 159.
- Riach, Graham K. (2017). *An Analysis of Gayatri Chakravorty Spivak's Can the Subaltern Speak?* London, Routledge, 96 pages.
- Ringo, Peter. (2002). Media Roles in Female-To-Male Transsexual and Transgender Identity Formation. *International Journal of Transgenderism*, 6(3).
- Saltzburg, Susan. (2015). « Pedagogy for Unpacking Heterosexist and Cisgender Bias in Social Work Education in the United States », dans Julie Fish and Kate Karban (dir), *Lesbian, Gay, Bisexual, and Trans Health Inequalities: International Perspective of Social Work*, Policy Press, p. 205-219.
- Sarkisova, X, Sly. (2015). « Resisting the Binary: The Role of the Social Worker in Affirmative Trans Health Care », dans O'Neill, Brian J., Tracy A. Swan et Nick J. Mulé (dir), *LGBTQ People and Social Work. Intersectional Perspective*, Toronto, Ontario, Canadian Scholars' Press, p. 255- 274.
- Scherrer, Kristin et Michael Woodford. (2013). Incorporating Content on Gay, Lesbian, Bisexual, Transgender, and Queer Issues in Leading Social Work Journals. *Social Work Research*, 37(4), p. 423-431.

- Scott, David., Mike Chanslor et Jennifer Dixon. (2010). FAIR and the PBS NewsHour: Assessing Diversity and Elitism in News Sourcing. *Communication Quarterly*, 58(3), p. 319-340.
- Scruton, S. (2014) *Rapport de l'évaluation des besoins des personnes trans*. Société canadienne du sida, Ottawa, ON, 36 p.
- Seelman, Kristie. L. (2014). Transgender Individuals' Access to College Housing and Bathrooms: Findings from the National Transgender Discrimination Survey. *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 26(2), p.186-206.
- Serano, Julia. (2007). *Whipping Girl: A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity*. Emeryville, California, Seal Press. 140 p.
- Shapiro, Eve. (2004). 'Trans' cending Barriers: Transgender Organizing on the Internet. *Journal of Gay & Lesbian Social Services*, 16(3-4), p.165-179.
- Scheim Ayden. I., Greta. R. Bauer., Mostafa Shokoohi. (2017). Drug Use Among Transgender People in Ontario, Canada: Disparities and associations with Social Exclusion. *Addictive Behaviors*; 72, p. 151-158.
- Shelley, Christopher Acton. (2008). *Transpeople: Repudiation, Trauma, Healing*. Toronto, Canada, University of Toronto Press, 250 p.
- Shelley L. Craig., Lauren B. Mcinroy and Christopher Doiron. (2016). « Oh Canada, LGBTQ Students and Campus Climates in Social Work Programs », dans Hillock, Susan et Nick J. Mulé (dir), *Queering Social Work Education*, UBC Press, Canada, Vancouver, p. 163-184.
- Siebler, Kay. (2010). Transqueer Representations and How We Educate. *Journal of LGBT Youth*, 7(4), p. 320-345.
- Smith, Dorothy E. (1990). *The Conceptual Practices of Power: A Feminist Sociology of Knowledge*, Boston, Northeastern University Press, 256 p.
- Solomon, Haley. E et Beth Kurtz-Costes. (2018). Media's Influence on Perceptions of Trans Women. *Sexuality Research and Social Policy*, 15(1), p. 34-47.

- Spade, Dean. (2011). Some Very Basic Tips for Making Higher Education More Accessible to Trans Students and Rethinking How We Talk about Gendered Bodies. *Radical Teacher*, (92), p. 57-62.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. (1988). « Can the Subaltern Speak ? », dans C. Nelson et L. Grosseberg (Eds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, University of Illinois Press, p, 271-313.
- Steinmetz, Katy. (2014). The Transgender Tipping Point. America's Next Civil Rights Frontier, *Time magazine*, June 9, 2014.
- Stryker, Susan. (2017). *Transgender History. The Roots of Today's Revolution*. New-York, Seal Press, 303 p.
- Tagonist, A. (2009). « Fuck You and Fuck Your Fucking Thesis: Why I Will Not Participate in Trans Studies. » *Fuck You Reloaded - Huck Finn on Estradiol*. En ligne : <http://tagonist.livejournal.com/199563.html>
- Thomas, Maud-Yeuse, Karine Espineira et Arnaud Alessandrin. (2013). *Transidentité : Histoire d'une dépathologisation*, Paris, L'Harmattan, 140 p.
- Thomas, Maud-Yeuse. (2014). *Introduction. Dossier internet*. Observatoire des transidentités. En ligne : <https://www.observatoire-des-transidentites.com/2014/04/05/introduction/>
- Thomas, Maud-Yeuse. (2015). *Préface*, dans Médiacultures. La transidentité en télévision. Une recherche menée sur un corpus à l'INA (1946-2010), p. 7-10.
- Trans Media Watch. (2010). How Transgender People Experience the Media. Conclusions from Research November 2009-February 2010. En ligne: <http://www.transmediawatch.org/Documents/How%20Transgender%20People%20Experience%20the%20Media.pdf>
- Tuana, Nancy. (2017). « Feminist Epistemology : The Subject of Knowledge », dans Ian James Kidd, José Medina and Gaile Pohlhaus (dir). *The Routledge Handbook of Epistemic injustice*, Royaume Uni, Routledge, p. 125-138.

- Valentine, David. (2007). *Imagining Transgender an Ethnography of a Category*. Durham, Duke Universtiy Press, 302 p.
- Van Dijk, Teun A. (2001). « Critical Discourse Analysis », dans Deborah Schiffrin, Deborah Tannen et Heidi E. Hamilton (dir.), *The Handbook of Discourse Analysis*, UK, Blackwell Publishers, p. 352-371.
- Veale, Jaimie, Elizabeth Saewyc, Hélène Frohard Dourlent, Sarah Dobson et Beth Clark. (2015). *Être en sécurité, être soi-même : Résultats de l'enquête canadienne sur la santé des jeunes trans*, Vancouver, Stigma and Resilience Among Vulnerable Youth Centre, Université de la Colombie-Britannique, 75 p.
- Vincent, Benjamin William. (2018). Studying Trans: Recommendations for Ethical Recruitment and Collaboration with Transgender Participants in Academic Research. *Psychology & Sexuality*, 9(2), p. 102-116.
- Wellborn, Chani. (2015). Reactions of the Transgender Community Regarding Media Representation. *Master of arts in communication*, University of Texas at Arlington, 106 p.
- Wicks, L. K. (1977). Transsexualism: A Social Work Approach. *Health and Social Work*, 2(1).
- Wodak, Ruth. (2001). « What CDA is About- a Summary of its History, Important Concepts and its Developments », dans Ruth Wodack et Micheal Meyer (dir.), *Methods of Critical Discourse Analysis*, London, SAGE Publications Ltd, p. 1-13.
- Zucker, K. et Bradley, S. (1995). *Gender Identity Disorder and Psychosexual Problems in Children and Adolescents*. New York, The Guilford Press, 440 p.